

Université de Montréal

Phénoménologie linguistique, mutisme des sens et normativité chez John L. Austin

Par

Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil

Département de philosophie, Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maîtrise ès arts (M.A.)

en Philosophie, option Recherche

Août 2023

© Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil, 2023

Université de Montréal

Département de philosophie, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Phénoménologie linguistique, mutisme des sens et normativité chez John L. Austin

Présenté par

Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Christine Tappolet

Présidente-rapporteuse

Maxime Doyon

Directeur de recherche

Aude Bandini

Membre du jury

Ce mémoire a obtenu la mention « excellent ».

RÉSUMÉ

Nombre de travaux contemporains en philosophie de la perception s'inspirent de l'ouvrage *Sense and Sensibilia* du philosophe anglais John L. Austin (1911-1960). En examinant le langage ordinaire pour reconnaître la diversité des phénomènes perceptifs, Austin vise entre autres à démontrer l'impossibilité de les réduire aux catégories métaphysiques traditionnelles. Charles Travis est de ceux qui se sont risqués à réinvestir la phénoménologie linguistique d'Austin. Se réclamant ouvertement d'Austin qui soutenait que « nos sens sont muets », il développera la thèse du silence des sens selon laquelle la perception n'aurait pas un contenu représentationnel. Cette thèse aura une grande influence sur Jocelyn Benoist, qui reprendra à son compte l'idée selon laquelle la perception n'est pas intentionnelle. Travis et Benoist s'entendent donc pour dire qu'en tant que la perception est silencieuse — et donc non-conceptuelle — elle ne peut être intentionnelle. Or, il s'en suivrait alors que la phénoménologie serait fondamentalement incompatible avec la radicalité de leur critique réciproque contre le représentationnalisme, basée sur la thèse d'inspiration austinienne du silence des sens. L'intuition à l'origine de ce mémoire réside dans la perspective selon laquelle ces conclusions constitueraient en fait une radicalisation de la thèse véritablement défendue par Austin, le mutisme n'étant pas synonyme de silence. Si Austin a pu démontrer très efficacement l'autonomie de la perception par rapport au langage, la reprise de cette idée chez Travis et Benoist les a menés à une thèse plus radicale selon laquelle la perception ne serait pas une activité que l'on pourrait qualifier de normative. Partant de cette idée, j'interroge la portée et les limites de la thèse d'Austin et de ses héritiers en examinant le rôle de la normativité en jeu dans la perception. Dans ce mémoire, je soutiens que les conclusions que Travis et Benoist tirent de la thèse du silence des sens qu'ils attribuent à Austin constituent en fait une *radicalisation* de la position véritablement défendue par l'Oxonien. La thèse de Travis et Benoist doit être nuancée dans la mesure où d'autres types de normes jouent un rôle transcendantal pour la perception. Dès lors que l'on considère l'expérience sensible, non pas comme une activité exclusivement épistémique et cognitive, mais comme une pratique incarnée, la thèse du mutisme des sens devient compatible avec une conception normative de la perception.

Mots clés : perception, langage ordinaire, phénoménologie linguistique, normativité

ABSTRACT

Much contemporary work in philosophy of perception draws on the work *Sense and Sensibilia* by the English philosopher John L. Austin (1911-1960). By examining ordinary language to recognize the diversity of perceptual phenomena, Austin aims, among other things, to demonstrate the impossibility of reducing them to traditional metaphysical categories. Charles Travis is one of those who have ventured to reinvest Austin's linguistic phenomenology. Following in the footsteps of Austin, who maintained that "our senses are dumb", he developed the thesis of the silence of the senses, according to which perception has no representational content. This thesis had a major influence on Jocelyn Benoist, who took up the idea that perception is not intentional. Travis and Benoist agree that since perception is silent - and therefore non-conceptual - it cannot be intentional. It would then follow that phenomenology would be fundamentally incompatible with the radicalness of their reciprocal critique of representationalism based on Austin's inspired thesis of the silence of the senses. The intuition behind this dissertation lies in the prospect that these conclusions might in fact constitute a radicalization of the thesis actually defended by Austin, since mutism is not synonymous with silence. If Austin demonstrated very effectively the autonomy of perception in relation to language, the revival of this idea by Travis and Benoist led them to a much more radical thesis, according to which perception would not be an activity that can be described as normative. Based on this idea, I question the scope and limits of the thesis of Austin and his heirs by examining the role of normativity at play in perception. In this dissertation, I argue that the conclusions Travis and Benoist draw from the silence of the senses thesis they attribute to Austin are in fact a radicalization of the position actually defended by the Oxonian. Travis and Benoist's thesis must be tempered insofar as other types of norms play a transcendental role for perception. As soon as we consider sensible experience not as an exclusively epistemic and cognitive activity, but as an embodied practice, the thesis of the mutism of the senses becomes compatible with a normative conception of perception.

Keywords: perception, ordinary language, linguistic phenomenology, normativity

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	3
ABSTRACT.....	4
TABLE DES MATIÈRES.....	5
REMERCIEMENTS	8
INTRODUCTION	10
CHAPITRE 1 – UNE CERTAINE MANIÈRE DE PHILOSOPHIE	15
1.1. Réception de l’œuvre de John Langshaw Austin en philosophie.....	15
1.2. Concevoir la philosophie comme un travail de terrain.....	16
1.2.1. Les « Saturday Morning Meetings »	18
1.2.2. La recherche d’un datum préalable	19
1.2.3. Langage quotidien et langage en fête	21
1.2.4. Le langage ordinaire comme premier mot.....	22
1.2.5. La foi envers l’homme de la rue.....	23
1.3. La phénoménologie linguistique	24
1.3.1. Une intuition phénoménologique : le retour aux choses elles-mêmes	26
1.3.2. Une phénoménologie linguistique est-elle possible?	27
1.3.3. Prendre la phénoménologie linguistique au sérieux.....	28
1.3.4. Un problème mal posé : quelle phénoménologie pour Oxford?	29
1.3.5. Austin, merleau-pontien	32
CHAPITRE 2 – LE MUTISME DES SENS CONTRE LA THÉORIE DES DONNÉES SENSIBLES	43

2.1. La phénoménologie linguistique contre le représentationnalisme	43
2.2. Formulation classique du problème de la perception.....	44
2.2.1. <i>L'argument du rêve chez Descartes et sa postérité chez Husserl</i>	45
2.2.2. <i>Bertrand Russell et le problème de la constance des propriétés .</i>	48
2.2.3. <i>Argument de l'illusion chez H. H. Price et A. J. Ayer.....</i>	51
2.3. Critique austinienne de la théorie des données sensibles.....	54
2.3.1. <i>Une attention obsessionnelle portée à quelques mots.....</i>	55
2.3.2. <i>Une attention obsessionnelle accordée à quelques « faits ».....</i>	59
2.4. Apport constructif d'Austin à la philosophie de la perception	69
 CHAPITRE 3 – DU MUTISME AU SILENCE.....	74
 3.1. Postérité des thèses d'Austin en philosophie de la perception	74
3.1.1. <i>L'esprit, le monde et le contenu conceptuel de la perception</i>	75
3.1.2. <i>Le silence des sens de Charles Travis</i>	76
3.1.3. <i>L'objet comme norme de la perception chez Jocelyn Benoist</i>	83
 CONCLUSION : MUTISME DES SENS ET NORMATIVITÉ.....	88
 RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	95

Je ne sais pas quand j'ai découvert que ce corps qui semble tant à moi était aussi relié à l'univers¹.

And is it complicated? Well, it is complicated a bit; but life and truth and things do tend to be complicated. It's not things, it's philosophers that are simple².

Sentite? Mia, mia, mia. Quanto ripetiamo questo aggettivo possessivo. In realtà un primo grande passo avanti, in fatto di scrittura, è scoprire esattamente il contrario: ciò che trionfalmente consideriamo nostro è di altri³.

¹ Dany Laferrière, *Dans la splendeur de la nuit*, Poésie, (Paris : Points, 2022).

² John Langshaw Austin, *Philosophical Papers: Third Edition* (Oxford : Oxford University Press, 1961; 1979), 252.

³ Elena Ferrante, *I margini e il dettato* (Rome : Edizioni e/o, 2021), 93-94.

REMERCIEMENTS

Je tiens à adresser mes plus sincères remerciements à quelques personnes qui ont fait de la rédaction de ce mémoire un chemin fructueux que je suis foncièrement reconnaissant d'avoir pu parcourir en leur précieuse compagnie.

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de recherche, le Professeur Maxime Doyon, pour sa confiance sereine, son écoute attentive, son encadrement bienfaisant et son amitié. Il a non seulement rendu l'achèvement de ce mémoire possible, mais il a aussi fait de mon passage à la maîtrise un exercice des plus enrichissants. Je le remercie pour toutes les opportunités qu'il m'a offertes et pour les discussions sincères que nous avons partagées. Ce fut un honneur et un privilège de travailler à ses côtés.

Je remercie également mes parents, France et Daniel, pour leur support indéfectible et leur amour inconditionnel.

Je remercie Camila, mon amoureuse, pour sa tendresse, son humour, sa complicité et son amour incommensurable. Elle a été présente à toutes les étapes de ce long processus. Merci de cultiver l'émerveillement (« *Que coquetería!* »); c'est là que réside la source philosophique la plus authentique qui soit. La pureté de son regard est contagieuse et elle éclaire mon existence.

Merci à mes colocs Étienne, Arnaud et Anaëlle pour leur camaraderie et leur sollicitude.

Je tiens aussi à remercier Myriam, pour cette amitié à la fois fulgurante et pérenne. Merci pour ta complicité, ton humour, ton écoute et ta sensibilité. Nos projets et nos discussions, passant volontiers du coq à l'âne, auront ponctué ces années de maîtrise. Je ne peux passer sous silence sa lecture diligente (et ludique) du manuscrit de ce mémoire.

Merci à mes acolytes péninsulaires, Félix et Alexandra pour leur poésie et leur amour de la beauté. Ils auront été d'indispensables partenaires de rédaction.

Merci à mes amies philosophes et Villeroises, Ellena, Émilie et Rachel, pour leur bienveillance et leur intelligence.

Merci à mon ami, collègue et voisin, Olivier, pour les marches pandémiques, les parties de *bocce* et les discussions interminables qui s'en suivirent.

À mes amis de longue date, Karl F., Gabriel B., Colin S., Camille C.-T., Camille T.L. et Mathilde C., merci pour votre loyauté et votre authenticité.

Merci à la *Gang de p'tits libres penseurs de première ligne* grâce à qui le parcours solitaire qui nous était annoncé n'en a finalement pas été un.

Merci aux membres du *Conseil jeunesse de Montréal*, notamment Geneviève, Joia et Gabriel pour leur dévouement et leur sensibilité.

Merci à *Thèsez-vous?* et à ses bénévoles pour leur accompagnement, véritable rempart contre la procrastination.

Merci à mes étudiants de l'*Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec* et du *Cégep du Vieux Montréal* à qui j'ai eu le privilège d'enseigner la philosophie et qui m'ont offert une perspective nouvelle sur cette discipline passionnante.

Enfin, je remercie les *Fonds de recherche du Québec - Société et culture (FRQSC)*, le *Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH)*, le *Groupe de recherche interuniversitaire sur la normativité (GRIN)* ainsi que la Chaire Ésope de philosophie pour leur support financier.

Enfin, à celles et ceux que j'aurais pu oublier, mais qui ont sillonné avec moi ce chemin tortueux, je vous remercie du fond du cœur.

INTRODUCTION

C'est d'une *infidélité par fidélité*¹ envers l'héritage de John Langshaw Austin que Jacques Derrida se revendiquait à l'occasion de sa conférence « Signature événement contexte² » adressée au XV^e Congrès de l'Association des Sociétés de philosophie de langue française qui se tenait à Montréal à l'été 1971³. L'Université de Montréal avait en effet été désignée comme hôte de ce congrès international tenu pour la première fois en cette « terre lointaine d'Amérique du Nord, [alors] vaste *terra incognita* de la philosophie⁴ ».

Pour ce congrès, ayant pour thème la communication, Derrida avait choisi de traiter de la théorie des actes de langage d'Austin, encore largement méconnue dans les milieux philosophiques francophones, bien que la traduction française de l'œuvre phare d'Austin *Quand dire c'est faire*⁵ [*How to do things with words*] ait été rendue disponible l'année précédente grâce au travail du philosophe québécois Gilles Lane. Ce choix — inusité à de nombreux égards — allait préfigurer les transformations profondes qui bouleverseraient, dans les années qui allaient suivre, la pratique de la philosophie au Québec.

Dans cette première communication, à la suite de laquelle il récidivera à deux reprises à l'automne 1979 et au printemps 1997, Derrida reconnaissait l'apport important de cette « révolution en philosophie⁶ » en soutenant néanmoins qu'elle n'était encore que partielle puisqu'elle reposait, croyait-il, sur « un bien lourd bagage métaphysique⁷ ». Cette critique n'aura toutefois pas empêché Derrida de reconnaître l'originalité et le caractère

¹ Jacques Derrida, *Marx & sons*, Actuel Marx Confrontation, (Paris : PUF, 2002), 27. dans Naas, *Derrida à Montréal : une pièce en trois actes*, 50.

² Jacques Derrida, « Signature événement contexte, » dans *Marges de la philosophie*, Critique (Paris : Les Éditions de minuit, 1972).

³ Michael Naas, *Derrida à Montréal : une pièce en trois actes*, Humanités à venir, (Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2019), 27.

⁴ Georges Leroux, « Postface, » dans *Derrida à Montréal : une pièce en trois actes*, Humanités à venir (Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2019), 142.

⁵ John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire*, trad. Gilles Lane, L'Ordre philosophique, (Paris : Éditions du Seuil, 1970).

⁶ Austin, *Quand dire, c'est faire*, 3.

⁷ Naas, *Derrida à Montréal : une pièce en trois actes*, 49-50.

fécond du travail d’Austin qu’il saluait pour « son analyse patiente, ouverte, aporétique, en constante transformation¹ ».

Passé dans la philosophie « comme un météore² », Austin était peut-être destiné à influencer ses successeurs tantôt par la puissance de ses critiques qui auront su percuter avec force le sol des conventions philosophiques et ébranler certains dogmes profondément enracinés, mais tantôt aussi à la manière d’une étoile filante qui aura su guider le regard de ses héritiers vers des confins qui surpassent les limites de ses rares écrits.

Stanley Cavell raconte d’ailleurs qu’Austin lui avait confié avoir dû « choisir rapidement s’il allait écrire des livres ou s’il allait enseigner aux gens comment faire de la philosophie de manière utile³ ». L’un n’empêche probablement pas l’autre, surtout considérant que cet enseignement — et c’est sûrement là l’ironie du sort — finira par être rendu disponible au plus grand nombre grâce à la publication de deux ouvrages posthumes notamment érigés à partir des notes de cours manuscrites d’Austin. Or, si l’on en croit justement Derrida, « un texte n’est un texte que s’il cache au premier regard, au premier venu, la loi de sa composition et la règle de son jeu⁴ ».

Charles Travis est de ceux qui se sont risqués à réinvestir la phénoménologie linguistique et le contextualisme d’Austin, notamment l’œuvre *Sense and Sensibilia* consacrée à la perception. Se réclamant ouvertement d’Austin qui soutenait que « nos sens sont muets⁵ », il développera la thèse du *silence des sens* selon laquelle la perception n’aurait pas un contenu représentationnel. Essentiellement dirigé contre la thèse de John McDowell selon laquelle « le contenu d’une expérience perceptive est d’emblée conceptuel⁶ », il soutiendra au contraire que la « perception est, intrinsèquement, un

¹ Naas, *Derrida à Montréal : une pièce en trois actes*, 53.

² Paul Gochet, « Avant-propos à J. L. Austin, *Le langage de la perception*, » dans *Le langage de la perception*, Bibliothèque des textes philosophiques (Librairie philosophique J. Vrin, 1971), 55.

³ Stanley Cavell, *Must We Mean What We Say?*, 2nd édition éd. (Cambridge University Press, 2015), 106.

⁴ Jacques Derrida, « La pharmacie de Platon, » dans *Phèdre suivi de La pharmacie de Platon*, dir. Luc Brisson (Paris : GF Flammarion, 1972; 2004), 257.

⁵ John Langshaw Austin, *Le langage de la perception*, dir. Bruno Ambroise et Sandra Laugier, Bibliothèque des textes philosophiques, (Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2007), 89.

⁶ John Henry McDowell, *L’esprit et le monde*, trad. Christophe Al-Saleh, *Analyse et philosophie*, 1624-2459, (Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2007), 82.

contact réalisé avec le non-conceptuel¹ ». Or, si la perception n'est pas représentationnelle et que l'intentionnalité « est précisément cette sorte de *visée* du monde qu'est la représentation² », alors la perception « n'est pas un phénomène intentionnel³ ». En somme, Travis soutient que la perception est justement ce qui opère *en deçà* de toute intentionnalité.

Cette thèse aura une grande influence sur Jocelyn Benoist⁴, qui reprendra à son compte l'idée selon laquelle la perception « n'est purement et simplement pas une intentionnalité ou quoi que ce soit qui y ressemble⁵ » puisqu'il est « fondamental » de marquer une distinction claire « entre ce qui relève de la représentation et ce qui relève de la chose, entre intentionnalité et réalité [...] entre l'être et le logos⁶ ».

Autrement dit, Travis et Benoist s'entendent pour dire qu'en tant que la perception est silencieuse — et donc non-conceptuelle — elle ne peut être intentionnelle. Or, si, comme le pense Benoist, le fait d'attribuer à la perception un objet consiste à faire un pas dans l'espace conceptuel⁷ et que la phénoménologie soutient que la perception est toujours perception de *quelque chose*, alors la phénoménologie déploierait (à tort selon Benoist) la nature conceptuelle de la perception. Il s'en suivrait alors que la phénoménologie serait radicalement incompatible avec la thèse austinienne du silence des sens. Cette incompatibilité forcera d'ailleurs Jocelyn Benoist à « sortir de la phénoménologie⁸ » parce qu'inconciliable avec « la radicalité⁹ » de sa critique contre le représentationnalisme qui suppose que la perception n'est pas une activité que l'on pourrait qualifier de *normative*.

L'intuition à l'origine de ce mémoire réside dans la perspective selon laquelle ces conclusions constitueraient en fait une radicalisation de la thèse défendue par Austin. Si

¹ Charles Travis, *Le silence des sens*, Passages, (Paris : Les éditions du cerf, 2014), 54.

² Travis, *Le silence des sens*, 101.

³ Travis, *Le silence des sens*, 152.

⁴ Jocelyn Benoist, *Sens et sensibilité: l'intentionnalité en contexte*, Passages, (Paris : Les éditions du cerf, 2009); Jocelyn Benoist, *Le bruit du sensible*, Passages, (Paris : Les éditions du cerf, 2013); Jocelyn Benoist, *L'adresse du réel*, Moments philosophiques, (Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2017).

⁵ Benoist, *Le bruit du sensible*, 17.

⁶ Benoist, *L'adresse du réel*, 280.

⁷ Benoist, *L'adresse du réel*, 273. dans ; Maxime Doyon, « Quelle est la norme de la perception?, » *Philosophiques* 45, n° 1 (2018).

⁸ Benoist, *Le bruit du sensible*, 16.

⁹ Benoist, *Le bruit du sensible*, 16.

Austin défendait en effet un *mutisme* de la perception, il n'est pas pour autant évident qu'il ait par-là souhaité défendre un *silence* de la perception. Si les analyses d'Austin nous obligent certes à rejeter l'influence de normes épistémiques ou cognitives sur la perception, elles ne supposent pas pour autant qu'il faille exclure *toutes* les normes. Autrement dit, *le mutisme n'est pas synonyme de silence*.

Partant de cette idée, ce mémoire entend proposer une réflexion sur le statut normatif de la perception. Plus spécifiquement, il s'agira de s'interroger sur la portée et les limites de la thèse d'Austin et de ses héritiers en examinant le rôle de la normativité en jeu dans la perception. Si, en s'appuyant sur sa phénoménologie linguistique, Austin a pu démontrer très efficacement l'autonomie de la perception par rapport au langage, la reprise de cette idée chez Travis et Benoist les a menés à une thèse beaucoup plus radicale selon laquelle *aucune* norme n'est à l'œuvre en perception.

Notre thèse consiste donc à suggérer que les conclusions que Travis et Benoist tirent de la théorie du *silence des sens* qu'ils attribuent à Austin constituent en fait une radicalisation de la position véritablement défendue par l'Oxonien (position que nous qualifierons d'ailleurs de *mutisme des sens* pour les besoins de la cause).

Ainsi, nous soutiendrons que la thèse de Travis et Benoist doit être nuancée dans la mesure où d'autres types de normes — prélinguistiques — jouent un rôle transcendantal pour la perception. En effet, dès lors qu'on considère l'expérience sensible, non pas comme une activité exclusivement épistémique et cognitive, mais comme une pratique incarnée [*embodied*], la thèse du mutisme des sens devient compatible avec une conception normative de la perception. Autrement dit, la constitution d'un objet ne suppose pas nécessairement un déplacement dans l'espace conceptuel puisque certaines normes kinesthésiques, motrices ou incarnées constituent elles aussi des invariants structuraux de la perception et jouent en cela un rôle nécessaire dans la constitution d'un objet intentionnel. Sans qu'une telle conception constitue une thèse défendue explicitement par Austin (ce que je ne prétends d'aucune manière), il n'en demeure pas moins qu'elle est compatible avec sa perspective.

Le premier chapitre de ce mémoire propose une mise en contexte des travaux d'Austin et des interactions qu'il a pu entretenir avec la phénoménologie. Comme le

souligne Sandra Laugier, « Austin est peut-être aujourd’hui le philosophe du langage dont le nom est le plus connu et l’œuvre la plus méconnue¹. » Ce chapitre constitue donc un effort de restituer l’unité de l’œuvre d’Austin tout en évitant de succomber aux pièges habituels que suppose sa lecture.

Le second chapitre offrira un exposé de la formulation classique du problème de la perception ainsi que de la manière à laquelle la théorie des données sensibles entendait résoudre cette impasse. Nous exposerons ensuite la critique proposée par Austin contre cette théorie en plus de montrer de quelle manière l’introduction de la thèse suivant laquelle la perception serait « muette » visait à préserver son approche réaliste de la perception — parfois qualifiée de « seconde naïveté » — des arguments qui la menaçaient.

Dans le troisième chapitre, nous examinerons de quelle manière cette conclusion a été reprise et développée successivement par Charles Travis et Jocelyn Benoist. Nous insisterons sur leur refus — notamment sur la base des analyses d’Austin — de reconnaître la perception comme un phénomène normatif ou intentionnel. Nous nous efforcerons ensuite de démontrer que cette conclusion constitue une radicalisation de la thèse d’Austin. Pour ce faire, nous nous efforcerons de développer une série d’arguments qui entendent montrer les limites d’une conception de la perception selon laquelle elle serait exempte de toute norme. S’il est vrai que l’exclusion du rôle du langage dans la perception écarte *certain*s types de normes, cela n’empêche pas pour autant d’*autres* types de normes, notamment incarnées (et donc prélinguistiques), de jouer un rôle décisif dans la perception. Ce constat nous permettra de proposer une interprétation de la thèse du mutisme des sens qui soit plus représentative de la prétention d’Austin tout en étant compatible avec les principes de la phénoménologie.

¹ Sandra Laugier, « Acte de langage ou pragmatique ?, » *Revue de métaphysique et de morale* 42, n° 2 (2004) : 279.

CHAPITRE 1 – UNE CERTAINE MANIÈRE DE PHILOSOPHIE¹

1.1. Réception de l'œuvre de John Langshaw Austin en philosophie

La réputation de John Langshaw Austin au sein du champ de la philosophie du langage n'est plus à faire, attendu que la théorie des actes de langage [*speech acts*] — voulant que le langage n'ait pas pour seule fonction de décrire, mais toujours aussi d'agir sur le monde² — jouit d'une postérité allant bien au-delà des simples frontières de la discipline. L'intérêt que lui ont porté des philosophes d'horizons significativement distincts tels que John Searle, Judith Butler, P.F. Strawson, Jacques Derrida ou encore Jean-François Lyotard — pour n'en nommer que quelques-uns — contribue certainement à la notoriété dont bénéficient encore aujourd'hui les travaux de l'Oxonien.

La publication de *Quand dire c'est faire* [*How to do things with words*] en 1962 marque en effet le début d'un « jeu d'appropriations et de réappropriations³ » de la notion de « performativité », qui en viendra à s'imposer comme l'un des jalons de la production philosophique de la deuxième moitié du vingtième siècle. Or, l'attention dont jouit cet opuscule consacré aux actes de langage est presque aussi méritée qu'est injustifié — voire injuste — le manque d'intérêt qui affuble son autre ouvrage posthume intitulé *Le langage de la perception* [*Sense and Sensibilia*] (1962). En effet, la théorie de la perception développée par Austin subit un « destin inverse à l'autre grand pan de sa philosophie, consacré aux performatifs et aux actes de parole⁴ ». S'il est vrai que l'ouvrage possède une notoriété avérée dans le domaine très spécifique de la philosophie de la perception, Hilary

¹ [*one fashion of philosophy*] (trad. Lou Aubert et Anne-Lise Hacker) tiré de John Langshaw Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » dans *Écrits philosophiques* (Paris : Éditions du Seuil, 1956-1957; 1994).

² John Langshaw Austin, *How to do things with words*, Second edition. éd. (Oxford : Clarendon Press, 1962), 56.

³ Nicholas Cotton, « Du performatif à la performance: la "performativité" dans tous ses états, » *Sens public* (2016) : 4.

⁴ Anthony Pecqueux, « John Langshaw Austin, la perception et son ethnographie, » dans *Ethnographier les sens*, dir. Colon Paul-Louis, Anthropologiques (Pétra, 2013), 4.

Putnam considère tout de même qu'il s'agit de « l'un des classiques de philosophie analytique les plus injustement négligés¹ ».

Toutefois, loin d'être anodine, cette tendance qu'ont les lecteurs à se cantonner au sein d'une portion bien délimitée de l'œuvre d'Austin compromet leur capacité à saisir la teneur de son propos. Car comme le rappelle Ambroise, « le travail d'Austin sur les énoncés performatifs [...] est en lien étroit avec ses autres textes sur les excuses, la vérité, la signification, etc.² » Si la rareté de ses publications, d'une part, et la diversité des champs d'études qu'il aura explorés, d'autre part, ont sans doute contribué à ce que plusieurs ne voient dans son travail qu'un ensemble éclectique duquel on puisse se contenter de glaner les parcelles jugées utiles, une vision cloisonnée de l'appareil conceptuel ne permet toutefois pas de restituer l'effort de cohérence sans lequel les thèses audacieuses proposées par Austin ne trouvent pas leur pleine justification.

Il faut admettre qu'Austin ne compte pas parmi ces auteurs à la carrière prolifique qui s'affairent à expliquer, réélaborer, reformuler et articuler leurs thèses en prenant bien soin de répondre par écrit à toutes les critiques qui leur sont adressées. Comme le souligne Warnock dans sa préface à *Sense and Sensibilia*, « c'est une malchance, de notre point de vue, qu'il ait su parler en public avec une parfaite aisance et une extrême précision sans confier, en détail, à ses notes, les matériaux qu'il exploitait³ ».

1.2. Concevoir la philosophie comme un travail de terrain

Bien que nombre de ses textes se soient imposés au sein du canon de la philosophie anglaise du 20^e siècle⁴, il serait trompeur de réduire la contribution d'Austin aux idées qu'il a couchées sur le papier. Rompant avec l'idéal du philosophe solitaire, Austin conçoit plutôt la philosophie comme un « travail de terrain » qui seul peut nous permettre d'espérer

¹ Hilary Putnam, *The Threefold Cord: Mind, Body, and World*, The John Dewey Essays in Philosophy, (New York : Columbia University Press, 1999), 25. « Indeed, *Sense and Sensibilia* is one of the most unjustly neglected classics of analytic philosophy, and I strongly urge all of you to read or reread it with care. »

² Bruno Ambroise, « Austin et la philosophie du langage ordinaire : La pertinence toujours actuelle de la critique de l'illusion descriptive, » (2016) : 9.

³ Geoffrey James Warnock, « Préface, » dans *Le langage de la perception*, dir. B. Ambroise et S. Laugier (Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1960), 71.

⁴ Cavell, *Must We Mean What We Say?*, 91-92.

« nous mettre d'accord sur les découvertes » et « sur la manière de parvenir à cet accord »¹. Laugier considère d'ailleurs qu'un « philosophe du langage ordinaire se reconnaît à la conviction qui est la sienne qu'un problème philosophique n'a de sens à être discuté qu'à partir du moment où l'on reconnaît que la solution ne peut pas être atteinte dans la solitude² ».

C'est d'ailleurs par ce recours — ou ce *retour* — au langage ordinaire que le philosophe peut justement espérer s'extirper de cet isolement caractéristique d'une vision de l'entreprise philosophique au sein de laquelle le langage est perçu comme une simple « capacité individuelle³ ». L'alternative consiste alors à considérer le langage comme le « recueil d'une expérience commune » qui précède et dépasse le chercheur de sorte qu'il n'a d'autre choix que de reconnaître son insuffisance qui ne saurait être dépassée que par une attention « pointilleuse⁴ » portée aux manifestations collectives du langage.

La philosophie cesse donc d'être cette discipline propulsée par des contributions individuelles s'inscrivant de près ou de loin dans une communauté de recherche pour devenir une entreprise *fondamentalement* collective et coopérative qui se traduit par un refus du « privilège de la conscience et du concept⁵ » au profit d'une « confiance dans un “nous” dont l'identité est aussi fluante que peu constituante⁶ ».

À propos de sa démarche, Austin avouera d'ailleurs en avoir tiré « ce que l'on s'imagine si souvent ne pas pouvoir trouver en philosophie, et dont si souvent on la prive : le plaisir de la découverte, les joies de la coopération, et la satisfaction d'arriver à un accord⁷. » Il faut dire qu'Oxford s'impose à ce moment-là comme « un terrain favorable à

¹ cf. Sandra Laugier, « L'ordinaire transatlantique : De Concord à Chicago, en passant par Oxford, » *L'Homme* 3-4 (2008) : 187; Austin, « Plaidoyer pour les excuses, ».

² Sandra Laugier et Christophe Al-Saleh, « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ?, » dans *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, dir. Sandra Laugier et Christophe Al-Saleh (Hildesheim : Georg Olms Verlag, 2011), 11.

³ Laugier et Al-Saleh, « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ?, » 11.

⁴ Laugier et Al-Saleh, « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ?, » 11.

⁵ Laugier et Al-Saleh, « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ?, » 12.

⁶ Laugier et Al-Saleh, « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ?, » 12.

⁷ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 136.

une extraordinaire convergence d'intérêts et de méthodes [et à] un travail collectif en philosophie¹ ».

1.2.1. Les « *Saturday Morning Meetings* »

En plus des cours qu'il délivre à Oxford dans les années 1950, Austin organise et supervise chaque semaine ses fameux *Saturday Morning Meetings*, des rencontres destinées aux étudiants de la Faculté de philosophie au cours desquelles ils ont coutume de se soumettre, conformément à la méthode prescrite par Austin, à des exercices d'analyse minutieuse du langage ordinaire — tel qu'il se déploie dans la vie pratique — dans l'espoir d'y recenser les distinctions pertinentes à l'étude de différents thèmes.

Cette méthode² repose en fait presque entièrement sur une idée assez forte selon laquelle l'état du langage collectivement partagé témoignerait de l'état du monde. L'exercice auquel doivent se soumettre les philosophes consiste donc à se demander « ce que nous dirions [dans telle situation], quels mots employer dans [telle autre]³ ». Ainsi, l'approche privilégiée par Austin vise davantage à constater les distinctions déjà présentes dans le langage plutôt qu'à poser arbitrairement des distinctions conceptuelles qui seraient en porte-à-faux avec les usages courants.

Au nombre des participants notables des *Saturday Morning Meetings*, on compte entre autres Paul Grice, P. F. Strawson, Stuart Hampshire, David Pears, H. L. A. Hart, R. M. Hare, Patrick Nowell-Smith, J. O. Urmson et G. J. Warnock⁴. Le projet de recherche collectif auquel il donnait vie grâce à ces séances qu'il se plaisait à diriger lui a d'ailleurs permis de « guid[er] la jeune génération de “révolutionnaires” sur des chemins différents

¹ Christophe Al-Saleh, « J.L. Austin et le problème du réalisme » (Université de Picardie Jules Verne, 2003), 21.

² Lane note qu'Austin préférait le terme « techniques [au pluriel] » à celui de « méthode » pour qualifier sa manière d'approcher les problèmes philosophiques. (cf. Gilles Lane, « Introduction à *Quand dire c'est faire* de J. L. Austin, » dans *Quand dire c'est faire*, dir. Gilles Lane (Éditions du Seuil, 1970), 15.) Je privilégierai pour ma part le terme « méthode » qui rend mieux compte de la proximité entre Austin et Merleau-Ponty en ce qui a trait à leur compréhension de ce que doit être la phénoménologie, à savoir une méthode plutôt qu'une doctrine.

³ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

⁴ Al-Saleh, « J.L. Austin et le problème du réalisme, » 63.

mais compatibles¹. » Si tous ne prennent toutefois pas le chemin de la philosophie du langage, ils conserveront néanmoins une sensibilité et une attention pour « ce que nous dirions quand »².

1.2.2. *La recherche d'un datum préalable*

La sensibilité d'Austin pour l'« usage effectif³ » du langage prend racine dans une « insatisfaction profonde vis-à-vis des élucubrations philosophiques du passé, et des écrits philosophiques contemporains du “continent”⁴ ». Pour l'Oxonien, nombre de problèmes philosophiques résulteraient d'une attitude complaisante et d'une négligence à l'égard des nuances qui habitent le langage courant. Cette tendance aurait d'ailleurs contribué à ce que la philosophie s'enlise dans des problèmes qu'elle aurait elle-même créés.

En cela, Austin hérite manifestement du second Wittgenstein qui soutenait que « les problèmes philosophiques surgissent lorsque le langage est en roue libre [*wenn die Sprache feiert*]⁵ » à la manière d'un mécanisme dont « les roues ne s'engrènent sur rien⁶ ». Austin nous exhorte plutôt à reconnaître la complexité propre au langage usuel en souscrivant à une analyse méticuleuse des usages qui fournissent à la philosophie une donnée vérifiable — analogue à celles obtenues par les physiciens grâce à l'expérimentation⁷ — par laquelle on puisse débusquer les préjugés et fonder une réflexion affranchie du confort de la tradition philosophique. Lane considère d'ailleurs que « rien ne réjouissait Austin davantage que de sentir glisser sous ses pieds le terrain ferme des préjugés tenaces⁸. »

¹ P. M. S. Hacker, *Wittgenstein's Place in Twentieth-Century Analytic Philosophy* (Oxford : Blackwell, 1996), 150. cité dans Christophe Al-Saleh, « J.L. Austin et le problème du réalisme » (Université de Picardie Jules Verne, 2003), 63.

² Al-Saleh, « J.L. Austin et le problème du réalisme, » 63.

³ P. F. Strawson, « Truth, » *Analysis*, Oxford University Press 9 (1949) : 83, 6. [*actual use*] trad. proposée par Bruno Ambroise, « La question de la vérité chez Strawson » (présentation faite à la Journée d'études sur Strawson, Bordeaux, France, 21 janvier 2006), 6.

⁴ Lane, « Introduction à *Quand dire c'est faire* de J. L. Austin, » 8.

⁵ Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, tel. (Paris : Gallimard, 2014), §38.

⁶ Jocelyn Benoist, « La normativité de l'ordinaire, » dans *Concepts de l'ordinaire*, dir. Sandra Laugier Pierre Fasula (Paris : Éditions de la Sorbonne, 2021), 46.

⁷ John Langshaw Austin et al., *Cahiers de Royaumont: La Philosophie analytique* (Paris : Les Éditions de minuit, 1962), 334.

⁸ Lane, « Introduction à *Quand dire c'est faire* de J. L. Austin, » 10.

Pour ce faire, Austin considère que toute investigation philosophique se doit de prendre pour point de départ « un *datum* préalable sur lequel l'accord puisse se faire au départ¹ ». Ce *datum* consiste toutefois moins en une recension sociolinguistique des usages conventionnels qu'en un accord sur « la façon de déterminer une certaine donnée », « sur une certaine manière, *une*, de *décrire* et de saisir les faits »². Comme le souligne Laugier, « Austin déplace la difficulté, si souvent invoquée en philosophie à “arriver à un accord” sur une opinion ou une théorie, à une autre, celle à se mettre d'accord sur un point de départ³ ».

Pour Austin, ce point de départ doit être cherché dans le langage ordinaire, c'est-à-dire la « réserve commune de mots⁴ » qui sont mobilisés dans la vie pratique. L'approche critique de J.L. Austin est marquée par une attention rigoureuse portée au langage tel qu'il est parlé par « l'homme de la rue [*plain man*] ». Loin d'être péjorative, cette expression chère à Austin, cherche avant tout à mettre l'accent sur le contraste entre l'usage ordinaire du langage et l'usage technique qu'en font « les philosophes »⁵.

S'il reconnaît que l'usage d'un vocabulaire technique peut s'avérer utile dans certaines situations, il considère toutefois que ces langages peuvent tout aussi bien s'avérer stériles — voire trompeurs — sur le plan philosophique⁶. Plus largement, il critique les usages laxistes du langage qui parasitent les termes ordinaires en ignorant trop souvent leur histoire et le sens qui leur est collectivement assigné.

¹ Austin et al., *Cahiers de Royaumont: La Philosophie analytique*, 334.

² Austin et al., *Cahiers de Royaumont: La Philosophie analytique*, 334.

³ Laugier, « L'ordinaire transatlantique : De Concord à Chicago, en passant par Oxford, » 185.

⁴ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

⁵ Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'Austin semble laisser sous-entendre qu'il s'identifie plus volontier à la catégorie des « hommes de la rue » qu'à celle des philosophes, comme en témoigne par exemple cet extrait: « Or dans ce passage l'auteur [A. J. Ayer] a marqué un certain contraste entre ce que nous (ou l'homme de la rue) croyons (ou croit) et ce que les philosophes ou au moins la plupart d'entre eux croient ou sont « prêts à admettre ». Réf. Austin, *Le langage de la perception*.

⁶ cf. Bruno Ambroise et Sandra Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » dans *Le langage de la perception*, Bibliothèque des textes philosophiques (Librairie philosophique J. Vrin, 2007), 15. « Le philosophe pourrait alors prétendre construire un langage technique ayant ses propres conditions d'usage, mais le problème est que, comme le montre alors Austin, soit les critères donnés ne permettent de faire aucune distinction et sont dès lors creux; soit aucun nouveau critères n'est donné et l'on recourt alors en douce aux termes ordinaires sans en respecter les conditions d'emploi. »

1.2.3. Langage quotidien et langage en fête

Si l'on conçoit assez aisément ce à quoi s'oppose le langage ordinaire, il demeure difficile d'offrir une définition ou un critère de démarcation capable de distinguer le langage tel qu'il est parlé par l'homme de la rue de celui parlé par le philosophe. S'inspirant des travaux du second Wittgenstein, Benoist propose tout de même de reconnaître dans le langage ordinaire un caractère « quotidien (*alltäglich*) » qui tire moins son appellation de sa fréquence d'usage que de son opposition au langage « en fête¹ », dont la tendance à se soustraire aux conventions sociales l'éloigne des exigences du réel. C'est d'ailleurs ce que Wittgenstein déplore chez le métaphysicien² — présenté comme l'antagoniste du « philosophe sérieux³ » — qui place le langage dans « une forme de vacance radicale » et qui considère « le mot en dehors et en amont de tout “travail”⁴. »

Pour Austin comme pour le second Wittgenstein, le métaphysicien fait fausse route en prétendant pouvoir soustraire le « pouvoir nominatif » de tout « accomplissement normatif par rapport au réel »⁵. Or, le langage n'est justement efficace qu'en tant qu'il est possible de « bien ou mal faire⁶ » en vertu d'une norme qui précède son usage tout en étant immanente à sa pratique. C'est dès lors en tant qu'il se rapporte à une norme qu'il devient possible de dire du langage qu'il est « au travail⁷ », c'est-à-dire qu'il est « *réellement* fait quelque chose avec les mots⁸ ».

Faire abstraction de cet exercice effectif du langage en s'abrogeant le pouvoir nominatif à la manière du métaphysicien, c'est rompre avec le caractère ordinaire du langage, et donc avec sa liaison au réel. Cette tendance est toutefois dangereuse puisque,

¹ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, trad. Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961, p. 133. cité dans Benoist, « La normativité de l'ordinaire, » 46.

² Dans ce contexte, la métaphysique désigne moins une discipline qu'une vision globale qui doit présider à la pratique de la philosophie. Autrement dit, il s'agit d'une « façon de philosopher (Austin, « Plaidoyer pour les excuses », 144) » comme le sera aussi la phénoménologie linguistique qui constitue justement l'alternative méthodologique qui sera privilégiée par Austin.

³ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 141.

⁴ Benoist, « La normativité de l'ordinaire, » 47.

⁵ Benoist, « La normativité de l'ordinaire, » 47-48.

⁶ Benoist, « La normativité de l'ordinaire, » 49.

⁷ Benoist, « La normativité de l'ordinaire, » 47.

⁸ Benoist, « La normativité de l'ordinaire, » 49.

comme l'affirme Austin, « [o]n ne peut pas abuser de la langue ordinaire sans en payer le prix¹. » Ainsi, il faut plutôt s'efforcer de « [reconduire] les mots de leur usage métaphysique à leur usage quotidien » en se demandant si l'essence qu'on leur attribue dans nos réflexions philosophiques correspond « effectivement » à la manière à laquelle ils sont employés dans le langage courant².

1.2.4. *Le langage ordinaire comme premier mot*

Sans pour autant constituer le « dernier mot » de la philosophie, l'examen de « ce que nous dirions quand³ » se doit au moins, d'après Austin, d'être toujours le « premier mot »⁴, et ce, parce que les « distinctions que les humains ont jugé utiles de faire » sont « plus nombreuses », « plus solides » et « plus subtiles »⁵. Dans la mesure où le langage a pour « dimension[s] fondamentale[s]⁶ » d'offrir un terrain propice à l'accord, il constitue le point de départ « impartial⁷ » — et en cela optimal — à partir duquel il devient possible d'entreprendre une recherche de nature philosophique. Le fait que le langage ordinaire soit enraciné dans le monde pratique et ses exigences rend au moins possible une vérification de la justesse de certains usages dans des circonstances concrètes.

Dans le cas où nous ne parviendrions pas à nous entendre sur l'usage devant être privilégié dans une situation donnée, nous pourrions tout de même « découvrir pourquoi nous sommes en désaccord » et de quelle manière nos « systèmes conceptuels » varient⁸. Enfin, le fait que certaines divergences puissent perdurer ne constitue pas un désaveu de la pertinence du langage ordinaire, mais bien une invitation à approfondir l'étude de cette apparente aberration. Austin considère en effet qu'il importe de « se jeter » sur un tel indice qui laisse présager de potentielles découvertes. À ce sujet, il fait remarquer, à juste titre, que l'observation d'un « électron qui tourne dans le mauvais sens » ne devrait pas être

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 93.

² Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, §116.

³ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

⁴ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 148.

⁵ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

⁶ Benoist, « La normativité de l'ordinaire, » 53.

⁷ Austin et al., *Cahiers de Royaumont: La Philosophie analytique*, 334.

⁸ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 146.

écartée puisqu'elle représente potentiellement « un prodige qu'il faut exploiter, non une raison pour abandonner la physique¹. »

Or, il faut pour cela que l'on reconnaisse dans le langage ordinaire la matière première à partir de laquelle on puisse ensuite espérer résoudre des problèmes philosophiques. Si l'on peut certainement douter de la possibilité de s'entendre unanimement sur une méthodologie fondamentale — *architectonique* —, on doit au moins reconnaître que « c'est souhaitable² ».

1.2.5. *La foi envers l'homme de la rue*

Mis à part le recours à ce qui pourrait sembler être une forme d'« évolutionnisme désuet³ » voulant que seuls les usages les plus adaptés aient été préservés « dans le courant de l'évolution de notre langue », Austin n'offrira pas — aussi étonnant que cela puisse paraître — un argumentaire étoffé en faveur de la technique à laquelle il cherche à faire adhérer ses collègues. Il se contentera plutôt d'avancer qu'une telle méthode, qui doit présider à toute élaboration ultérieure, peut être exemptée d'une justification tant sa légitimité est évidente ; « il y a [manifestement] de l'or dans ces collines »⁴.

Al-Saleh suggère d'ailleurs que « cette manière de se référer au langage ordinaire pour faire de la philosophie résulte d'une certaine foi dans le langage ordinaire, dans le sens commun, dans le *plain man*⁵. » Au-delà des raisons sociohistoriques pouvant expliquer une inclination circonstancielle en faveur du sens commun et du langage ordinaire⁶, Austin procède peut-être avant tout de la sorte parce que, en tant qu'elle est appelée à servir de principe, sa méthode échappe à une pleine justification.

¹ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 146-47.

² Austin et al., *Cahiers de Royaumont: La Philosophie analytique*, 334.

³ Ambroise, « Austin et la philosophie du langage ordinaire : La pertinence toujours actuelle de la critique de l'illusion descriptive, » 5.

⁴ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 143.

⁵ Al-Saleh, « J.L. Austin et le problème du réalisme, » 24.

⁶ Al-Saleh soulève une double hypothèse sociohistorique pour expliquer l'émergence d'une philosophie du langage ordinaire en Grande-Bretagne. D'abord, il suggère que les idées véhiculées pendant la guerre selon lesquelles le peuple anglais était « le seul rempart en Europe » contre la menace de la « barbarie » (notamment le nazisme) auraient contribué au développement d'un fort sentiment de communauté qui a peut-être favorisé la réception d'une philosophie du sens commun et du langage ordinaire. Ensuite, il avance

Laugier considère d'ailleurs que « la croyance en UN¹ langage ordinaire (LE langage étudié, avec sa syntaxe, sa sémantique, et, surtout, sa pragmatique) » constitue « le transcendantal jamais remis en cause »². En effet, notre inclination à adopter cette méthode devrait, croit Austin, se présenter à nous de manière intuitive et trouver *a posteriori* la démonstration de sa pertinence dans les résultats féconds auxquels nous parvenons. Comme nous le verrons plus loin, l'apport inestimable de *Sense and Sensibilia* à la philosophie de la perception offre justement l'une des démonstrations les plus convaincantes de la pertinence de sa démarche.

1.3. La phénoménologie linguistique

L'absence de justification préalable capable d'offrir une preuve définitive de sa légitimité n'est pas une particularité exclusive à la méthode proposée par Austin. Simon Glendinning note en effet une certaine similitude avec la phénoménologie qui, comme l'affirmait Merleau-Ponty, « repose sur elle-même ou encore se fonde elle-même³ »⁴.

Pour désigner sa « façon de philosopher [way of doing philosophy]⁵ », Austin choisira d'ailleurs — non sans équivoque — l'expression « phénoménologie linguistique » en ajoutant toutefois aussitôt : « mais quel nom que celui-ci⁶! [only that is rather a mouthful⁷] ».

Quel nom en effet, surtout pour un philosophe qui évoluait à l'Université d'Oxford à une époque où la phénoménologie avait particulièrement mauvaise presse. À titre d'exemple, Gilbert Ryle, l'une des figures prépondérantes de la philosophie oxonienne de

qu'une telle philosophie ne pouvait émerger que dans un pays « où les paroles comptent davantage que les mots et les écrits (rappelons la prééminence du droit coutumier en Angleterre) ». cf. Al-Saleh, « J.L. Austin et le problème du réalisme, » 20.

¹ En majuscules dans le texte original.

² Laugier et Al-Saleh, « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ?, » 10.

³ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard éd., Nouvelle revue française : Bibliothèque des idées, (Paris, 1945), xvi.

⁴ Simon Glendinning, « Unmasking the Tradition, » dans *The Philosophy of J. L. Austin*, dir. Martin Gustafsson et Richard Sørli (Oxford : Oxford University Press, 2011), 49.

⁵ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

⁶ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

⁷ John Langshaw Austin, « A Plea For Excuses, » dans *Philosophical Papers*, dir. Oxford University Press (Oxford 1961; 1979), 130.

l'époque, considérait que le mouvement phénoménologique était « destiné à la faillite et au désastre et qu'il allait finir par être, ou bien un subjectivisme autodestructeur, ou bien un mysticisme pompeux¹ ». L'adoption par Austin d'une étiquette à ce point honnie de ses contemporains est d'autant plus étonnante dans la mesure où l'on trouve « difficilement un auteur aussi obsédé [que lui] par les subtiles distinctions du langage² ».

Si une telle appellation peut sembler extravagante dans un tel contexte, elle s'avèrerait malgré tout, selon Austin, « moins trompeu[se] que [celles] mentionné[e]s plus haut », à savoir celles de « langage ordinaire », « philosophie “linguistique” ou “analytique” » et « analyse du langage »³. Comparativement à ces expressions, le « nom [*name*] » qu'il privilégie a l'avantage d'indiquer clairement que l'enseignement que nous offre l'examen des mots « que nous dirions quand » dans une situation donnée ne nous permet pas seulement de regarder les mots ou leurs significations, mais « également les réalités dont nous parlons avec les mots⁴ ». Force est de constater que l'intention d'Austin était au moins de se prémunir contre toute accusation d'idéalisme linguistique⁵.

Autrement dit, l'ambition d'Austin au moment d'entreprendre ses fines analyses linguistiques ne se limite pas strictement aux frontières du langage même, mais s'étend plutôt — pour ainsi dire — en deçà du domaine langagier pour rejoindre la réalité qui lui est sous-jacente. De cette manière, il devient possible d'espérer que notre compréhension des réalités que le langage désigne — et qui, réciproquement, sous-tendent son usage — s'en trouve éclairée. Austin explique : « nous nous *servons* de la conscience affinée que nous avons des mots pour affiner notre perception⁶ ».

¹ Gilbert Ryle, « Heidegger's “Sein und Zeit”, » dans *Critical Essays* (Routledge, 1928), 222. dans Leeten, « Ordinary Language Philosophy as Phenomenological Research: Reading Austin with Merleau-Ponty, » 227.

² Lars Leeten, « Ordinary Language Philosophy as Phenomenological Research: Reading Austin with Merleau-Ponty, » *Philosophical Investigations* 45, n° 3 (2021) : 228.

³ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

⁴ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144; Austin, « A Plea For Excuses, » 130.

⁵ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 238.

⁶ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144. C'est nous qui soulignons.

Ainsi, qualifier cette manière de philosopher de « phénoménologie linguistique¹ » rend justement ostensible cette volonté de la philosophie du langage ordinaire d’Austin de s’intéresser non seulement aux mots, mais aussi — et surtout — aux choses qui gisent sous la surface linguistique. C’est en tant qu’elle représente le meilleur moyen de dévoiler les phénomènes du réel que l’étude minutieuse du langage et de ses manifestations doit être entreprise. L’analyse du langage revêt donc pour Austin une fonction instrumentale dans la mesure où les distinctions qu’elle révèle ont pour finalité de déceler de réelles distinctions.

1.3.1. Une intuition phénoménologique : le retour aux choses elles-mêmes

Cette insistance d’Austin n’est pas sans rappeler l’injonction husserlienne voulant que la tâche qui incombe à la philosophie soit celle de « retour[ner] aux “choses elles-mêmes”² ». Cet effort voulant que les concepts logiques tirent leur origine de « certains vécus » constitue probablement l’acte de naissance de la phénoménologie. Un tel projet — ambitieux s’il en est — avait pour prétention d’échapper à une « compréhension simplement symbolique des mots » dont les significations « ne seraient vérifiées que par des intuitions lointaines et imprécises, inauthentiques³ ». En sommes, Husserl refusait de se « contenter de “ simples mots ” » au profit de ce qu’ils visent⁴.

C’est donc peut-être cette intuition fondatrice de la phénoménologie de Husserl qui aura motivé Austin à adopter cette appellation qui écarte pour de bon les doutes quant à la portée et la finalité de sa méthode. Austin considérait en effet qu’il faille « insister tout particulièrement sur une chose pour éviter les malentendus » : « Quand nous examinons ce que nous dirions quand, quel mot employer dans quelle situation, [...] nous ne regardons *pas seulement* les mots, [...] mais également les réalités dont nous parlons avec les mots⁵ ».

¹ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

² Edmund Husserl, *Recherches logiques*, trad. Hubert Elie, Arion L. Kelkel, et René Schérer, vol. II, I, *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance.*, (Paris : Presses universitaires de France, 2011), 6.

³ Husserl, *Recherches logiques*, II, I, 6.

⁴ Husserl, *Recherches logiques*, II, I, 7.

⁵ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

Comme le souligne d'ailleurs avec justesse Stanley Cavell, « on a parfois le sentiment que les distinctions de sens qu'Austin détecte pénètrent les phénomènes qu'elles relatent¹ ».

Jocelyn Benoist considère d'ailleurs que la perspective phénoménologique partage avec le réalisme britannique une insistance à considérer la perception comme étant ce qui nous place « vraiment *en contact* avec le monde [*really in touch with the world*] »². Pour lui, seule cette volonté de rompre rigoureusement avec une « analyse *purement* linguistique » peut rendre intelligible l'emploi par Austin d'une expression aussi « étrange [*odd*] » pour l'époque³. En se risquant à employer une telle expression, Austin aurait ainsi voulu mettre de l'avant — quoi qu'il en coûte — l'idée selon laquelle « le langage n'est pas que langage [*language is not just language*] » dès lors que « tout accomplissement linguistique est pris dans un réseau de “relations non-linguistiques” avec le monde »⁴.

Si, donc, il est assez évident qu'une référence à la phénoménologie ait au moins eu pour fonction de réitérer la codépendance fondamentale et nécessaire entre le langage et le monde, le caractère polémique de l'expression laisse toutefois croire que sa portée dépassait le simple rejet de l'idéalisme linguistique pour rejoindre certains aspects plus concrets de la méthode phénoménologique.

1.3.2. *Une phénoménologie linguistique est-elle possible?*

Au-delà d'une explication minimaliste, des apories émergent toutefois inmanquablement. Bien que la phénoménologie traditionnelle et la philosophie du langage ordinaire d'Austin partagent vraisemblablement une intuition commune sur ce qui doit faire l'objet de la recherche philosophique, il n'est pas du tout évident que la philosophie du langage ordinaire puisse être considérée comme une authentique phénoménologie au sens orthodoxe du terme.

¹ Cavell, *Must We Mean What We Say?*, 96. traduit en français dans Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 54.

² Jocelyn Benoist, « Linguistic Phenomenology?, » dans *Meaning and Language: Phenomenological Perspectives*, dir. Filip Mattens (Dordrecht : Springer Netherlands, 2008), 229.

³ Benoist, « Linguistic Phenomenology?, » 232.

⁴ Benoist, « Linguistic Phenomenology?, » 231.

À première vue, il y a même quelque chose d'incompatible dans cette volonté d'entreprendre une recherche phénoménologique depuis une perspective linguistique. Considérée de l'extérieur, la phénoménologie peut en effet sembler n'être concernée que par les aspects non linguistiques du réel, à savoir les « évidences silencieuses de la conscience »¹.

La phénoménologie, en tant qu'elle entreprend d'appréhender le « monde silencieux », nous donnerait à voir « le monde lui-même [...] dans son silence original² ». Et pour cause, cette découverte du « libre horizon des phénomènes considérés dans leur pureté “transcendantale”³ » ne sera rendue possible que par un affranchissement à l'égard du « vêtement grammatical⁴ » dans lequel les objets sont initialement « enrobés⁵ ».

Cette apparente contradiction entre cette prétention d'Husserl et la méthode d'Austin a d'ailleurs mené Bruno Ambroise à déclarer que l'allusion à une phénoménologie linguistique « n'est [...] bien sûr pas à prendre au sens husserlien du terme⁶ ». Il appert toutefois que cette conclusion s'avère hâtive puisqu'elle sous-estime non seulement la rigueur dont faisait preuve Austin dans le choix des mots et des expressions qu'il utilisait, mais aussi le risque (auquel il a malgré tout accepté de prêter le flanc) qu'une telle expression pouvait représenter pour sa méthode dans un contexte académique où le sort de la phénoménologie était encore loin d'être assuré.

1.3.3. Prendre la phénoménologie linguistique au sérieux

Charles Taylor est de ceux qui se sont efforcés de prendre le choix d'Austin au sérieux. Il a d'ailleurs été l'un des premiers « à traverser le détroit qui séparait la philosophie anglo-saxonne “analytique” de la philosophie “continentale” », un détroit qui

¹ Benoist, « Linguistic Phenomenology?, » 217.

² Benoist, « Linguistic Phenomenology?, » 219.

³ Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, dir. Paul Ricœur, TEL, ([Paris] : Gallimard, 1950), 6.

⁴ Husserl, *Recherches logiques*, II, I, §2, 4.

⁵ Husserl, *Recherches logiques*, II, I, §2, 4.

⁶ Bruno Ambroise, « Les pouvoirs du langage : la contribution de J.L. Austin à une théorie contextualiste des actes de parole » (Université de Nanterre - Paris X, 2005), 19.

était alors largement considéré comme « infranchissable »¹. Dans un échange avec A. J. Ayer, il identifiait des ressemblances marquées entre la méthode d’Austin et celle de Husserl, notamment en ce qui a trait à la réduction eidétique². Pour Taylor, la méthode d’Austin « consistant à recueillir des exemples en se demandant “ce que nous dirons si...” rappelle la réduction eidétique [*Wesensschau*] husserlienne » de sorte que des parallèles semblent se dessiner et « aller très loin [*parallels go very deep*] »³.

Cette tentative de Taylor s’inscrivait dans un effort plus large de la philosophie analytique de l’époque de bâtir des ponts avec la tradition continentale. Ce projet ambitieux culminera notamment avec l’organisation du Colloque de Royaumont de 1957 dédié entièrement à la philosophie analytique⁴. Avec le temps, cette ambition s’est toutefois estompée, et avec elle les tentatives de voir dans l’expression « phénoménologie linguistique⁵ » plus qu’une simple moquerie.

1.3.4. Un problème mal posé : quelle phénoménologie pour Oxford?

Récemment, Lars Leeten (2021) a renoué avec cette aspiration voulant que la méthode d’Austin puisse être considérée comme une branche légitime de la recherche phénoménologique. Plutôt que de chercher à établir des similitudes a posteriori en confrontant la méthode d’Austin à quelque chose comme une version « très sommaire et partielle [*one-sided*]⁶ » de la phénoménologie, Leeten entreprendra plutôt de se questionner sur la vision de la phénoménologie qu’Austin a pu avoir au moment de choisir ce « nom [*name*]⁷ » pour désigner sa méthode.

Il est vain, en effet, de juger de la légitimité de l’appartenance de la méthode d’Austin au mouvement phénoménologique en cherchant désespérément à imaginer une correspondance exacte entre ses ambitions philosophiques et une orthodoxie

¹ Claude Romano, « Présentation, » *Revue de métaphysique et de morale* 108, n° 4 (2020) : 458.

² Charles Taylor et A. J. Ayer, « Phenomenology and Linguistic Analysis, » *Aristotelian Society Supplementary Volume* 33, n° 1 (1959) : 106.

³ Taylor et Ayer, « Phenomenology and Linguistic Analysis, » 106.

⁴ *La philosophie analytique*, Cahiers de Royaumont. Philosophie ; 4, (Paris : Les Éditions de minuit, 1962).

⁵ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

⁶ Taylor et Ayer, « Phenomenology and Linguistic Analysis, » 93.

⁷ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

phénoménologique essentiellement plaquée sur le modèle d'Husserl. En fin de compte, il ne s'agit pas de savoir si la phénoménologie linguistique d'Austin appartient véritablement à la phénoménologie, mais plutôt de comprendre ce que cette appellation peut nous apprendre sur les intentions méthodologiques de l'Oxonien. Il importe donc de partir de ce que pouvait signifier pour lui la phénoménologie au moment de choisir l'appellation qui allait dorénavant coiffer sa méthode.

Pour Leeten, il est malavisé de rapprocher à la hâte les travaux d'Austin à ceux d'Husserl puisque rien n'indique qu'il ait eu l'occasion de se familiariser avec l'œuvre du père de la phénoménologie¹. De toute évidence, le seul phénoménologue qu'Austin ait étudié attentivement serait Maurice Merleau-Ponty². En se basant notamment sur l'échange entre Taylor et Ayer cité plus haut, Leeten considère qu'il est probable qu'au moins l'avant-propos et l'introduction (chapitres 1 à 4) de la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty aient été en circulation dans les couloirs d'Oxford au moment de l'écriture du « Plaidoyer pour les excuses » dans lequel le baptême litigieux sera exécuté³.

Si on en croit le témoignage de Geoffrey J. Warnock, Austin aurait même dédié une série de *Saturday Morning Meetings* à l'étude du philosophe français. Bien que la *Phénoménologie de la perception* n'ait été éditée pour les lecteurs de langue anglaise qu'en 1962, il est tout de même plausible qu'Austin ait pu fréquenter cet ouvrage puisqu'il était connu pour avoir une maîtrise suffisante du français qu'il avait acquise durant la Seconde Guerre mondiale alors qu'il était en mission en France. Sa connaissance de la langue de Molière lui permettra d'ailleurs de rédiger en français son article « Performatif-Constatif⁴ », le compte-rendu de sa conférence donnée à l'occasion du Colloque de Royaumont⁵. Que ce soit par la lecture du texte original français, par l'étude d'une

¹ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 230.

² Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 231.

³ Ayer, l'un des collègues et interlocuteurs d'Austin, semble en effet montrer une bonne connaissance de ce qu'il désigne comme les « early chapters of Maurice Merleau-Ponty's Phenominologie de la Perception ». cf. Taylor et Ayer, « Phenomenology and Linguistic Analysis, » 113.

⁴ John Langshaw Austin, « Performatif-Constatif, » dans *Cahiers de Royaumont: La Philosophie analytique*, dir. Jean Wahl (Paris : Les Éditions de minuit, 1962).

⁵ J. O. Urmson et G. J. Warnock, « Foreword to the Second Edition, » dans *Philosophical Papers* (Oxford : Oxford University Press, 1969;1979), 231. dans Leeten, « Ordinary Language Philosophy as Phenomenological Research: Reading Austin with Merleau-Ponty, » 231.

traduction *ad hoc* ou encore grâce à une traduction préliminaire de John F. Bannan datant de 1956¹, force est de constater qu’Austin fréquentait l’œuvre du phénoménologue français².

Cette hypothèse mérite toutefois d’être nuancée par le témoignage de Charles Taylor qui eut l’occasion de rencontrer Austin lors de ses études à l’*All Souls College* d’Oxford entre 1955 et 1961³. À la suite de sa participation au Colloque de Royaumont sur la philosophie analytique, Austin, alors fasciné par les travaux de Merleau-Ponty, aurait demandé au jeune Montréalais d’intervenir dans son séminaire afin d’y présenter la *Phénoménologie de la perception*⁴. Taylor raconte qu’au tout début de son exposé, il aurait été interrompu par Austin qui lui lança : « What does that mean? » Au dire de Taylor, Austin « n’était pas prêt à entrer dans un style philosophique différent ».

Manifestement, cette anecdote témoigne moins d’un manque d’intérêt de l’Oxonien pour les travaux de Merleau-Ponty que d’un manque d’ouverture à l’égard d’une manière de philosopher propre à la tradition continentale. Taylor explique d’ailleurs que « [p]our beaucoup d’Anglais, ce qu’ils tiennent pour le bon style philosophique est sacré⁵ ». Selon lui, ces « habitudes de pensée très anglaises » très « accrochées au common sense » seraient en cela « hostiles aux “profondeurs métaphysiques” »⁶.

Cette réticence envers une manière distincte d’envisager les problèmes philosophiques — amplement répandue dans les milieux universitaires anglais de l’époque — n’empêchera toutefois pas Austin, qui « avait des vues plus larges⁷ » que ses collègues, de s’intéresser à la philosophie française. Charles Taylor se souvient d’ailleurs de la « fascination [d’Austin] pour Merleau-Ponty » à son retour du Colloque de Royaumont de

¹ Maurice Merleau-Ponty et John F. Bannan, « What is Phenomenology?, » *CrossCurrents* 6, n° 1 (1956).

² Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 232.

³ Romano, « Présentation. »

⁴ Charles Taylor, « De l’anthropologie philosophique à la politique de la reconnaissance. Entretien avec Charles Taylor, » *Le Débat* 89, n° 2 (1996) : 2.

⁵ Taylor, « De l’anthropologie philosophique à la politique de la reconnaissance, » 2.

⁶ Taylor, « De l’anthropologie philosophique à la politique de la reconnaissance, » 2.

⁷ Taylor, « De l’anthropologie philosophique à la politique de la reconnaissance, » 2.

1957 dédié à la philosophie analytique. De toute évidence, c'est donc chez le normalien¹ — notamment dans les premières pages de sa *Phénoménologie de la perception* — qu'il est le plus avisé de chercher ce qu'Austin avait en tête quand il désignait sa méthode comme appartenant au mouvement phénoménologique. De plus, on peut affirmer avec suffisamment d'assurance qu'Austin « savait ce qu'il faisait² » en baptisant sa méthode de la sorte puisqu'il avait consacré une étude attentive à cet ouvrage qu'il aurait vraisemblablement décortiqué phrase par phrase³.

1.3.5. Austin, merleau-pontien

Selon Leeten, ce constat double nous permet de mettre en exergue au moins cinq aspects que le choix du terme « phénoménologie » nous apprend sur l'approche austinienne⁴. Ainsi, Leeten ne prétend pas établir l'importance de l'influence qu'aurait pu avoir Merleau-Ponty sur Austin ou, plus largement, la philosophie française sur la philosophie du langage ordinaire. Il s'agit plutôt d'établir en quoi notre compréhension de la phénoménologie de Merleau-Ponty peut nous permettre de jeter une lumière nouvelle sur les travaux d'Austin, et ce, en supposant que ce dernier trouvait dans les travaux du normalien une conception de la phénoménologie avec laquelle « il était suffisamment confortable pour se l'approprier »⁵.

La stratégie de Leeten consiste à identifier les aspects les plus importants que Merleau-Ponty attribue à la phénoménologie dans les premiers chapitres de la *Phénoménologie de la perception* (en particulier l'avant-propos) pour ensuite interroger leur compatibilité — directe ou indirecte — avec la méthode d'Austin. Cet effort lui permet notamment de relever certains éléments qui avaient jusqu'alors été minimisés, ignorés ou simplifiés. Tout bien considéré, il deviendra plus évident que l'appellation

¹ Maurice Merleau-Ponty a fréquenté l'École normale supérieure à titre d'élève de 1926 à 1930 et à titre d'agrégé-répétiteur (caïman) de 1935 à 1940 (*Stanford Encyclopedia of Philosophy*, entrée « Maurice Merleau-Ponty », 2016).

² Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty. »

³ G.J. Warnock, « Saturday Mornings, » dans *Essays on J.L. Austin*, dir. Isaiah Berlin (Oxford : Clarendon Press, 1973), 36. dans Leeten, « Ordinary Language Philosophy as Phenomenological Research: Reading Austin with Merleau-Ponty. », 231.

⁴ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 233.

⁵ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 237.

« phénoménologie linguistique » avait non seulement une pertinence théorique, mais aussi des vertus didactiques, voire protreptiques.

Selon Leeten, cette sympathie d’Austin envers la conception de la phénoménologie présentée par Merleau-Ponty nous permet avant tout de mettre l’accent sur le caractère méthodologique de la technique de l’Oxonien. En effet, dans l’avant-propos à la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty insiste sur le fait que la phénoménologie se doit d’être une méthode avant d’être une doctrine en affirmant notamment que « [l]a phénoménologie n’est accessible qu’à une méthode phénoménologique¹. » Le fait que le normalien souligne que « la phénoménologie se laisse pratiquer et reconnaître comme manière ou comme style² » correspond assez fidèlement à l’idée d’Austin selon laquelle « nous pouvons aller loin; mais il nous faut toutefois de la méthode³ ». Le travail de terrain qu’il prônait devait notamment suivre certaines « étapes⁴ » et reposer sur l’utilisation d’« aides méthodologiques⁵ »: notamment, le « dictionnaire⁶ ».

Cette attention portée au dictionnaire et à d’autres ouvrages de référence pointe d’ailleurs vers un deuxième aspect qui rapproche Austin de la compréhension merleau-pontienne du mouvement phénoménologique, à savoir cette prétention à une « description pure⁷ » et « directe de notre expérience telle qu’elle est⁸ ». C’est d’ailleurs ce qui motive la recherche de « ce que nous dirions quand » qui — en tant qu’elle prétend offrir une description des pratiques linguistiques habituelles — ne saurait se contenter d’une simple description empirique.

Comme Leeten le fait remarquer avec justesse, c’est d’ailleurs ce que souligne l’emploi de la première personne du pluriel (nous, dans « ce que *nous* dirions quand »)⁹.

¹ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, ii.

² Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, ii.

³ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 149.

⁴ J. O. Urmson, « A Symposium on Austin’s Method, » dans *Symposium on J. L. Austin*, dir. K.T. Fann (Routledge, 1969), 79.

⁵ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 149.

⁶ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 149.

⁷ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, iii.

⁸ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, i.

⁹ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 241.

En effet, il serait inadéquat de prendre pour argent comptant les expressions qu'un locuteur prétend employer dans une situation donnée. Il s'agit plutôt de relater les usages linguistiques que nous serions disposés à reconnaître comme collectivement adéquats. Cet accord constitutif et « toujours-déjà-là » n'est donc pas « la correspondance des mots et des choses » (qui renforcerait l'illusion descriptive vivement dénoncée par Austin), « mais bien l'accord [jamais déterminé une fois pour toutes] de quelque chose qui est dit avec ce qui se dit et ce qui est »¹.

Une philosophie descriptive — au sens phénoménologique — suppose donc des « implications normatives » à même de circonscrire (momentanément) l'extension de la communauté linguistique, mais aussi l'étendue de ce que les membres de cette communauté seraient prêts à reconnaître comme faisant partie de leur langue².

Bien que l'on puisse s'attendre — « dans la majorité des cas³ » — à ce qu'il soit possible de se mettre d'accord sur les usages à adopter dans une situation donnée, il est certes possible qu'il arrive que nous ne soyons pas en mesure de nous mettre d'accord sur le meilleur usage. Pour Austin, cet obstacle momentané — loin de constituer un écueil insurmontable — devra plutôt faire l'objet d'une étude attentive puisque « quelqu'un qui parle de façon véritablement imprécise ou excentrique est un spécimen rare dont il faut faire grand cas⁴ ».

Cet intérêt marqué pour les usages qui s'écartent de la norme n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'importance accordée à l'étude de cas pathologiques dans la *Phénoménologie de la perception*⁵ où leur étude avait notamment permis de rendre manifestes certains aspects qu'un enchevêtrement de conventions et d'habitudes voilait.

Bien que d'authentiques « désaccord[s] sur ce que nous devrions dire » peuvent exister, il n'en demeure pas moins que, dans la plupart des cas, « nous avons tout

¹ Laugier et Al-Saleh, « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ?, » 22.

² Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 241.

³ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 146.

⁴ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 147.

⁵ cf. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 119.

simplement imaginé la situation *un peu* différemment »¹. Dans un cas comme dans l'autre, il demeure néanmoins possible, dans ce contexte, de « découvrir *pourquoi* nous sommes en désaccord² ».

Cette revendication d'une « description pure³ » des phénomènes « sans aucun égard à [leur] genèse psychologique et aux explications causales⁴ » exige toutefois un pas de « recul⁵ » par rapport « aux certitudes du sens commun et de l'attitude naturelle⁶ » qui tendent habituellement à nous donner à voir le monde depuis « nos idées préconçues, nos habitudes de pensée, nos préjugés et nos préconceptions théoriques⁷ ».

Il ne s'agit pas d'abandonner toutes ces croyances préalables « en faveur d'une conscience pure⁸ », mais de procéder à une « mise entre parenthèses⁹ » de celles-ci de manière à « distend[re] les fils intentionnels qui nous relient au monde pour les faire paraître¹⁰ ». Ce principe méthodologique est appelé réduction ou *epochè*. Pour Merleau-Ponty comme pour Husserl, cette « mise hors circuit¹¹ » de notre « familiarité¹² » avec le monde se doit d'être un fondement de toute entreprise phénoménologique sérieuse.

Or, comme le soulignent Sandra Laugier et Christophe Al-Saleh, « [l]a phénoménologie linguistique nécessite [justement] une sorte de mise entre parenthèses des préjugés sans laquelle la mise en situation (fictive ou remémorée) des termes et des expressions ne peut pas être pratiquée¹³. » La réduction constitue donc l'une des principales caractéristiques de nature phénoménologique propre à la méthode d'Austin. Sa volonté de

¹ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 146.

² Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 146.

³ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, iii.

⁴ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, i.

⁵ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, viii.

⁶ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, viii.

⁷ Dan Zahavi, *Phenomenology : the basics*, The basics, (Routledge, 2019), 33.

⁸ Zahavi, *Phenomenology*, 67.

⁹ Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, §31.

¹⁰ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, viii.

¹¹ Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, §31.

¹² Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, viii.

¹³ Laugier et Al-Saleh, « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ?, » 20.

faire du recensement des usages contenus dans la langue ordinaire le « premier mot¹ » de la recherche philosophique souligne en effet son insistance à se défaire du confort des conventions philosophiques et mondaines.

Cette préoccupation est entre autres soutenue par le témoignage d'Urmson qui raconte qu'Austin excluait catégoriquement tout travail de théorisation pendant les phases préparatoires de la recherche philosophique parce qu'il considérait qu'une « théorisation précoce peut nous aveugler à propos de faits linguistiques » et que « les théoriciens infléchissent leur langue afin de convenir à leurs théories »².

Le refus d'Austin de procéder à des analyses philosophiques plus poussées sans un examen préalable des termes qui devront être employés constitue donc la réduction phénoménologique grâce à laquelle il espérait pouvoir accéder à des usages en cela plus originaires. Faire de l'examen des usages langagiers ordinaires le « premier mot³ » de la recherche philosophique, c'est donc avant tout placer nos présupposés philosophiques et terminologiques « entre parenthèse⁴ ».

Or, Merleau-Ponty souligne que « [t]oute réduction [...] en même temps que transcendantale est nécessairement eidétique⁵ ». Autrement dit, la réduction transcendantale procure non seulement la distance nécessaire avec le monde pour qu'il devienne possible de se défaire du « dogmatisme naturaliste⁶ » au profit d'un retour (*reducere*) à sa fondation transcendantale⁷, mais — en tant justement qu'elle se doit d'être

¹ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 148.

² Urmson, « A Symposium on Austin's Method, » 80. Leeten, « Ordinary Language Philosophy as Phenomenological Research: Reading Austin with Merleau-Ponty, » 242.

³ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 148.

⁴ Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, §31.

⁵ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, ix; La réduction transcendantale (ou réduction phénoménologique) est un dispositif méthodologique par lequel le philosophe est appelé à suspendre sa participation à la thèse générale de l'attitude naturelle (qui présuppose l'existence des objets de l'expérience) afin de prêter attention à la manière à laquelle ces objets nous sont d'abord donnés dans l'expérience de manière à dévoiler la relation constitutive qui existe entre la conscience et le monde. La réduction eidétique consiste pour sa part en un dispositif méthodologique par lequel le philosophe peut espérer appréhender les essences *a priori*, notamment grâce à la méthode de la variation eidétique (ou variation imaginative) qui vise à révéler, grâce à des variations imaginatives, les caractéristiques essentielles (c.-à-d. nécessaires) des objets considérés. cf. John J. Drummond, *Historical dictionary of Husserl's philosophy* (Scarecrow Press, 2007), 64–65-159-60; Zahavi, *Phenomenology*, 37–144-46.

⁶ Zahavi, *Phenomenology*, 38.

⁷ Zahavi, *Phenomenology*, 38.

également eidétique — fournit aussi un « moyen¹ » par lequel il devient possible de *comprendre* « notre engagement effectif dans le monde² ».

En ouverture de la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty affirme d'ailleurs d'entrée de jeu que « [l]a phénoménologie, c'est l'étude des essences » en ajoutant néanmoins qu'elle « replace les essences dans l'existence et ne pense pas qu'on puisse comprendre l'homme et le monde autrement qu'à partir de leur "facticité" »³. Zahavi explique d'ailleurs que « l'attention accordée aux structures essentielles est due à une volonté de capturer la richesse du factuel, et non à cause d'un désir d'abstraction et d'ignorance de la facticité⁴. »

Cet aspect de la phénoménologie — suffisamment déterminante aux yeux de Merleau-Ponty pour qu'il considère pertinent de la faire figurer en ouverture du chapitre dans lequel il entendait offrir une définition de la phénoménologie — a le potentiel d'éclairer l'un des aspects les plus subtils de la méthodologie austinienne.

Comme nous l'avons déjà mentionné, cette méthode — caractérisée par un examen minutieux des usages, essentiellement descriptif, qui se doit au moins d'être le « premier mot⁵ » de la recherche philosophique — ne saurait toutefois prétendre être le dernier mot de cette entreprise. Austin considère en effet que sa méthode doit nous mener à « rien de plus qu'à l'exposé de certains "concepts"⁶ ordinaires employés par des locuteurs [...] ; mais aussi à rien de moins⁷. »

Rien de plus, donc, qu'un compte rendu des usages employés par les locuteurs afin de rapporter la terminologie potentiellement employée dans les travaux philosophiques à ses contextes habituels d'énonciation, et ce, sans prétendre pouvoir abstraire une

¹ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, ix.

² Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, ix.

³ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, i.

⁴ Zahavi, *Phenomenology*, 68.

⁵ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 148.

⁶ Les guillemets sont présents dans la version anglaise d'origine, mais ont été évacués de la version française. Je me suis permis de les conserver parce qu'ils permettent de mieux comprendre que l'accent doit être mis sur le terme « concepts » dans la phrase citée.

⁷ John Langshaw Austin, « Three Ways of Spilling Ink, » dans *Philosophical Papers* (Oxford : Oxford University Press, 1958), 274.

signification fixe et indépendante de toute vie pratique. Mais aussi *rien de moins*, car cet exercice ne saurait être réduit à une recension empirique. En effet, le travail normatif qu'elle suppose devrait nous permettre de dégager des « concepts » dont le caractère essentiel (bien qu'enraciné dans un contexte pratique) constitue un « moyen de comprendre, de conceptualiser et d'articuler la profondeur de notre existence factuelle¹ » (« rien de moins² »). Comme le constate Leeten, « il ne suffit pas de réaliser une simple réduction, il faut aussi procéder à une “réduction eidétique” pour cerner [*carve*] le langage ordinaire³. »

Autrement dit, l'analyse du langage ordinaire ainsi prescrite ne se contente pas, en définitive, d'une constatation de la diversité des pratiques langagières. Bien plutôt, elle doit culminer dans l'exposition de « concepts » qui se rapportent non seulement à des « activités linguistiques dans le monde réel⁴ », mais aussi à des « essences⁵ » grâce auxquels il devient possible d'expliquer « la manière dont les êtres linguistiques donnent un sens au monde⁶ ». Une fois de plus, la méthode d'Austin doit être comprise à l'aune de l'ambition phénoménologique qui « n'est pas intéressée par un simple compte rendu empirique ou factuel des différents phénomènes, mais cherche, au contraire, à révéler les structures invariantes⁷ » de la conscience ou de la perception.

À la manière de Merleau-Ponty, ces essences ne correspondent toutefois pas, chez Austin, à des « entités existant en elles-mêmes et pour elles-mêmes⁸ ». Elles consistent plutôt en une « idée méthodologique⁹ » qui devra dévoiler notre « engagement effectif dans le monde¹⁰ ». Comme le souligne d'ailleurs Taylor, « [l]a méthode qui consiste à rassembler des exemples et à voir “ce que nous dirions [quand]...” rappelle beaucoup le

¹ Zahavi, *Phenomenology*, 67.

² Austin, « Three Ways of Spilling Ink, » 274.

³ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 242-43.

⁴ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 241.

⁵ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 241.

⁶ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 237.

⁷ Zahavi, *Phenomenology*, 64.

⁸ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 235.

⁹ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 239.

¹⁰ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*.

Wesensschau [réduction eidétique] husserlien, un parallèle que le professeur Austin semble saluer en utilisant le terme de phénoménologie, et que la distinction entre les mots en tant que partie du mobilier du monde et les mots en tant que moyen par lequel nous parlons du monde, semble inviter à faire¹. »

Néanmoins, force est de constater que la compréhension merleau-pontienne de la réduction eidétique selon laquelle l'étude des essences serait « non-idéaliste² », correspond assez fidèlement à la vision défendue par Austin. Comme le souligne Leeten, « Austin est guidé par l'idée de développer une théorie non idéaliste du langage qui rende compte de la manière dont la signification linguistique est intégrée dans le monde réel³. »

Cette idée est explicitement supportée par le constat de Merleau-Ponty selon lequel une réduction complète serait « impossible⁴ ». Seul un « esprit absolu » pourrait prétendre à une telle complétude. Toutefois, dès lors que « nous sommes au monde⁵ » et que « nos réflexions prennent place dans le flux temporel⁶ », il devient impossible de « couper nos liens avec l'immersion de notre vie dans le monde⁷ ». Merleau-Ponty explique : « Les essences [...] doivent ramener avec elles tous les rapports vivants de l'expérience, comme le filet ramène du fond de la mer les poissons et les algues palpitants⁸. »

De manière analogue, Austin soutenait que « nulle situation [...] n'est jamais "complètement" décrite⁹ » puisque les circonstances d'énonciation « font une différence¹⁰ » dans la manière à laquelle les expressions doivent être interprétées. Or, en tant qu'elles s'inscrivent dans la facticité de la vie pratique, ces expressions acquièrent justement une richesse incommensurable [*over-rich*¹¹] que les philosophes — pour qui « la

¹ Taylor et Ayer, « Phenomenology and Linguistic Analysis, » 106. dans Leeten, « Ordinary Language Philosophy as Phenomenological Research: Reading Austin with Merleau-Ponty, » 239.

² Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 237.

³ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 237.

⁴ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, viii.

⁵ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, ix.

⁶ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, ix.

⁷ Zahavi, *Phenomenology*, 68.

⁸ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, x.

⁹ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 146.

¹⁰ Austin, *How to do things with words*, 76.

¹¹ Austin, *How to do things with words*, 76.

simplification excessive est la maladie professionnelle¹ » — tendent généralement à sous-estimer. Merleau-Ponty aurait probablement abondé en ce sens alors qu'il affirmait que « [l]e rapport au monde, tel qu'il se prononce infatigablement en nous, n'est rien qui puisse être rendu plus clair par une analyse : la philosophie ne peut que le replacer sous notre regard, l'offrir à notre constatation². »

En somme, Austin et Merleau-Ponty considèrent que l'étude des essences constitue une étape méthodologique nécessaire afin de fournir à la conscience les conditions d'intelligibilité du langage et du monde. Cette étude se doit toutefois d'être « non idéaliste », c'est-à-dire qu'elle « ne culmine pas en un *désengagement* à l'égard du monde³ ». Elle est ainsi plus à même de rendre compte de la richesse inhérente à la facticité des circonstances qui instancient ces essences.

Enfin, cet aspect rend manifeste la nécessité de développer une « notion élargie de l'intentionnalité⁴ » plus à même de prendre en compte notre rapport au monde toujours déjà incarné. Ce rapport explique d'ailleurs que la réduction ne puisse être complétée étant donné que certains aspects « irréfléchi[s]⁵ » échappent nécessairement à la pensée pure.

Merleau-Ponty insistera d'ailleurs sur l'importance de l'« intentionnalité opérante⁶ » — qui se distingue en cela de l'intentionnalité d'acte — grâce à laquelle il devient possible de faire justice à la « relation pré- et a-théorique au monde⁷ » que la phénoménologie a justement permis de dévoiler. Cette « unité naturelle et antépédicative du monde et de notre vie⁸ » qui précède « toute analyse⁹ » est constitutive

¹ John Langshaw Austin, « Les énoncés performatifs, » dans *Philosophie du langage: Sens, usage et contexte*, dir. B. & Laugier Ambroise, S. (Librairie philosophique J. Vrin, 1956), 259.

² Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, xiii.

³ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 234.

⁴ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, xiii.

⁵ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, ix.

⁶ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, xiii.

⁷ Zahavi, *Phenomenology*, 68.

⁸ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, xiii.

⁹ Zahavi, *Phenomenology*, 68.

de l'expérience privilégiée que nous éprouvons de nous-mêmes, du monde et d'autrui et « qui fait que justement le langage veut dire quelque chose pour nous¹ ».

Pour Leeten, la notion d'intentionnalité opérante mise de l'avant chez Merleau-Ponty trouve elle aussi écho chez Austin, plus particulièrement dans la notion d'intersubjectivité qui s'avère indispensable au moment d'identifier les usages à privilégier dans des situations données. En s'inspirant du témoignage d'Urmson², Leeten soulignera que cette exigence selon laquelle il est indispensable de faire appel à une équipe en est une de principe.

Le caractère intersubjectif de la recherche proposée par Austin devait notamment fournir une manière de saisir l'influence des *attitudes* des locuteurs à l'égard des circonstances d'énonciation sans laquelle la situation ne saurait être circonscrite de manière exhaustive. Autrement dit, chercher à savoir « ce que nous dirons quand³ » ne concerne pas exclusivement des « faits extérieurs », mais bien plutôt « [d]es habitudes ancrées dans la pratique linguistique de la communauté des locuteurs natifs »⁴.

Leur adhésion à un usage donné ne relève pas d'un processus d'analyse, mais d'une disposition préthéorique à reconnaître cet usage comme adéquat dans les circonstances matérielles, mais aussi dispositionnelles. D'ailleurs, l'une des contributions importantes d'Austin consiste justement à avoir montré que les critères de légitimité linguistique ne sont pas d'ordre logique, mais bien pratique (ce qui suppose l'ajout de nombreuses considérations dont on croyait la langue être exempte).

Ainsi, pour Merleau-Ponty comme pour Austin, une démarche philosophique rigoureuse doit fournir les moyens nécessaires de prendre en considération l'ensemble de l'horizon d'expérience afin de rendre compte de la capacité de la parole à « se sédimer et [à] constituer un acquis intersubjectif⁵ » que la phénoménologie a justement pour tâche de dévoilé.

¹ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, x.

² Urmson, « A Symposium on Austin's Method », ».

³ Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

⁴ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 244.

⁵ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 221.

Pour toutes ces raisons, il appert en fin de compte qu’Austin avait probablement trouvé en Merleau-Ponty une « âme sœur¹ ». Les similitudes qui unissent les deux auteurs peuvent d’ailleurs expliquer le choix d’Austin de baptiser sa méthode « phénoménologie linguistique² ». Ainsi, plus qu’une simple moquerie ou une manière controversée d’exclure toute accusation d’idéalisme linguistique, ce choix terminologique avait peut-être pour objectif de clarifier plusieurs éléments de sa méthode en la rapprochant de la conception qu’il avait alors de la phénoménologie, à savoir celle présentée dans l’avant-propos et l’introduction de la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty.

Au-delà des ressemblances sur le plan méthodologique, Austin et Merleau-Ponty ont partagé des préoccupations communes en philosophie de la perception. Bien que leurs interlocuteurs respectifs n’étaient pas les mêmes, ils ont tous les deux offert une puissante critique contre les conceptions représentationnalistes de la perception. Chez Austin, cette critique est plus spécifiquement adressée à la théorie des données sensibles, très en vogue à l’époque et notamment défendue par Alfred Jules Ayer (A. J. Ayer) et Henry Habberley Price (H. H. Price).

Le prochain chapitre — essentiellement dédié à cette critique — introduira le problème de la perception tel qu’il a été posé par de nombreux auteurs ainsi que les tentatives de réponse, toutes représentationnalistes, qui lui ont été adressées. Nous examinerons ensuite de quelle manière la phénoménologie linguistique a pu fournir à Austin un levier important contre de nombreux présupposés à l’origine de telles conceptions. Enfin, nous exposerons la contribution positive d’Austin en philosophie de la perception en insistant sur l’importance de la thèse du mutisme des sens qui sera reprise plus tard par les auteurs contemporains Charles Travis et Jocelyn Benoist.

¹ Leeten, « Reading Austin with Merleau-Ponty, » 240.

² Austin, « Plaidoyer pour les excuses, » 144.

CHAPITRE 2 – LE MUTISME DES SENS CONTRE LA THÉORIE DES DONNÉES SENSIBLES

2.1. La phénoménologie linguistique contre le représentationnalisme

Dans les pages de l'œuvre posthume intitulée *Le langage de la perception* [*Sense and Sensibilia*], Austin utilise les outils que lui confère la phénoménologie linguistique pour développer une attaque cinglante contre la théorie des données sensibles [*sense-data*] qui avait obtenu l'adhésion de nombreux sympathisants en prétendant offrir une solution satisfaisante au problème de la perception. Sa critique au ton parfois polémique — voire offensant — aura un tel retentissement que personne n'osera plus, en philosophie, parler de données sensibles [*sense-data*], comme si « les foudres austinienne pouvaient à nouveau tomber »¹.

Preuve de l'incompréhension de laquelle Austin a trop souvent pâti, le boycott apparent de la théorie des données sensibles [*sense-data*] qui suivra le « coup de grâce² » asséné par la publication de son ouvrage contre cette théorie ne signera toutefois pas l'abandon plus large de la conception représentationnaliste en philosophie de la perception. À ce sujet, Morris Lazerowitz soulignera d'ailleurs, non sans une pointe d'humour, qu'une « théorie philosophique est un phénix intellectuel qui renaît [toujours] de ses cendres³. » En effet, plusieurs trouveront dans de nouveaux concepts (inputs sensoriels, qualia, etc.) l'astuce leur permettant de rapatrier, entre le monde et le sujet, ces entités intermédiaires qui constituaient pourtant les objets premiers de sa critique⁴.

¹ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 8-9.

² Morris Lazerowitz, « Austin's 'Sense and Sensibilia', » *Philosophy* 38, n° 145 (1963) : 242.

³ Lazerowitz, « Austin's 'Sense and Sensibilia', » 242.

⁴ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 9; Il importe de mentionner qu'il existe de nombreuses formulations de la thèse représentationnaliste qui ne s'exposent pas nécessairement toutes de la même manière aux critiques d'Austin. Si les formulations plus classiques du représentationnalisme — suivant lesquels la perception relèverait de l'appréhension de représentations internes à partir desquelles le rapport au monde ne pourrait être déduit que de manière indirecte (comme le soutenaient notamment Brentano et certains défenseurs de la théorie des données sensibles) — s'exposent de manière frontale à la critique d'Austin, des formulations plus récentes — suivant lesquels la perception se produirait grâce à des états neuronaux qui portent des informations sur le monde — résistent probablement mieux à ses critiques. Il n'en demeure pas moins que la radicalité des critiques proposées par Austin dans son ouvrage sur la perception compromet de manière importante toutes les théories qui prétendent que « la perception nous informe sur quelque chose d'autre qu'elle-même (Austin, *Le langage de la perception*, 89) ».

Si Austin cherchait certes à critiquer le concept de « donnée sensible [sense datum] » parce que « philosophiquement creux », son argument aspirait avant tout à « montrer que la raison de cette vacuité réside dans la manière d’aborder le problème, c’est-à-dire en posant des alternatives stériles et beaucoup trop « scolastiques » (ou simpliste) »¹.

Bien plus qu’une simple appréciation terminologique, la portée de son propos consistait avant tout en une remise en question des catégories métaphysiques traditionnelles consistant trop souvent en une opposition dyadique stricte (par exemple, entre *réel* et *irréel*, entre *vrai* et *faux*). L’exercice auquel se soumettra Austin consistera à montrer par divers exemples tirés du langage ordinaire « qu’on ne peut formuler de critères *généraux* pour distinguer² », indépendamment de tout contexte, les termes de ces oppositions manifestement artificielles.

Afin de mieux comprendre la portée de sa critique, il convient d’exposer l’étendue du problème de la perception tel qu’il est généralement formulé. Sans prétendre à l’exhaustivité, la prochaine section consiste en un examen de la manière à laquelle l’enjeu est traditionnellement présenté, et ce, en mettant l’accent sur le déploiement conceptuel du problème plutôt que sur les considérations historiques.

2.2. Formulation classique du problème de la perception

Si la philosophie analytique a longtemps été dominée par un intérêt presque exclusif pour la philosophie du langage, elle connaît depuis une cinquantaine d’années un appétit nouveau pour les enjeux philosophiques que pose la perception. Loin de constituer une rupture à l’égard de la tradition, cette orientation en apparence nouvelle renoue en fait avec des préoccupations qui avaient déjà occupé les pères fondateurs du début du 20^e siècle (notamment, Moore et Russell)³, mais qui seront abandonnées au profit d’une réflexion centrée sur le langage.

¹ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 9.

² Austin, *Le langage de la perception*.

³ Jocelyn Benoist, « Préface : Du crépuscule à l’aurore, » dans *Le silence des sens* (Paris : Les éditions du cerf, 2014).

Cette attention restreinte — ne l’empêchant toutefois pas d’être momentanément prolifique — se heurtera toutefois assez rapidement au même constat qui aura motivé un retour au langage ordinaire en philosophie, à savoir celui selon lequel « [l]e rapport au monde des agents humains ne se réduit pas au langage, et celui-ci n’est au contraire possible que sur le fond d’un certain type de contact primordial avec ce même monde, que l’on appelle “ perception ”¹. »

Une analyse du langage dépourvue de considération pour la perception se bute en effet au même problème qui nous oblige à reconnaître la vacuité des langages idéaux, à savoir leur incapacité à intégrer tout le spectre des expériences qui composent la vie pratique et l’ensemble des exigences qui en découlent. Comme le souligne Benoist, « nombre de concepts deviennent opaques ou en tout cas perdent telle ou telle de leurs dimensions constitutives si on ignore leur ancrage perceptuel². »

Il n’est donc pas étonnant que la philosophie analytique ait eu besoin d’effectuer un léger virage partant d’une réflexion sur le lien qu’entretiennent le langage et la pensée pour se tourner finalement vers la manière à laquelle ce dont nous faisons l’expérience dans la perception importe quant à ce que nous devons penser³. C’est ainsi que la philosophie analytique du 20^e siècle renouera avec cet enjeu, essentiellement épistémique, qui « préoccupe les philosophes depuis toujours, et tout particulièrement depuis Descartes⁴. »

2.2.1. *L’argument du rêve chez Descartes et sa postérité chez Husserl*

Évoquant les expériences de la folie et — de manière plus décisive — du rêve⁵, René Descartes remettait en question la capacité de nos sens à fournir des informations fiables sur notre situation et l’état de notre environnement. Incapable de formuler un critère

¹ Benoist, « Préface : Du crépuscule à l’aurore, ».

² Benoist, *Le bruit du sensible*, 8.

³ Travis, *Le silence des sens*, 43.

⁴ Travis, *Le silence des sens*, 19.

⁵ Marie-Frédérique Pellegrin, « Présentation des Méditations métaphysiques de René Descartes, » (Paris : Flammarion, 2009), 33. « L’hypothèse de la folie est rapidement rejetée. Ces hommes qui se prennent pour des cruches ou des rois ne correspondent pas à des expériences de pensée aisément transposables. La position du méditant en rêveur, dès la première méditation, jette en revanche un profond trouble sur l’ensemble du texte. »

solide grâce auquel on pourrait espérer discerner les qualités phénoménales propres aux expériences oniriques de celles propres aux expériences de veille, Descartes jugera plus prudent de procéder à la mise entre parenthèses de la tendance naturelle au réalisme¹ :

« Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je l'ai appris des sens, ou par les sens : or j'ai quelques fois éprouvé que ces sens étaient trompeurs, et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés². »

Au nom de la prudence, Descartes remet non seulement en question la fiabilité des sens, mais aussi l'immédiateté de leur contenu. En effet, son propos ne consiste pas tant à dire que la perception est une illusion permanente ou une hallucination, mais que le fait de prendre son contenu pour réel relève d'une présupposition qui ne saurait être considérée comme évidente et devra, pour cette raison, être soumise au doute méthodique (et subséquemment, au doute hyperbolique)³. De manière analogue, Husserl qualifiera plus tard d'*attitude naturelle* cette tendance spontanée à poser l'*existence* des objets dont il nous est donné de faire l'expérience⁴.

Cette attitude, en tant qu'elle consiste en une croyance qui accompagne (ou emprisonne⁵) toute connaissance et tout acte de connaissance, est « d'ordre dogmatique⁶ » dans la mesure où elle repose sur le « préjugé naturaliste⁷ » consistant à « s'abandonne[r] à l'évidence de l'expérience naturelle⁸ ». Ricœur décrira d'ailleurs l'attitude naturelle comme une « cécité au sein même du voir⁹ ».

¹ On m'excusera cet anachronisme assumé.

² René Descartes, *Méditations métaphysiques*, GF éd., dir. Marie-Frédérique Pellegrin (Paris : Flammarion, 2009), 81.

³ Wolfgang Röd et J. L. Marion, « L'argument du rêve dans la théorie cartésienne de l'expérience, » *Les Études philosophiques*, n° 4 (1976) : 462.

⁴ Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 94, §30.

⁵ Jules Bednarski, « La Réduction husserlienne, » *Revue de Métaphysique et de Morale* 62, n° 4 (1957) : 418.

⁶ Bednarski, « La Réduction husserlienne, » 419.

⁷ Edmund Husserl, *La Philosophie comme science rigoureuse*, 3e édition éd., dir. Marc B. de Launay, Epiméthée, (Paris : Presses universitaires de France, 1998), 57.

⁸ Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes : introduction à la phénoménologie*, dir. Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas, Bibliothèque des textes philosophiques, (Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1966), 25.

⁹ Paul Ricœur, « Introduction à *Ideen I* de E. Husserl par le traducteur, » dans *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures* ([Paris] : Gallimard, 1950), xx.

Plutôt que de se soumettre — comme l’avait fait Descartes — à un examen de ses croyances par l’entremise du doute méthodique dans le but de trouver un fondement ontologique certain capable de fonder la connaissance, Husserl prendra conscience de la nécessité d’opérer une *réduction phénoménologique* afin de permettre aux objets d’être « saisis de façon originaire¹ »². Bien qu’on ne songe pas, dans la familiarité de la vie courante, à contester son évidence³, elle « ne peut plus être pour nous un fait qui va de soi » dès lors qu’on la soumet à « une critique préalable de son autorité et de sa portée »⁴.

Cette conséquence « n’épuise [toutefois] pas la signification de l’argument du rêve » proposé par Descartes⁵. Il suggère en effet que les images contenues dans l’expérience du rêve nous sont directement présentées, de même qu’elles le seraient dans une perception « véritable ». Ce qui distingue réellement le rêve de la perception éveillée, c’est que les images oniriques ne représentent pas d’objets réels malgré ce qu’elles nous laissent croire⁶. Pour Descartes, le doute méthodique nous permet de suspendre cette présupposition voulant qu’il y ait une différence fondamentale, au sens de l’immédiateté de la perception, entre la perception éveillée et la perception onirique. La distinction fondamentale renvoie en fait à des considérations épistémologiques sur la correspondance entre les idées dont nous faisons toujours directement l’expérience et l’existence effective des objets matériels⁷ auxquels ils réfèrent.

¹ Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 108.

² Voir Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 109. « Un procédé de ce genre, possible à chaque instant, est par exemple la tentative de doute universel que Descartes a entrepris de mener à bien, mais dans un dessein tout différent, dans l’intention de faire apparaître un plan ontologique absolument soustrait au doute. Nous adoptons ce point de départ, mais pour souligner en même temps que pour nous la tentative universelle du doute ne doit servir que de procédé subsidiaire [methodischer Behelf] destiné à faire ressortir certains points qui grâce à lui peuvent être dégagés avec évidence comme étant enveloppés dans son essence. »

³ Husserl, *Méditations cartésiennes : introduction à la phénoménologie*, 14.

⁴ Husserl, *Méditations cartésiennes : introduction à la phénoménologie*, 15.

⁵ Röd et Marion, « L’argument du rêve dans la théorie cartésienne de l’expérience, » 462.

⁶ Röd et Marion, « L’argument du rêve dans la théorie cartésienne de l’expérience, » 462.

⁷ J’utilise de manière indifférenciée les expressions « objet matériel » et « chose matérielle » pour désigner ce que les anglo-saxons qualifient de « *material things* ». Austin semblait d’ailleurs inviter un tel rapprochement: « The general doctrine, generally stated, goes like this: we never see or otherwise perceive (or ‘sense’), or anyhow we never *directly* perceive or sense, material objects (or material things), but only sense-data (or our own ideas, impressions, *sensa*, sense-perceptions, percepts, etc.). » Je privilégie toutefois, dans la plupart des cas, l’expression « objet matériel » (même parfois pour traduire « *material things* ») afin de mettre l’accent sur la distinction entre la croyance « naïve » des hommes de la rue en l’existence d’objets

Le doute méthodique prescrit par Descartes nous pousse donc justement à abandonner — au moins provisoirement — les préjugés naturels voulant que le rêve soit différent de la veille du fait de leurs objets respectifs pour nous concentrer plutôt sur ce qui nous est directement présent dans l'expérience vécue, à savoir les idées¹. Il s'ensuit alors que l'objet direct de la perception ne saurait être constitué d'objets matériels indépendants de la pensée, mais devrait plutôt toujours être les idées de tels objets² qui s'en trouveraient ainsi représentés dans la pensée grâce au rôle intermédiaire qu'elles sont justement appelées à jouer. C'est ainsi que Descartes introduira (ou réintroduira) ce qui pourrait être qualifié de théorie représentationnelle de la connaissance³. Par le fait même, il consolidera l'idée assez répandue selon laquelle « la perception serait une connaissance⁴ ».

2.2.2. *Bertrand Russell et le problème de la constance des propriétés*

C'est sur cet enjeu (entre autres) que Russell se penchera au début de son ouvrage *Problèmes de philosophie* publié en 1912. De manière similaire à Descartes dans ses *Méditations métaphysiques*, Russell se met à la recherche d'une « connaissance si certaine qu'aucun homme raisonnable ne puisse la mettre en doute⁵ ». Pour ce faire, il s'intéressera à la table devant laquelle il se trouvait alors assis, car « dans la recherche de certitude, il est naturel de commencer par nos expériences présentes » à partir desquels, espère-t-il, la connaissance pourra être « dérivée »⁶.

Sa démarche consiste à montrer que les propriétés que l'on reconnaît volontiers à la table (forme rectangulaire, couleur marron et brillante, lisse, froide et dure au toucher,

familiers (une table, une pièce de monnaie, etc.) et la croyance « sophistiquée » des philosophes en un type distinct de « choses » ou d'« entités », à savoir les données sensibles (plus près en cela du « divers sensible » kantien).

¹ Röd et Marion, « L'argument du rêve dans la théorie cartésienne de l'expérience, » 462.

² Röd et Marion, « L'argument du rêve dans la théorie cartésienne de l'expérience, » 462-63.

³ Röd et Marion, « L'argument du rêve dans la théorie cartésienne de l'expérience, » 463.

⁴ Benoist, « Préface : Du crépuscule à l'aurore, » 8.

⁵ Bertrand Russell, *Problèmes de philosophie*, dir. François Rivenc, Bibliothèque philosophique Payot, (Paris : Payot, 1989), 29.

⁶ Russell, *Problèmes de philosophie*, 29.

dotée d'un son sourd du bois quand on la frappe), s'avèrent en fait problématiques dès lors que « nous essayons d'être plus précis »¹.

Il se trouve en effet que l'apparence générale des objets que nous côtoyons (par exemple, une table) varie en fonction des conditions d'observation. Bien que nous puissions affirmer avec un certain degré de conviction que la table est de couleur marron et qu'elle est « "réellement" partout de la même couleur », un examen plus détaillé nous oblige à reconnaître que « les parties qui réfléchissent la lumière sont plus brillantes », voire « blanches »². Pour Russell, ce constat est toutefois problématique dans la mesure où il entre en conflit avec la stabilité des propriétés que le « sens commun³ » attribue généralement à ces objets.

Habituellement qualifiée de « problème de la constance des propriétés [*problem of property constancy*] », cette difficulté repose sur l'apparente contradiction entre notre capacité à percevoir les propriétés d'un objet comme stable et les variations manifestes qui semblent affecter ces mêmes propriétés et dont nous faisons l'expérience.

C'est d'ailleurs cet enjeu qui le forcera à établir une distinction entre l'*apparence* (« ce que les choses semblent être ») et la *réalité* (« ce qu'elles sont ») qu'il considère être « parmi les plus embarrassantes philosophiquement »⁴. Si cette distinction est généralement « sans importance » à la vie pratique, elle est toutefois « capitale » pour le peintre qui s'intéresse justement — dans la majorité des cas au moins — à l'apparence des choses⁵.

Le décalage entre les propriétés réelles de la table et son apparence pour un observateur pousseront Russell à soutenir que « [l]a table réelle, si elle existe, n'est pas *immédiatement* connue de nous, mais doit être le résultat d'une inférence à partir de ce qui

¹ Russell, *Problèmes de philosophie*, 30.

² Russell, *Problèmes de philosophie*, 30.

³ Russell, *Problèmes de philosophie*, 31.

⁴ Russell, *Problèmes de philosophie*, 31.

⁵ Russell, *Problèmes de philosophie*, 31.

est immédiatement connu¹. » Or, pour Russell, ce dont nous avons directement conscience dans la perception, ce sont des entités qu'il qualifiera de données sensibles [*sense-data*].

Reprenant en des termes plus familiers à la philosophie analytique certaines intuitions déjà exploitées par Descartes, Russell offrira en cela l'une des formulations inaugurales de ce qu'il convient de qualifier de théorie des données sensibles [*sense-data*].

Dans le cas de la table, les différentes couleurs dont nous pouvons faire l'expérience en observant sa surface depuis différentes perspectives seraient ainsi autant de données sensibles à partir desquels il devient possible d'établir, par induction, la nature de la propriété réelle de la table que nous cherchions à saisir, à savoir sa couleur marron unie.

S'il est évident, pour Russell, que toute connaissance doit passer par la conscience immédiate des données sensibles dont il nous est donné de faire l'expérience, il n'est toutefois pas possible d'affirmer que ces données appartiennent directement à la table².

En cherchant à établir une « donnée indubitable » au sein de la perception, Russell — comme Descartes d'ailleurs — introduit le problème fondamental que suppose une théorie de la perception qui postule l'existence d'entités intermédiaires responsable de médiatiser le rapport de la conscience avec le monde. Il déplace le problème qui devient dès lors celui de trouver une manière de déterminer en quoi cette donnée peut être tenue pour garante de la réalité à laquelle elle réfère.

Loin de régler les cas problématiques de la perception (constance des propriétés, illusions, hallucinations), cette stratégie a plutôt pour conséquence d'introduire des considérations d'ordre épistémologiques à toutes nos perceptions de sorte qu'il devient nécessaire, comme le fera remarquer Austin, de se poser à tout bout de champ les questions suivantes: « Pouvons-nous, oui ou non, nous fier à ce [que cette donnée sensible] nous apprend ? Est-ce véridique³? »

¹ Russell, *Problèmes de philosophie*, 33.

² Russell, *Problèmes de philosophie*, 34.

³ Austin, *Le langage de la perception*, 89.

2.2.3. *Argument de l'illusion chez H. H. Price et A. J. Ayer*

Au cours de la première moitié du XX^e siècle, H. H. Price et A. J. Ayer reprendront à leur compte certains aspects des arguments précédemment évoqués en en offrant des formulations alternatives développées au profit du renouveau de l'empirisme qui marque alors le milieu académique anglais¹. Ce sont ces formulations spécifiques du problème de la perception — prenant la forme d'« arguments de l'illusion [*argument from illusion*] » présentés « d'une manière extrêmement élaborée et subtile² » — qui feront l'objet de la critique acerbe d'Austin présentée dans son œuvre posthume *Le langage de la perception* [*Sense and Sensibilia*].

Dans son ouvrage *Perception* publié en 1932, H. H. Price développe une formulation de la théorie des données sensibles basée sur la nécessité de poser, pour chaque sensation perçue, l'existence d'une certaine forme de présence à la conscience qui puisse — à un certain point — être qualifiée de « directe », sans quoi la perception prêterait le flanc à une forme de régression à l'infini³.

Pour en arriver à une telle conclusion — qui semble pourtant faire figure de prémisse —, Price invoquera l'exemple de la vision d'une tomate. Comme le montrent les nombreux exemples d'illusion possibles (hallucinations, illusions d'optique, réfraction, reflets, imitations, etc.), cette perception sensible (de la tomate) ouvre la porte à de nombreuses remises en doute, mais nous force au moins à accepter qu'il « existe une tache rouge de forme ronde et quelque peu bombée, se détachant d'un fond composé d'autres taches de couleur, et ayant une certaine profondeur visuelle⁴ ».

Price considère en effet que cet aspect primaire de l'expérience ne peut être soumis au doute puisque l'objet de cette perception « est directement présent à ma conscience⁵ »,

¹ L'originalité des travaux réalisés par H. H. Price et A. J. Ayer repose moins sur leur tentative de démontrer l'existence des données sensibles (dont les arguments sont en cela très semblables à ceux déjà mobilisés par Russell), que dans leur effort de préciser la nature ontologique et le rôle cognitif de ces entités. cf. Hatfield, Gary. (2021), *Stanford Encyclopedia of Philosophy* : Sense Data.

² Gochet, « Avant-propos à J. L. Austin, *Le langage de la perception*, » 65.

³ H. H. Price, *Perception* (London : Methuen & Co., 1932; 1954), 3.

⁴ Price, *Perception*, 3.

⁵ Price, *Perception*, 3.

c'est-à-dire que la conscience que j'en ai n'est pas le fruit d'un processus d'inférence. Or, la présence sensorielle et indubitable de la couleur rouge — que l'on attribue hâtivement à la tomate — ne saurait être attribuée *de jure* à la surface d'un objet matériel (en l'occurrence, à une tomate réelle), puisqu'elle pourrait être provoquée par une illusion ou une hallucination. Il faut donc poser l'existence d'entités intermédiaires qui puissent se porter *immédiatement* garantes de ces « faits indubitables¹ » qui sont directement présents à ma conscience.

La « continuité » qui semble lier les expériences illusoire et véridiques — par exemple, la tendance d'une balle de cricket à sembler s'aplatir progressivement (sans rupture phénoménale) au fur et à mesure qu'on s'en éloigne — commande pour sa part une généralisation (aux cas normaux) des conclusions obtenues à partir de cas problématiques².

Cette « manière particulière et ultime d'être [directement] présent à la conscience » qui constitue le propre de ces entités avec lesquels nous entrons en contact à l'occasion de nos perceptions sensibles constitue donc *toujours* le donné [*given*] de la perception. Dès lors, il convient de qualifier ce *donné* de la perception sensible de *sense data*³.

Ainsi, Price prétend résoudre le problème de la perception en soutenant que, pour les perceptions véridiques comme pour les perceptions illusoire, ce sont toujours les données sensibles [*sense data*] qui constituent les entités avec lesquelles la conscience est directement appelée à être en commerce.

Dans son ouvrage *The Foundations of Empirical Knowledge*, A. J. Ayer réinvestit le problème de la constance des propriétés déjà mobilisé par Russell en en faisant l'objet de son argument de l'illusion. Il cherche à montrer — à l'aide des nombreux cas problématiques mobilisés — que la « croyance en l'existence de choses matérielles » qu'entretiennent habituellement « la plupart des gens [*most people*] » ne résiste pas à un examen plus méticuleux (auquel s'adonnent, semble-t-il, les philosophes)⁴.

¹ Price, *Perception*, 110.

² Price, *Perception*, 32.

³ Price, *Perception*, 3.

⁴ Alfred Jules Ayer, *The Foundations Of Empirical Knowledge* (New York : Macmillan, 1940), 1.

L'argument en question, qui peut prendre la forme d'un syllogisme¹, débute avec une première prémisse selon laquelle (a) un bâton qui semble plié lorsqu'il est plongé dans l'eau ne change pas vraiment de forme quand il est submergé (et ce, bien qu'il en ait l'air). Or, (b) le bâton ne peut être droit et plié en même temps et sous un même rapport². Ce constat nous pousse alors à conclure (C) qu'au moins une des deux apparences du bâton est trompeuse, illusoire³.

En tant qu'elle est considérée comme trompeuse, la vision du bâton plié ne peut donc pas être causée par une *réalité matérielle*. Or, il faut bien qu'il y ait perception de « quelque chose⁴ » puisque je fais bel et bien l'expérience de cette *illusion* et que cette expérience ne saurait être « une expérience de rien du tout⁵ ».

Ayer considère donc qu'il est « commode [*convenient*]⁶ » que ce qui est perçu dans les expériences illusoires — et qui se distingue en cela des perceptions d'objets matériels — soit qualifié de « données sensibles ». Cette conclusion sera toutefois rapidement généralisée à l'ensemble des perceptions — réelles comme illusoires — sous prétexte qu'il n'existe pas de différence qualitative intrinsèque qui permette de distinguer ce qui est trompeur de ce qui ne l'est pas⁷.

Au dire d'Ayer, cette « découverte » n'en est toutefois pas une puisque l'« hypothèse » qui institue les données sensibles n'est en fait qu'une simple convention linguistique. Il explique :

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 100.

² Ayer, *The Foundations Of Empirical Knowledge*, 4.

³ Il est pertinent de noter que Price et Ayer étendent la catégorie des illusions à certains phénomènes visuels qui étaient jusqu'alors considérés comme normaux (bâton qui semble plié lorsqu'il est plongé dans l'eau, pièce de monnaie qui semble ovale lorsqu'elle est observée depuis un certain angle, mirage) ainsi qu'à des cas d'hallucinations (individus sous l'effet de drogues hallucinogènes) de sorte qu'on assiste à une multiplication des occurrences d'illusions, toutes considérées comme des cas problématiques. Alors que Russell semblait considérer les occurrences de variation des propriétés d'un objet comme des phénomènes normaux (qui soulèvent tout de même certains problèmes), Price et Ayer semblent considérer toutes ces occurrences comme d'authentiques illusions. Cette approche fera d'ailleurs l'objet d'une critique sévère de la part d'Austin. Nous y reviendrons.

⁴ Ayer, *The Foundations Of Empirical Knowledge*, 4.

⁵ Ayer, *The Foundations Of Empirical Knowledge*, 4.

⁶ Ayer, *The Foundations Of Empirical Knowledge*, 4.

⁷ Ayer, *The Foundations Of Empirical Knowledge*, 5-6.

« Le philosophe qui dit voir des données sensibles là où la plupart des gens diraient qu'ils voient un objet matériel ne contredit pas l'opinion reçue sur une question de fait. Il n'émet pas une nouvelle hypothèse qui pourrait être vérifiée ou infirmée empiriquement. Il se contente simplement de recommander un nouvel usage verbal¹. »

Autrement dit, le choix d'adopter l'expression « données sensibles » ne découle pas, selon Ayer, du constat général de l'inadéquation du langage ordinaire pour décrire ce qui est perçu, mais du fait que ce n'est tout simplement « pas un aussi bon outil [*not so good an instrument as*] » que ce que peut offrir le langage des données sensibles pour les « usages particuliers » pour lesquels ils sont mobilisés².

Ayer accusera d'ailleurs Price de s'être mépris sur la teneur de sa découverte, qui — loin de représenter une théorie alternative — devrait plutôt être considérée comme un langage alternatif. Dans son effort de montrer qu'il est « logiquement possible » de réconcilier le langage ordinaire et les constats philosophiques³, Ayer soutiendra que « les propositions qui sont ordinairement exprimées par des phrases se rapportant à des choses matérielles pourraient également être exprimées par des phrases se rapportant exclusivement à [d'actuelles ou de possibles] données sensibles⁴ ».

Il n'en demeure pas moins qu'à l'instar de Price, Ayer se range derrière la théorie des données sensibles d'après laquelle ce sont toujours ces entités qui constituent les objets *directs* de la perception. Au mieux, la conscience n'aura accès à des objets matériels que de manière *médiate* de sorte que l'accès au monde qu'offre la perception ne saurait être *direct*, mais serait toujours *représenté* (re-présenté) à la conscience.

2.3. Critique austinienne de la théorie des données sensibles

On s'étonne de trouver, dans les quelques cent quarante pages qui composent l'ouvrage posthume *Le langage de la perception* [*Sense and Sensibilia*], un enchaînement effréné de critiques contre un nombre important de présupposés et de conséquences

¹ Ayer, *The Foundations Of Empirical Knowledge*, 25.

² Ayer, *The Foundations Of Empirical Knowledge*, 26.

³ Ayer, *The Foundations Of Empirical Knowledge*, 19.

⁴ Ayer, *The Foundations Of Empirical Knowledge*, 232.

insoutenables de la théorie des données sensibles, de sorte qu'il semble qu'une « complète annihilation [total annihilation] » de toute théorie analogue ait constitué l'ambition ultime d'Austin¹. Plutôt que de s'en prendre seulement à des aspects spécifiques des arguments fournis par ses opposants, Austin entendait remettre en question, de manière plus large, la légitimité d'une « méthode d'analyse qui s'éloigne par trop du sens commun² ». Le caractère fondamental de sa critique aura d'ailleurs compliqué la compréhension et la réception de ses arguments qui donnent parfois l'impression que les « protagonistes du débat ne parlent plus de la même chose, car ils ne partagent pas la même perspective³. » De manière générale, Austin critique la doctrine selon laquelle :

« [...] jamais nous ne voyons ou nous ne percevons (ou sentons), en tout cas, directement, des objets matériels (ou des choses matérielles) [puisque] ce que nous percevons directement, ce sont seulement des sense-data (ou nos propres idées, impressions, sensa, perception sensibles et percepts, etc.)⁴. »

Austin considère que cette thèse — tentative de réponse à une question « trompeuse⁵ » qui ne se pose pas véritablement — repose en grande partie sur « une masse de raisonnements invalides et séduisants (dus à des erreurs de langage pour la plupart)⁶ ». Elle constitue pour lui « une conception typiquement scolastique », c'est-à-dire qu'elle serait attribuable à deux formes de biais philosophiques largement répandues, à savoir:

« [1] une attention obsessionnelle portée à quelques mots particuliers dont l'emploi simplifié à l'extrême n'a pas vraiment été compris, ni soigneusement étudié ou correctement décrit, imputable aussi à [2] une attention obsessionnelle accordée à quelques « faits » (presque toujours les mêmes) imparfaitement étudiés⁷. »

2.3.1. Une attention obsessionnelle portée à quelques mots

Austin reproche aux philosophes coupables de tels égarements de faire référence à des situations complexes (p. ex. les multiples phénomènes sensoriels et perceptifs) en

¹ Lazerowitz, « Austin's 'Sense and Sensibilia', » 246.

² Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 9.

³ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 10.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 78.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 80.

⁶ Austin, *Le langage de la perception*, 81.

⁷ Austin, *Le langage de la perception*, 79.

mobilisant un nombre très (trop) limité de termes ne permettant pas de marquer certaines distinctions pourtant essentielles.

De manière polémique, Austin qualifiera même cette approche de « vieilles habitudes de *Gleichschaltung*¹ », terme tiré de l'ingénierie électrique et repris par le régime nazi pour qualifier le processus de « mise au pas » et d'uniformisation de la société. Dans un contexte d'après-guerre, l'emploi de ce terme — indéniablement caustique — visait probablement à insister sur le caractère péjoratif de cette tendance des philosophes à simplifier (à l'excès) les phénomènes étudiés en les réduisant à quelques catégories homogènes.

Le mérite d'Austin aura justement été celui de libérer la philosophie de « cette révérence profondément ancrée² » envers certaines dichotomies artificielles — la plupart du temps enracinées dans des catégories ontologiques traditionnelles — qui, sous le couvert d'un prétendu raffinement, minait tout espoir de rendre compte de la diversité des phénomènes propres à la perception. Il importe avant tout de prendre conscience — et c'est là le premier pas de la « thérapie³ » pratiquée par Austin — qu'en ce qui concerne la plupart des dichotomies simplistes, les deux termes qui la composent « existent aux dépens l'une de l'autre⁴. »

La stratégie d'Austin consiste justement à montrer que les termes de la plupart de ces dichotomies artificielles qu'exploitent les philosophes qu'il critique ont « déjà un emploi très particulier » qui, pour les besoins de la cause, voient leur sens être « peu à peu étendu sans précaution ni définition, ni limite aucune, jusqu'à ce qu'il[s] devienne[nt] d'abord peut-être obscurément métaphorique[s], mais finalement dépourvu[s] de signification »⁵.

¹ Austin fait également référence à cette expression pour décrire la tendance de certains philosophes à regrouper une importantes quantité d'exemples d'énoncés qui échouent à décrire correctement les faits sous l'appellation très (trop) générale « partiellement vrai [partly true] » cf. John Langshaw Austin, « Truth, » dans *Philosophical Papers*, dir. J. Urmson et G. J. Warnock (Oxford University Press, 1950), 98.

² Austin, *Le langage de la perception*, 80.

³ Lazerowitz, « Austin's 'Sense and Sensibilia', » 245.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 80.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 92-93.

Dans son ouvrage sur la perception, Austin examinera différents mots (« avoir l'air », « sembler », « réel », etc.) qu'il considère faire l'objet de cette « attention obsessionnelle » et qui serait à l'origine de la thèse générale qu'il attribue aux défenseurs de la théorie des données sensibles. Parmi ceux-ci, il suggère que le mot « directement » (et son penchant « indirectement ») est « en vérité, un des traitres les plus perfides que le langage dissimule¹.

La dichotomie qui oppose les mots « directement » et « indirectement » est tributaire de la volonté initiale des auteurs étudiés de savoir si nous percevons « des choses matérielles ou des données sensibles² ». Cette opposition stricte, marquée entre ces deux « genres particuliers de choses³ », force celui qui l'accepte à reconnaître que les choses matérielles ne peuvent pas toujours être ce dont nous faisons l'expérience puisqu'il faut que quelque chose soit *directement* perçu dans les cas illusoire (p. ex. un mirage) où, justement, aucun objet matériel ne peut être porté garant de cette perception.

Pour Austin, le déploiement de cet argument est fallacieux à de nombreux égards. D'entrée de jeu, il importe de reconnaître qu'il « n'y a pas *qu'une seule* sorte de choses que nous « percevons », mais au contraire beaucoup de genres *différents*⁴ ». Il s'ensuit que le rejet de la croyance — attribuée à tort à l'homme de la rue — selon laquelle ce sont (toujours) des « choses matérielles » qui sont perçues ne peut constituer une raison valable de conclure que nous percevons en fait des données sensibles puisque ces deux alternatives ne constituent pas les termes d'une opposition binaire stricte.

Il semble en fait que l'usage qui est fait des mots « direct » et « indirect » soit entièrement « dépourvu de signification⁵ ». Pour que cet usage ait un sens, il faudrait que le genre de choses que l'on taxe d'être seulement indirectement perçu puisse être, dans certains cas au moins, perçu « tout court »⁶. Cette exigence est analogue au doute qui ne saurait être omniprésent et permanent, sans quoi il perdrait toute légitimité. Autrement dit, de même

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 92.

² Austin, *Le langage de la perception*, 80.

³ Austin, *Le langage de la perception*, 163.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 80.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 92.

⁶ Austin, *Le langage de la perception*, 96.

que « parler de tromperie n'a de sens que sur un fond de *non-tromperie* générale¹ », parler de perception *indirecte* n'a de sens que sur la base d'une possibilité d'envisager, pour des cas similaires, l'occurrence de perceptions qui soient *directes*.

Le problème qui sous-tend l'usage philosophique du mot « indirectement » réside dans le fait que son utilisation, pour qualifier une certaine manière de percevoir, dépasse largement les cas dans lesquels il est habituellement utilisé par l'homme de la rue. Le fait que son domaine d'action soit ainsi étendu au-delà de ses limites *ordinaires* a pour conséquence fâcheuse de s'appliquer dorénavant « à trop de cas différents pour être le mot juste dans un cas particulier². »

Austin souligne par exemple qu'il n'y aurait tout simplement pas de sens à parler de la perception *indirecte* d'un bateau ennemi pour désigner la perception d'un point rouge sur un radar naval. Dans de telles circonstances, il serait tout simplement plus adéquat de dire, d'entrée de jeu, que « je perçois un point rouge sur l'écran d'un radar », expression tout à fait ordinaire qui, en outre, est beaucoup plus précise et nuancée que l'expression très (trop) générale « percevoir indirectement »³. Considérant la fonction du radar, ce point rouge peut certes « avoir une valeur marchande⁴ » *signifiant* à son utilisateur la présence d'un navire dans les alentours. Il n'en demeure pas moins qu'il serait tout simplement inadéquat de parler, dans ce cas-ci, de la perception *indirecte* d'un navire puisque la seule chose qui est véritablement perçue est le fameux point sur l'écran de l'appareil.

En somme, cet emploi désinvolte et homogène de l'expression « percevoir directement », en tant qu'il « n'appartient à aucun usage familier », doit être considéré comme « tout simplement absurde »⁵. L'alternative à privilégier — et qui, dans les circonstances, se présente comme un remède contre les conceptions scolastiques — consiste à prendre acte, dans notre manière de philosopher, du fait que « nos mots usuels sont beaucoup plus subtils dans leurs usages et marquent beaucoup plus de distinctions que les

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 89.

² Austin, *Le langage de la perception*, 96.

³ Austin, *Le langage de la perception*, 96.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 96.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 97.

philosophes ne s'en sont rendu compte¹ ». En d'autres mots, la simplification excessive dont font preuve les philosophes se présente comme une pauvreté lexicale qui contraste en cela avec la richesse des nuances qui sont marquées dans le langage ordinaire des « simples mortels »².

2.3.2. Une attention obsessionnelle accordée à quelques « faits »

Il importe de rappeler que la théorie des données sensibles avait non seulement été introduite comme une « description sophistiquée des expériences perceptuelles ordinaires³ », mais aussi comme une stratégie permettant d'expliquer des cas problématiques tels que les illusions et les hallucinations⁴.

Comment expliquer, par exemple, que la lune — un corps céleste de grande taille — *semble* avoir le même diamètre que la pièce de monnaie que je tiens dans ma main ? Il suffit, pour les défenseurs de la théorie des données sensibles, de répondre « qu'il y a bien identité entre la grandeur des deux objets perçus, [...] mais que les objets *perçus* ici ne sont pas les objets matériels [la lune et la pièce de monnaie] eux-mêmes, mais les *sense-data* qui leur correspondent⁵. »

Ces derniers ne s'arrêtent toutefois pas là, puisqu'ils procèdent ensuite à une généralisation partant des cas problématiques pour s'étendre jusqu'aux cas normaux de sorte qu'ils en viennent finalement à conclure que « [c]e que nous percevons directement, ce sont seulement [et toujours] des *sense-data*⁶ ».

Il s'ensuit donc que les expériences perceptuelles devront être considérées comme vraies si le contenu représenté par les données sensibles vient à correspondre effectivement à l'état du monde; ou comme fausse si l'expérience qui lui est associée porte sur un objet réel, mais déformé (illusion), ou encore si elle implique une référence à quelque chose qui

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 79.

² W. F. R. Hardie, « Austin on Perception, » *Philosophy* 38, n° 145 (1963) : 256.

³ Putnam, *The Threefold Cord: Mind, Body, and World*, 28.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 99.

⁵ Gochet, « Avant-propos à J. L. Austin, *Le langage de la perception*, » 64.

⁶ Austin, *Le langage de la perception*, 78.

n'est pas présent ou qui n'existe pas (hallucination). Toutefois, dans les cas de perceptions véridiques comme dans les cas d'illusion ou d'hallucination, les défenseurs de la théorie des *sense-data* soutiennent que ce qui est *directement* perçu est *indéniablement* un ensemble de données sensibles.

La formulation de la théorie des données sensibles procède en effet d'une volonté d'établir un « fondement [...] à la connaissance¹ » qui puisse, dans tous les cas, être considéré comme « indubitables et factuelles [...] en tant précisément que données dont je fais [directement] l'expérience² ». Elle participe en cela de la « recherche de l'incorrigible » qu'Austin considère être « l'une des plus vénérables pierres d'achoppement dans l'histoire de la philosophie »³.

En plus de considérer que les philosophes ont tendance à surestimer la fréquence des situations perceptuelles au sein desquelles « les choses vont de travers⁴ », Austin suggère que, même dans les cas authentiques d'illusions ou d'hallucination, l'homme de la rue ne conclurait pas pour autant qu'il a été trompé par ses sens. Du moins, « il n'emploierait *pas* ce langage dans des cas normaux de perspective, d'images dans un miroir, ou de rêve⁵. »

Austin offre une liste non exhaustive des « faits » envers lesquels il accuse les philosophes de porter une attention obsessionnelle. Chez Ayer, on trouve par exemple des cas prétendument problématiques qui concernent la perspective, la réfraction, les modifications dans la vision des couleurs produites par des drogues (p. ex. la mescaline), les images dans un miroir, la vision double, les hallucinations, les variations apparentes dans le goût, les variations de la sensibilité thermique, les variations de la perception tactile des volumes et la sensation de douleur éprouvée dans un membre amputé (membre fantôme)⁶. Ces cas sont généralement mobilisés dans les différentes moutures de l'argument de l'illusion qui, comme nous l'avons vu, sert la plupart du temps de

¹ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 41.

² Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 40.

³ Austin, *Le langage de la perception*, 195.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 88.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 90.

⁶ Austin, *Le langage de la perception*, 100.

justification pour l'introduction des données sensibles, une « solution » qu'Austin qualifie à juste titre d'« assez radicale »¹.

Cet argument en faveur de l'introduction de ces entités intermédiaires repose sur au moins deux prémisses, à savoir (i) le fait que tous les cas cités sont bel et bien des occurrences d'illusions et (ii) le fait que les illusions et les illusions trompeuses [*delusions*] sont une seule et même chose². Pour Austin, ces deux présupposés s'éloignent toutefois par trop des usages ordinaires pour qu'on puisse leur reconnaître une quelconque légitimité : « l'homme de la rue n'accepte certainement rien qui ressemble au nombre énorme de cas d'erreurs dues au sens que les philosophes semblent admettre³ ».

Cette multiplication des cas considérés comme problématiques serait une fois de plus due à une dichotomie artificielle entre « les cas où les “choses vont bien” et ceux où “elles vont mal”⁴ ». Plutôt que de classer tous les cas « problématiques » — qui, à en croire la plupart des philosophes, seraient majoritaires — dans une seule et même vaste catégorie regroupant les « illusions », Austin suggère de reconnaître qu'« [i]l y a, comme nous le savons tous, des tas de façons dont les choses peuvent aller de travers, qui ne peuvent pas obligatoirement être classées d'une manière générale et qu'on doit même se défendre de classer ainsi⁵. »

En y regardant bien, il appert d'ailleurs que « presque aucun des exemples cités par Ayer n'est [en réalité] un cas d'illusion⁶ ». L'exemple paradigmatique du bâton qui paraît tordu lorsqu'il est plongé dans l'eau est en fait un cas tout à fait normal de réfraction et on voit mal de quoi ce même bâton plongé dans l'eau devrait avoir l'air pour que ceux qui voient là une forme d'illusion ne soient pas tentés de qualifier cette situation de la sorte.

En vérité, le bâton qui semble tordu lorsqu'il est plongé dans l'eau ressemble en toute chose à un bâton immergé dans l'eau⁷. Nous serions d'ailleurs probablement

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 110.

² Austin, *Le langage de la perception*, 101.

³ Austin, *Le langage de la perception*, 90.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 91.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 91.

⁶ Austin, *Le langage de la perception*, 102.

⁷ Austin, *Le langage de la perception*, 109-10.

« sérieusement déconcertés¹ » s'il n'avait pas cette apparence. De surcroît, le bâton submergé a beau plonger sous l'eau à un angle différent de celui à la surface, il ne ressemble pas pour autant à un bâton qui serait véritablement tordu, « c'est-à-dire à un bâton tordu qui n'est pas dans l'eau² ».

Il en va de même pour la plupart des cas qui sont généralement mobilisés à titre d'exemple d'illusions pouvant justifier l'introduction de la théorie des données sensibles. Dans la plupart des cas, le caractère *public*³ et *familier*⁴ de ces prétendues « illusions » nous empêche de les classer parmi les cas où nous suggérerions avoir été « trompé[s] par nos sens⁵ ». Ainsi, la tendance à reconnaître dans tous les cas « problématiques » mobilisés de véritables occurrences d'illusion doit être abandonnée (i). Il appert d'ailleurs que la gravité qui est accordée à ce genre de cas, bien que tout à fait récurrents et habituels, est tributaire de « l'indistinction entre les illusions et les illusions trompeuses [*delusions*]⁶ ».

Si on conçoit volontiers que (a) les conditions environnantes puissent influencer l'apparence générale d'un objet (l'eau dans lequel le bâton est plongé lui donne une apparence de bâton tordu), on tolère toutefois moins facilement (b) les cas où un objet perçu n'a tout simplement pas de corolaire dans la réalité (p. ex. la vision de « rats roses dans une crise de *delirium tremens*⁷ »). Or, la manœuvre insidieuse dénoncée par Austin consiste justement à minimiser les distinctions qui peuvent exister entre (a) et (b) en prétendant qu'elles résultent d'erreurs de même nature.

Il accuse les défenseurs de la théorie des données sensibles d'« étal[er] devant nous⁸ » cette grande quantité de cas d'illusion présumés avant d'ajouter « discrètement » qu'elles sont toutes *trompeuses* de sorte qu'on en vienne finalement à supposer que « *quelque chose* est produit de toutes pièces par un tour de passe-passe et que ce quelque

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 106.

² Austin, *Le langage de la perception*, 109-10.

³ Austin, *Le langage de la perception*, 103.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 106.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 90.

⁶ Austin, *Le langage de la perception*, 105.

⁷ Austin, *Le langage de la perception*, 91-92.

⁸ Austin, *Le langage de la perception*, 105.

chose est irréal ou en tout cas “immatériel”¹ ». Autrement dit, si, après avoir qualifié les cas « problématiques » (bien que récurrents) d’illusions, on ajoute subtilement qu’elles sont « trompeuses », alors on fait planer — au-dessus de cas tout à fait publics, habituels et familiers — le spectre d’un péril beaucoup plus grand qui devrait plutôt être réservé à de rares cas tout à fait exceptionnels. Face à une menace d’une telle ampleur, la solution draconienne que constitue l’introduction des données sensibles se présente alors comme un moindre mal.

Il s’agit donc de déceler cette forme de « laxisme² » dans l’usage des expressions *illusion* et *illusion trompeuse* [*delusion*] afin de mitiger l’apparente difficulté qu’elle introduisait et qui motivait le recours à ces entités mystérieuses que sont les données sensibles. En dénonçant ce glissement fallacieux entre ces deux expressions, Austin banalise la plupart des cas mobilisés et offre, par le fait même, de bonnes raisons d’abandonner la seconde prémisse suivant laquelle les illusions et les illusions trompeuses devaient être considérées comme une seule et même chose (ii).

La banalisation des cas pourtant qualifiés de « troublants³ » par certains philosophes suppose le déploiement de principes épistémologiques alternatifs qui puissent non seulement expliquer et normaliser les cas d’illusions dénoncés par les défenseurs de la théorie des données sensibles, mais qui offrent aussi la marge de manœuvre nécessaire afin de distinguer les cas de perception habituels des cas d’hallucination graves où aucun élément de l’environnement immédiat n’est mis en évidence⁴. C’est pourquoi Austin insistera sur (1) l’écart qui doit pouvoir exister entre l’apparence et l’aspect réel d’une chose, en plus de (2) souscrire à une forme « schématique⁵ » de *disjonctivisme* de la perception.

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 103. C’est nous qui soulignons.

² Austin, *Le langage de la perception*, 104.

³ Austin, *Le langage de la perception*, 79, 108.

⁴ Il importe toutefois de noter qu’Austin défend une conception univoque de la perception suivant laquelle il n’y aurait qu’un seul sens au mot « percevoir ». Paradoxalement, cette posture le pousse à « prêter attention aux innombrables différences qui traversent le seul et même champ de la perception ». Benoist affirme : « figer le mot “percevoir” en un sens, c’est rouvrir en fait cette diversité infinie des façons de percevoir ». cf. Benoist, *Sens et sensibilité: l’intentionnalité en contexte*, 60-62.

⁵ Guy Longworth, « Settling a Question: Austin and Disjunctivism, » dans *New Issues in Epistemological Disjunctivism*, dir. Casey Doyle, Joseph Milburn, et Duncan Pritchard (New York : Routledge, 2019), 146.

D'abord, (1) Austin réhabilite la possibilité pour une chose d'avoir, sous un même rapport, une apparence distincte de l'aspect qui est véritablement le sien. Selon lui, « personne » — si l'on exclut, bien sûr, les philosophes à tendance scolastique — n'oserait « supposer que, si une chose est droite, elle doit toujours en avoir l'air, en tout temps et en toutes circonstances »¹.

Cette posture est supportée par la distinction stricte qu'il marque entre, d'une part, la connaissance propositionnelle qui découle d'un jugement et, d'autre part, les expériences perceptuelles ou sensorielles qui découlent d'une « conscience non-médiatisée² » avec les éléments qui composent l'environnement³. Alors que la première faculté est susceptible d'être caractérisée comme étant correcte ou incorrecte, adéquate ou erronée, vraie ou fausse, la seconde « ne peut [pour sa part] pas être sujette de la même façon à l'erreur⁴ ».

Ainsi, placé devant un bâton plongé dans l'eau, j'aperçois ce trait qui s'infléchit à la lisière de l'eau. Cette apparence n'a toutefois rien de problématique puisque lève d'une expérience perceptuelle qui ne saurait, à ce stade, être assujettie à des critères de véracité ou d'adéquation. Autrement dit, cette distinction entre les expériences sensorielles et la connaissance propositionnelle implique que des erreurs qui seraient attribuables à cette seconde faculté ne supposeraient pas nécessairement la présence d'une forme de défaillance sensorielle, comme l'illustre d'ailleurs l'exemple soulevé par Austin :

« Et quand l'homme de la rue voit sur une scène de music-hall “ la femme sans tête ”, ce qu'il voit (et ceci *est* ce qu'il voit, qu'il le sache ou non) n'est pas quelque chose d'“ irréel ” ou d'“ immatériel ”, mais une femme vue sur un fond noir, avec la tête dans un sac noir⁵. »

Une bonne partie de ces cas prétendent « problématiques » qui étaient jusqu'alors considérés par les défenseurs de la théorie des données sensibles comme autant d'exemples en faveur de l'argument de l'illusion s'avèrent finalement être des cas tout à fait normaux de perception.

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 110.

² Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 26.

³ Longworth, « Settling a Question: Austin and Disjunctivism, » 136.

⁴ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 26.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 92.

Ensuite, bien qu’Austin ait su minimiser la fréquence des cas d’illusions pouvant être mobilisés pour justifier l’introduction des données sensibles, certains cas, plus exigeants, résistent à cette première salve de critiques. Pour éviter d’avoir à faire appel aux données sensibles pour expliquer la perception, (2) Austin souscrit à une forme schématique de disjonctivisme suivant laquelle il serait *toujours* possible de distinguer les perceptions « trompeuses » de celles qui — en tant qu’elles présentent des éléments de l’environnement — sont d’authentiques perceptions. En l’espèce, les cas limites concernent donc des expériences sensorielles qui, bien qu’elles puissent sembler être de même nature que les expériences authentiques, ne présentent pour leur part aucun élément environnemental réel (p. ex. les hallucinations et les rêves).

Afin d’éviter d’avoir à requérir aux données sensibles de manière indifférenciée sous prétexte que ces cas particuliers sont qualitativement indiscernables des perceptions véridiques, Austin soutiendra qu’il existe une distinction *de nature* entre, d’une part, les expériences sensorielles qui présentent des éléments de l’environnement (et ce, qu’ils soient présentés adéquatement ou de manière déformée) et, d’autre part, celles qui n’en présentent tout simplement pas.

Cette forme schématique de disjonctivisme, suivant laquelle « les expériences perceptuelles doivent être considérées comme appartenant à deux classes distinctes¹ », s’oppose au monisme de la perception qui, en tant qu’il suppose une homogénéité parmi les expériences sensorielles, supporte l’*argument de la continuité* qui permettait généralement aux défenseurs de la théorie des données sensibles d’étendre les conclusions tirées de l’argument de l’illusion aux cas normaux de perception véridique. Partant du postulat selon lequel ce sont des données sensibles qui sont perçues dans les perceptions illusoire (première catégorie), l’argument de la continuité permettait de généraliser cette conclusion aux cas de perceptions véridique (deuxième catégorie) sous prétexte qu’il n’existe, entre ces deux catégories, qu’une « différence de degré et non une différence de nature² ».

¹ Paul Snowdon, « Perception, Vision, and Causation, » *Proceedings of the Aristotelian Society* 81 (1981) : 36. dans Longworth, « Settling a Question: Austin and Disjunctivism, » 133.

² Austin, *Le langage de la perception*, 129.

Cet argument, basé sur l'absence de rupture phénoménale entre les conditions optimales et suboptimales de perception qui mènerait prétendument à des illusions (voir l'exemple de la balle de cricket, section 2.2.3.), repose en fait sur la « supposition apparemment innocente d'une dichotomie simple entre “ les expériences véridiques et les expériences trompeuses ”¹ ».

Le disjonctivisme auquel Austin souscrit se traduit par le rejet catégorique de la thèse de la continuité. Avec toute l'ironie dont on sait Austin capable, il invitait d'ailleurs le lecteur à se demander « [à] quelle distance un objet, une balle de *cricket* par exemple, “a-t-elle l'air d'avoir la taille qui est réellement la sienne?”² » Plutôt que de simplement nier la continuité phénoménale entre les perceptions trompeuses et les perceptions véridiques, Austin offre donc une critique plus radicale consistant à remettre en question la dichotomie que suppose l'argument : « [i]l n'y a *aucune* justification [...] au fait de grouper pêle-mêle toutes les expériences trompeuses ou toutes les expériences “ véridiques ”³ ».

Dès lors qu'on nie la dichotomie stricte qui oppose ces deux catégories très larges qui réunissent de nombreux cas bien distincts, il devient laborieux de généraliser aussi facilement les conclusions tirées de la première catégorie à l'ensemble des cas réunis dans la seconde. Comme l'affirme Austin :

« même si nous *devions* souscrire à la [...] présupposition (ce que nous n'avons jusqu'ici trouvé aucune raison de faire) [suivant laquelle] dans les cas “ anormaux ” nous percevons des *sense-data*, nous ne serions pas obligés d'étendre cela aux cas “ normaux ” également⁴. »

Comme le montre cet extrait, le rejet de la thèse de la continuité n'implique pas que l'introduction des données sensibles soit exclue de manière définitive, mais suppose au moins que, pour « fonctionner sans heurt », il faudrait en tout cas que l'argument « soit plus long à formuler »⁵.

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 131.

² Austin, *Le langage de la perception*, 129.

³ Austin, *Le langage de la perception*, 131.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 135.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 131.

La thèse disjonctiviste défendue par Austin¹ constitue donc un rempart contre les arguments qui visent à remettre en question une vision « naïve » de la perception suivant laquelle elle offrirait un contact non-médiatisé avec les différents éléments qui composent l'environnement (des objets, des événements, autrui, etc.)². Contrairement aux perceptions authentiques, les illusions trompeuses [*delusive*] seraient en fait « tout autre chose » puisque « [c]e sont là, pour la plupart, des cas de déséquilibre grave [...] qui n'ont peut-être rien à voir avec la perception »³. Cette approche disjonctiviste d'Austin repose sur au moins trois principes qui procèdent d'une radicalisation progressive de son l'argument.

D'abord, Austin soutient que (A) la grande majorité des cas d'illusions trompeuses sont discernables des perceptions authentiques. C'est le cas notamment des rêves qui, bien que parfois similaire à l'état de veille (voir l'argument du rêve formulé par Descartes, section 2.2.1.), possède tout de même un caractère distinct qui explique justement que nous disposions de l'expression « caractère onirique⁴ ». Prenant les défenseurs de la théorie des données sensibles à leur propre jeu dans un geste tout à fait moorien qui rappelle les tenants d'une philosophie du sens commun, Austin renverse le fardeau de la preuve en soulignant que « [s]i les rêves n'étaient pas "qualitativement" différents des expériences de veille, alors *chaque* expérience de veille serait comme un rêve⁵ ». Son argument, qui prétend à l'évidence, repose sur la sympathie naturelle de l'homme de la rue en faveur du réel d'une part et sur l'inconsistance d'un doute qui soit immotivé et universel de l'autre.

Ensuite, Austin dénonce (B) ce qui s'apparente à un glissement fréquemment opéré entre l'indiscernabilité *subjective* et l'indiscernabilité *qualitative*. S'il est vrai que, dans les faits, il peut arriver qu'il soit difficile de distinguer — sur la base d'une simple introspection — le contenu d'une hallucination (p. ex. la vue de rats roses) d'une perception

¹ Comme le souligne Longworth, l'engagement apparent d'Austin envers une forme schématique de disjonctivisme ne nous permet pas de trancher à savoir s'il souscrivait (positivement) à un *dualisme* de la perception ou plutôt à une forme de *pluralisme*. Cet enjeu est toutefois de moindre importance dans la mesure où il s'agit avant tout (négativement) de rejeter toute prétention au *monisme* de la perception qui mène dans la plupart des cas à l'adoption de solutions drastiques telles que l'introduction des données sensibles. cf. Longworth, « Settling a Question: Austin and Disjunctivism, » 135-136.

² Longworth, « Settling a Question: Austin and Disjunctivism, » 134.

³ Austin, *Le langage de la perception*, 102.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 131.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 132.

authentique (de vrais rats roses), cela ne signifie pas pour autant que ces deux expériences soient effectivement indiscernables¹.

Comme le souligne avec humour Austin, un buveur de thé amateur recevrait probablement un regard fort désapprobateur de la part d'un gouteur de thé professionnel s'il suggérait qu'« il ne peut y avoir de différence entre les saveurs de ces deux marques de thé » sur la base de sa simple incapacité à marquer une distinction². De manière analogue, il se pourrait aussi qu'un jeune enfant soit « intrigué et même troublé » par la vision de son reflet dans un miroir³. Comme l'explique toutefois Austin, « il importe ici de se rendre compte de la mesure dans laquelle la familiarité émousse pour ainsi dire l'illusion ».

Les nombreuses expériences que supposent la vie pratique et les correctifs qui sont fréquemment apportés aux jugements que l'on porte sur eux constituent en quelque sorte une forme d'expertise qui permet de marquer des distinctions pertinentes. Autrement dit, il serait illégitime que conclure qu'« il n'y a pas de différence intrinsèque de nature entre nos perceptions qui sont véridiques [...] et celles qui sont trompeuses » sur la seule base d'une incapacité *subjective* à marquer cette distinction.

Enfin, Austin rejette (C) l'idée selon « si deux choses ne sont pas “génériquement les mêmes”, c'est-à-dire pas les mêmes “en nature”, alors elles ne peuvent pas non plus être semblables⁴ ». Si, par exemple, on affirmait « qu'un citron est génériquement différent d'un morceau de savon », cela ne signifierait pas pour autant « qu'aucun morceau de savon ne puisse ressembler à un citron »⁵. Ainsi, même si l'on supposait qu'il puisse exister une illusion trompeuse qui soit *absolument* indiscernable d'une perception authentique, ce ne serait tout de même pas suffisant pour conclure en la nécessité d'introduire les données sensibles de manière indifférenciée.

Si Austin insiste sur l'importance de distinguer ces deux types d'expériences sensorielles sur la base d'une différence fondamentale quant à la nature des éléments qui y

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 134-35; Longworth, « Settling a Question: Austin and Disjunctivism, » 146.

² Austin, *Le langage de la perception*, 135.

³ Austin, *Le langage de la perception*, 106.

⁴ Austin, *Le langage de la perception*, 133.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 133.

sont perçus, il ne s'engage toutefois pas quant à la nature des objets qui sont perçus dans les cas de perceptions trompeuses. Bien qu'il serait « commode de donner un nom » à ces objets », force est de constater que, dans la majorité des cas, « l'objet appréhendé a déjà un nom » (p. ex. mirages, crise de *delirium tremens*, etc.)¹. Remplacer ce répertoire de mots riches et diversifiés qui servent à désigner autant de phénomènes variés par une seule expression (perception trompeuse) constituerait, non pas un raffinement philosophique, mais un appauvrissement sémantique.

Ainsi, en ayant recours à la phénoménologie linguistique, Austin aura réussi à montrer que la plupart des prémisses sous-jacentes à l'introduction des données sensibles doivent être rejetées puisqu'elles se fondent sur des catégories métaphysiques par trop simplistes et permissives en comparaison aux distinctions subtiles que marquerait l'homme de la rue dans des conditions semblables.

2.4. Apport constructif d'Austin à la philosophie de la perception

La radicalité des critiques d'Austin peut parfois donner l'impression que l'ouvrage *Sense and Sensibilia* ne peut faire autrement que de laisser le lecteur « sans conviction claire » sinon celle de penser que « la philosophie n'a rien d'autre à faire que d'exposer les erreurs des philosophes »². Si le caractère polémique des écrits d'Austin sur la perception a certes contribué à ce qu'on se souvienne davantage de leur apport critique, Paul Gochet et David Pears remettent toutefois les pendules à l'heure en rappelant que « l'apport constructif de *Sense and Sensibilia* l'emporte sur la contribution critique³ » et qu'Austin « abandonne à beaucoup d'endroits la critique afin de développer ses propres idées⁴ ».

L'un des revers de la critique d'Austin, redevable en grande partie de la mise en pratique de sa méthode (la phénoménologie linguistique) qui trouve justement dans cet exercice la démonstration de sa fécondité, consiste d'ailleurs en l'élaboration de la thèse

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 113.

² Hardie, « Austin on Perception, » 263.

³ Gochet, « Avant-propos à J. L. Austin, *Le langage de la perception*, » 67.

⁴ David Pears, « An Original Philosopher, » dans *Symposium on J. L. Austin*, dir. K.T. Fann (Routledge, 1969), 53-54. dans Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 56-57.

du *mutisme des sens*¹. Dans *Le langage des sens* [*Sense and Sensibilia*], la thèse suivant laquelle « nos sens sont muets [...] [dans la mesure où ils] ne nous *disent* rien du tout, ni de vrai ni de faux² » constitue la contribution la plus importante d’Austin à la philosophie de la perception dans la mesure où elle fournit une alternative radicale aux conceptions représentationnalistes largement répandues. En plus de constituer le sommet de son ouvrage sur la perception, cette thèse est mobilisée à deux autres reprises dans ses travaux³, à savoir dans l’article « *Are There A Priori Concepts ?* » (1939) — « [...] les *sensa* sont *muets*, et rien n’est plus sûrement fatal que de confondre le sentir et le penser⁴ » — ainsi que dans « *Other Minds* » (1946) :

« [...] les *sensa* sont muets, et seule notre expérience passée *nous* permet de les identifier. Si nous choisissons de dire qu’ils « s’identifient » (et « reconnaître » n’est certainement pas une activité très volontaire de notre part), il faut alors admettre qu’ils partagent un même droit inné avec quiconque parle : celui de parler de façon confuse ou inexacte⁵. »

La thèse du silence des sens telle qu’elle est formulée par Austin dans *Le langage de la perception* revêt au moins deux significations, l’une obvie, mais accessoire et l’autre sous-jacente, mais substantielle. D’abord, dans une première acception, Austin soutient que la perception ne nous dit rien de vrai ou de faux. N’étant pas médiatisée, la perception ne peut à elle seule être affublée d’une valeur de vérité. Ce n’est qu’à partir du moment où un jugement est porté à son endroit qu’une telle caractérisation peut s’avérer opportune. En

¹ Je choisis de baptiser cette thèse de la sorte par opposition à la thèse du silence des sens qui est attribuée à Austin par Charles Travis dans son article éponyme « *The Silence of the Senses* » (2004) traduit en français par « *Le silence des sens* ». La thèse du silence des sens n’est toutefois pas, à proprement parler, de J. L. Austin qui se contente pour sa part de parler du caractère « muet [*dumb*] » de la perception. Nous y reviendrons au cours du troisième chapitre et de la conclusion. cf. Travis, *Le silence des sens*; Charles Travis, « *The Silence of the Senses*, » *Mind* 113, n° 449 (2004).

² Austin, *Le langage de la perception*, 89. « *our senses are dumb [...] our senses do not tell us anything, true or false* »

³ Christophe Al-Saleh, « *L’usage des sens*, » *Revue de métaphysique et de morale* 42, n° 2 (2004) : 193-94.

⁴ John Langshaw Austin, « *Are There A Priori Concepts?*, » dans *Philosophical Papers: Third Edition*, dir. J. O. Urmson et G. J. Warnock (Oxford : Oxford University Press, 1939; 1961), 17.

⁵ La traduction proposée est de Christophe Al-Saleh. Elle consiste en une version légèrement modifiée de John Langshaw Austin, *Écrits philosophiques*, dir. Lou Aubert et Anne-Lise Hacker, *La Couleur des idées.*, (Paris : Éditions du Seuil, 1994), 70-71.

cela, Austin est donc plus près qu'il ne le pense de Descartes qui, paradoxalement, était justement l'une des cibles de sa critique¹.

Or, l'accent n'est justement pas mis sur les prédicats vrai et faux puisque c'est plutôt le verbe « dire » qui est placé en italique dans la citation. Le propos d'Austin concerne donc moins l'inadéquation de la vérité (et de la fausseté) pour désigner la perception que la thèse plus subtile et pénétrante suivant laquelle elle n'aurait tout simplement pas de contenu.

L'idée peut surprendre tant elle s'oppose à ce qui peut sembler n'être rien de moins qu'une évidence philosophique (ce que Wilfrid Sellars appellera d'ailleurs le *mythe du donné*²), mais qui se révèle en fait n'être, quand on s'y attarde davantage, qu'une idole « au moins aussi vieille que [les théories] d'Héraclite³ ».

En plus de s'opposer à cette vision de la perception voulant qu'elle consiste en une représentation (*re-présentation*) de la réalité qui suppose qu'il y ait « une interface entre nos pouvoirs cognitifs et le monde extérieur⁴ », Austin offrira une alternative philosophique qualifiée tantôt de « réalisme naïf », tantôt de « réalisme naturel », tantôt de « réalisme direct ».

S'il est vrai que sa critique est dirigée contre une forme de réalisme *indirect* (parce que médiatisé par des entités intermédiaires), à savoir la théorie des données sensibles défendue en l'occurrence par A. J. Ayer et H. H. Price, il ne défend pas pour autant un réalisme *direct* puisqu'il considère que « cette doctrine ne serait pas moins scolastique et erronée que son antithèse⁵. » À ce sujet, Christophe Al-Saleh souligne avec beaucoup de justesse qu'Austin « se pose surtout la question de savoir s'il faut poser le problème en ces

¹ Travis, *Le silence des sens*, 111-12.

² Wilfrid Sellars, *Empirisme et philosophie de l'esprit*, Tiré à part, (Combas (France) : L'Éclat, 1992).

³ Austin, *Le langage de la perception*, 77.

⁴ Putnam, *The Threefold Cord: Mind, Body, and World*, 10.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 80.

termes, dans la mesure où c'est l'emploi philosophique du couple direct/indirect qui pose un problème¹. »

Pour éviter une telle impasse terminologique, Hilary Putnam privilégiera l'usage de l'expression « seconde naïveté [*second naïveté*]² » ou « naïveté cultivée [*cultivated naïveté*] » pour désigner ce retour à une forme de réalisme conscient de lui-même et motivé par le constat de « l'inutilité et de l'inintelligibilité d'une conception qui impose une interface entre soi et le monde³ ». Comme le souligne Sandra Laugier, cette « seconde naïveté » est « une manière d'être réaliste, plus proche de nos usages, donc, proche de la spontanéité par laquelle la croyance profonde, et inexprimable, dans le réel tel qu'il est, s'articule dans nos manières de parler, mais, avant tout, dans nos manières de percevoir (silencieusement) les choses⁴ ».

Cette seconde naïveté constitue en fait l'assise d'une conception réaliste de la perception capable de résister efficacement aux impasses épistémologiques que suppose le représentationnalisme. Dans ce contexte, la thèse du mutisme des sens se présente comme la réponse nécessaire à l'assimilation « fatale⁵ » et récurrente consistant à confondre les expériences sensorielles et la cognition propositionnelle.

En insistant sur le caractère muet de la perception, Austin refuse non seulement de donner une réponse définitive et générale « à la question de savoir quelle *sorte* de choses nous percevons⁶, mais il évite aussi et surtout de « transforme[r] la question de la perception en un problème de connaissance⁷ ». Bien qu'une « lecture superficielle de *Sense and Sensibilia* » ait souvent laisser croire qu'Austin y défendait « une théorie linguistique

¹ Al-Saleh, « J.L. Austin et le problème du réalisme, » 30-31.

² C'est le philosophe Avi Sagi qui proposa l'appellation « seconde naïveté » à Hilary Putnam pour désigner le réalisme renouvelé en faveur duquel il militait. cf. Putnam, *The Threefold Cord: Mind, Body, and World*, 14-15.

³ Putnam, *The Threefold Cord: Mind, Body, and World*, 41.

⁴ Laugier et Al-Saleh, « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ?, » 12.

⁵ Austin, « Are There A Priori Concepts?, » 17.

⁶ Austin, *Le langage de la perception*, 81.

⁷ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 32.

ou langagière de la perception », force est toutefois de constater qu'il y « récite [plutôt] l'idée (très répandue) que notre perception serait *dépendante* du langage »¹.

Cette thèse sera notamment reprise par Charles Travis qui lui donnera une postérité en l'opposant à l'approche conceptuelle de la perception défendue par John McDowell dans *Mind and World*² (1994). Dans le prochain chapitre, nous présenterons la thèse du silence des sens que Travis attribue à Austin en plus d'examiner les conséquences qu'il en tire. Nous verrons aussi de quelle manière cette approche a inspiré le philosophe français Jocelyn Benoist qui a conclu en l'incompatibilité entre cette thèse avec une approche phénoménologique. Essentiellement, Travis et Benoist s'entendent pour dire qu'en tant que la perception est silencieuse (et donc fondamentalement non-conceptuelle), elle ne peut être intentionnelle.

Je défendrai pour ma part la thèse inverse en soutenant qu'il est possible de préserver l'intentionnalité et la normativité associées à la perception sans pour autant entrer dans l'espace conceptuel. Conséquemment, je soutiendrai que la thèse défendue par Travis et Benoist constitue une radicalisation du propos d'Austin. Pour ce faire, je plaiderai en faveur d'une appréciation élargie du concept d'objet en faisant notamment appel à la notion d'identité pratique suivant laquelle les normes de la perception seraient non seulement orientées vers des considérations cognitives (p. ex. la possibilité pour l'objet d'être décrit dans des énoncés), mais aussi vers des considérations kinesthésiques ou incarnées.

¹ Laugier et Al-Saleh, « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ?, » 26.

² John McDowell, *Mind and World* (Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1994).

CHAPITRE 3 – DU MUTISME AU SILENCE

3.1. Postérité des thèses d’Austin en philosophie de la perception

Les conceptions représentationnalistes de la perception ont généralement pour conséquence de relayer « l’idée selon laquelle la perception serait une connaissance¹ ». En effet, l’écart qu’elles creusent nécessairement entre le monde et la conscience qui l’appréhende introduit, à même l’expérience perceptive, une norme de validité (ou une valeur de vérité²) — souvent correspondantiste — qui laisse entendre que cette même expérience pourrait s’avérer trompeuse (ou fausse) si elle ne parvient pas à représenter convenablement l’état de choses auquel elle se réfère.

Or, dès lors que le problème de la perception est posé en ces termes, la tâche qui incombe à la philosophie de la perception consiste à se demander si « la perception peut [...] faire en sorte que le monde m’importe pour ce qu’il faut penser [...] »³. Pour reprendre l’exemple fourni par Travis, il s’agit de se demander si mon expérience visuelle du cochon se trouvant dans un parterre de fleurs doit avoir une importance pour déterminer l’endroit où se trouve le cochon (ou fixer ma croyance selon laquelle le cochon se trouve à tel endroit)⁴. Faire preuve d’un minimum de bonne foi⁵ nous force à reconnaître l’importance d’acquiescer à une telle question, sans quoi — comme l’ironise Travis — « l’élevage serait [...] bien plus hasardeux que ne le prétendent les éleveurs⁶. »

Ainsi, la question fondamentale n’est pas tant de savoir *si* la perception importe à l’égard de ce que je dois penser, mais bien *comment*. Il s’agit donc de déterminer « à quoi la perception et la pensée doivent [...] ressembler⁷ » afin de rendre compte du fait qu’il

¹ Benoist, « Préface : Du crépuscule à l’aurore, ».

² Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 33.

³ Travis, *Le silence des sens*, 19.

⁴ Travis, *Le silence des sens*, 20.

⁵ À ce titre, Travis souligne que « [l]a notion de bonne foi, en philosophie, a (seulement) commencé à se parfaire au tournant du dernier siècle. » cf. Travis, *Le silence des sens*, 20.

⁶ Travis, *Le silence des sens*, 20.

⁷ Travis, *Le silence des sens*, 20.

m'arrive parfois de percevoir des états de choses (par exemple, que Sid est sur sa chaise longue ou qu'il ronfle¹).

3.1.1. *L'esprit, le monde et le contenu conceptuel de la perception*

L'une des réponses les plus notables à cette question a été fournie par le philosophe sud-africain John McDowell qui, avec la publication de *L'esprit et le monde* [*Mind and World*], a non seulement défini « les termes du problème », mais aussi — de par la radicalité de sa posture — opéré « une véritable redéfinition de l'espace philosophique international »².

Sa thèse, notamment basée sur une relecture de Kant, Hegel et Wittgenstein, consiste à affirmer que « le contenu d'une expérience perceptive est d'emblée conceptuel³ », c'est-à-dire que l'on saisit, dans l'expérience, que « les choses sont d'une certaine façon⁴ », qu'elles sont « telles ou telles⁵ ». Autrement dit, c'est précisément parce qu'« il y a déjà du conceptuel au cœur [des] impressions », parce qu'il y a un « engagement inextricable de l'entendement dans [...] la sensibilité », que cette dernière peut « entretenir des relations fondationnelles avec des exercices paradigmatiques de l'entendement, tels que des jugements ou des croyances »⁶. Toute chose, en tant qu'elle est appréhendée par la pensée, se devrait ainsi de se conformer à ses modalités. McDowell semble en quelque sorte suggérer qu'il faille « que la réalité soit elle-même devenue intentionnelle⁷. »

Son pari consiste à soutenir que c'est parce que l'esprit (la pensée) et la perception partagent la même nature qu'ils peuvent *importer* l'un pour l'autre. C'est parce que l'esprit « porte en lui la saveur du monde » qu'il a cette « étonnante capacité à s'appliquer au monde, s'immiscant jusque dans ses moindres recoins »⁸. Au moins partiellement fidèle à

¹ Travis, *Le silence des sens*, 20.

² Jocelyn Benoist, « L'esprit et son monde, » *Critique* 730, n° 3 (2008) : 235.

³ McDowell, *L'esprit et le monde*, 82.

⁴ McDowell, *L'esprit et le monde*, 42.

⁵ Traduction privilégiée dans Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 27.

⁶ McDowell, *L'esprit et le monde*, 46.

⁷ Benoist, « L'esprit et son monde, » 241.

⁸ Benoist, « L'esprit et son monde, » 240.

l'esprit qui guidait les travaux d'Austin sur la perception, cette posture visait notamment à négocier — dans l'expérience — un accès direct au monde¹. Dans une certaine mesure, il abolissait de cette manière la distance (voir la différence) entre l'esprit et le monde que *Sense and Sensibilia* cherchait à mitiger, mais en retombant toutefois aussitôt « dans le piège » consistant à négliger le fait que « “direct” et “indirect” vivent aux dépens l'un de l'autre » — piège contre lequel Austin s'était pourtant efforcé de nous mettre en garde².

3.1.2. *Le silence des sens de Charles Travis*

C'est notamment en réponse à cette approche que Charles Travis publiera, en 2004, l'article « The Silence of the Senses³ » dans lequel il s'efforce de critiquer ce qu'il considère être « l'idée qui est peut-être la plus répandue aujourd'hui » suivant laquelle « la perception est représentationnelle »⁴. Il estime toutefois que « personne n'a jamais avancé aucun argument pour défendre cette idée » la plupart du temps « présupposée par défaut »⁵. En fait, la théorie représentationnelle constituerait — « faute de mieux⁶ » — un ersatz de la théorie des données sensibles dont les critiques d'Austin « nous avaient [pourtant] sevrées »⁷.

Travis attribue notamment cette tendance à McDowell chez qui il reconnaît — dans la mesure où ce dernier affirme que « le *contenu*⁸ de l'expérience est conceptuel⁹ » — l'expression de la conception plus générique voulant qu'une « expérience perceptive (donnée) [ait] un contenu représentationnel (donné)¹⁰ ».

¹ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 35.

² Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 36.

³ Travis, « The Silence of the Senses. »

⁴ Travis, *Le silence des sens*, 101.

⁵ Travis, *Le silence des sens*, 101.

⁶ Travis, *Le silence des sens*, 101.

⁷ Travis, *Le silence des sens*, 22.

⁸ C'est nous qui soulignons.

⁹ McDowell, *L'esprit et le monde*, 78.

¹⁰ Travis, *Le silence des sens*, 101.

Travis accuse toutefois une telle conception de reposer sur l'amalgame de « deux notions immiscibles¹ » que McDowell attribue à l'expérience visuelle, à savoir le fait que l'expérience soit dotée (1) d'une valeur faciale [*face value*]² et (2) que le contenu de cette dernière se doive d'être reconnaissable [*recognizing*] et disponible [*available*] pour un éventuel jugement.

D'une part, la conception représentationnaliste de McDowell exige (1) de l'air visuel des choses qu'elles aient une « teneur intrinsèque³ » — « unique et déterminée⁴ » — à même de fournir « un contenu représentationnel dont les conditions d'exactitude décrivent les circonstances dans lesquelles cette expérience peut être considérée comme véridique⁵ ». Autrement dit, la valeur faciale de l'expérience déterminerait la manière à laquelle les choses doivent être afin qu'elles soient (effectivement) telles qu'elles en ont l'air.

D'autre part, McDowell suggère que (2) le contenu représentationnel fourni par la valeur faciale doit être *reconnaisable*, c'est-à-dire « cognitivement disponible⁶ » de sorte que ce contenu, en tant qu'il est représenté comme étant tel ou tel, soit ensuite *disponible* pour un jugement ultérieur. Autrement dit, il faudrait qu'il soit éventuellement possible de l'accepter ou de le rejeter (ou de s'abstenir de poser un jugement à son endroit). Pour ce faire, il est donc nécessaire (au moins dans certains cas) que le sujet soit en mesure de reconnaître, à partir de ce qui est fourni à même la perception, les expériences qui sont trompeuses ou non-véridiques⁷. Il serait en effet difficile de concevoir ce que devrait

¹ Travis, *Le silence des sens*, 136.

² Le choix de traduire « face value » par « valeur faciale » peut sembler curieux. Je m'en remets toutefois au choix des traducteurs B. Ambroise, V. Aucouturier et L. Raïd qui ont voulu exploiter la portée double de la métaphore de la pièce de monnaie. Ainsi, « face value » est traduit par « valeur faciale » (faisant ainsi référence au visage représenté en bas-relief sur l'un des côtés de la pièce) tandis que « at face value » a été traduit par l'expression « prendre pour argent comptant ». Travis, *Le silence des sens*, 17.

³ Travis, *Le silence des sens*, 137.

⁴ Keith A. Wilson, « Are the Senses Silent?: Travis's Argument from Looks, » dans *The Philosophy of Charles Travis: Language, Thought, and Perception*, dir. John Collins et Tamara Dobler (Oxford University Press, 2018), 202.

⁵ Wilson, « Are the Senses Silent?: Travis's Argument from Looks, » 202.

⁶ Wilson, « Are the Senses Silent?: Travis's Argument from Looks, » 204.

⁷ Travis, *Le silence des sens*, 152. Il est toutefois important de noter que cette exigence n'exclut pas la possibilité de l'erreur puisque McDowell reconnaît la possibilité de l'indiscernabilité subjective entre — par

signifier la valeur faciale d'une expérience si elle n'était pas en mesure de commander une posture judicative à son égard.

L'argument fourni par Travis contre le représentationnalisme consiste à rendre manifeste le fait que la notion de (1) *valeur faciale* et l'exigence voulant que son contenu soit (2) *reconnaissable et disponible* pour un éventuel jugement sont « mutuellement incompatibles¹ ». Pour ce faire, il analyse les différentes conceptions de la notion d'apparence afin de déterminer si l'une d'entre elles peut rendre la valeur faciale d'une expérience visuelle reconnaissable pour la conscience. Autrement dit, il s'agit de déterminer si la valeur faciale peut (au moins dans certaines circonstances) fournir — sur la base de son apparence — des garanties quant à l'état réel d'une chose.

D'abord, (A) Travis rejette le fait que l'apparence *visuelle* (p. ex. Pia ressemble à sa sœur, le soleil a l'air rouge à son coucher) puisse remplir ce critère dans la mesure où l'air visuel d'une chose, entendu comme une « réalité objective à la disposition des penseurs² », ne saurait prescrire de manière déterminée l'état dans lequel elle doit être pour avoir l'air qu'elle a. Comme l'illustre Travis : « Un citron de cire peut être fait avec tant d'art qu'il soit quasiment, ou totalement, impossible de le distinguer visuellement de la chose véritable³. »

C'est notamment parce que l'apparence visuelle est *ostensible*, c'est-à-dire qu'elle est « partagé[e] par tout ce qui a suffisamment le même air⁴ », que l'air ne fixe pas de manière déterminée l'état dans lequel une chose doit être pour être telle qu'elle en a l'air (une chose qui a l'air kaki peut par exemple avoir cet air parce que c'est effectivement sa couleur ou parce que l'éclairage lui donne cette teinte⁵). Il s'ensuit que l'air d'une chose est équivoque dans la mesure où elle ne garantit pas, parmi les divers états concurrents,

exemple — une perception véridique et une hallucination. Cette possibilité constitue d'ailleurs le point de départ de sa théorie disjonctive de l'expérience.

¹ Wilson, « Are the Senses Silent?: Travis's Argument from Looks, » 206.

² Note sur la traduction de certains termes. Dans Travis, *Le silence des sens*, 17.

³ Travis, *Le silence des sens*, 126.

⁴ Travis, *Le silence des sens*, 126.

⁵ Travis, *Le silence des sens*, 26.

celui dans lequel une chose doit être pour être telle qu'elle en a l'air (du moins, pas de manière définitive)¹.

Ensuite, (B) l'apparence *pensable* d'une chose (p. ex. « il semble que [...] cette peinture est un Vermeer² ») est incapable de rendre le contenu représentationnel reconnaissable sur la simple base de la perception puisqu'elle repose au moins minimalement sur un jugement capable de thématiser l'un ou l'autre de ses aspects³. L'air pensable d'une chose (p. ex. un objet, une scène, ou — comme dans le cas ici mobilisé — une œuvre) concerne donc moins l'image visuelle qu'elle provoque que ce que peut en conclure « un penseur correctement *au fait* du monde⁴ ». Comme le souligne par exemple Travis, un complice de Van Meegeren aurait raison, dans un contexte précis, de le complimenter en disant : « on dirait vraiment que cette peinture est un Vermeer », et ce, bien qu'il sache pertinemment que ce n'est pas le cas. En l'occurrence, le contexte comprend l'objectif avéré de Van Meegeren de créer des contrefaçons afin d'amener les nazis à acheter de faux Vermeer. La remarque du complice (débutant par « il semble que » ou « on dirait que ») concerne alors « ce qu'il faut penser », « ce que *quiconque* supposerait⁵ » ou, du moins, ce qu'il considère devoir être pensé d'après une certaine perspective qu'il espère d'ailleurs être celle qu'adopteront les nazis⁶. Or, « la conscience de ce qu'il faut penser [...] n'est [donc] pas une conscience *visuelle*⁷ », mais plutôt « une forme de pensée ou de *jugement*⁸ ».

De ces deux constats (A et B)⁹, il s'ensuit qu'« aucune des deux notions [d'air] ne convient au représentationnalisme¹⁰ » puisqu'elles ne peuvent « satisfaire les deux

¹ Wilson, « Are the Senses Silent?: Travis's Argument from Looks, » 200.

² Travis, *Le silence des sens*, 126.

³ Travis, *Le silence des sens*, 126-27.

⁴ Travis, *Le silence des sens*, 128.

⁵ Travis, *Le silence des sens*, 134.

⁶ Travis, *Le silence des sens*, 127.

⁷ Travis, *Le silence des sens*, 127.

⁸ Travis, *Le silence des sens*, 127. C'est nous qui soulignons.

⁹ Pour des raisons de concision, je m'abstiens de restituer de manière exhaustive toutes les notions d'apparences étudiées par Travis. Pour son traitement d'une notion hybride d'apparence, se référer à Travis, *Le silence des sens*, 134-37.

¹⁰ Travis, *Le silence des sens*, 134.

réquisits [1 et 2] de manière cohérente¹. » Si, comme le pense McDowell, la valeur faciale était « indexée sur l'air qu'ont les choses² », il faudrait alors considérer qu'elles sont toujours telles qu'elles en ont l'air, c'est-à-dire qu'il faudrait prendre leur valeur faciale « pour argent comptant³ ». Autrement dit, il serait attendu que l'on fasse « confiance à l'expérience⁴ » de sorte qu'on doive considérer qu'une chose est effectivement toujours telle qu'elle en a l'air⁵.

Or, comme le souligne Travis grâce à de nombreux exemples tirés de la vie pratique, « les airs visuels ne font *d'aucun* état dans lequel les choses doivent être, l'air qu'elles ont⁶. » Travis en conclut donc que l'expérience visuelle n'a tout simplement pas une valeur faciale⁷ et, de manière plus générale, que « [l]a perception n'est pas la pâte à partir de laquelle on peut se voir représenter les choses [...]»⁸ »⁹.

Si Travis reconnaît que les jugements et les croyances peuvent parfois avoir un contenu représentationnel (p. ex. propositionnel : « il y a là un savon en forme de citron »), sa dissidence concerne l'attribution, par les représentationnalistes, d'un contenu qui relèverait *en soi* de l'expérience perceptuelle¹⁰. La thèse centrale défendue par Travis consiste justement à soutenir « que, *dans la perception*, les choses *ne* nous sont *pas* représentées comme étant telles ou telles¹¹ ». Positivement, il considère plutôt que la perception a pour fonction de *présenter* l'environnement au sujet (c.-à-d. le rendre disponible à sa conscience) sans pour autant le *représenter* comme étant tel ou tel (c.-à-d. sans le thématiser)¹².

¹ Travis, *Le silence des sens*, 136.

² Travis, *Le silence des sens*, 110.

³ Travis, *Le silence des sens*, 109.

⁴ Travis, *Le silence des sens*, 152.

⁵ Travis, *Le silence des sens*, 104 et 52.

⁶ Travis, *Le silence des sens*, 152.

⁷ Travis, *Le silence des sens*, 139.

⁸ Travis, *Le silence des sens*, 152.

⁹ Pour une traduction de l'argument des airs [argument from looks] sous forme de syllogisme, se référer à Wilson, « Are the Senses Silent?: Travis's Argument from Looks, » 206.

¹⁰ Wilson, « Are the Senses Silent?: Travis's Argument from Looks, » 204.

¹¹ Travis, *Le silence des sens*, 111.

¹² Wilson, « Are the Senses Silent?: Travis's Argument from Looks, » 199.

Se réclamant ouvertement d’Austin, son rejet de la conception représentationnaliste constitue en fait justement une manière d’être « plus austinien [que McDowell] » en allant « au bout de l’idée suivant laquelle “les sens sont muets” »¹. Le propos de Travis prétend avant tout nous prémunir contre l’idée — autant sinon plus nocive que la conception voulant que la perception soit toujours susceptible de nous tromper — selon laquelle les choses sont telles qu’elles en ont l’air, et ce, que ce soit pour des perceptions trompeuses ou les perceptions véridiques). Autrement dit, la radicalité du propos de Travis réside dans son rejet de l’idée selon laquelle l’apparence visuelle renverrait à une seule description ou détermination possible quant à l’état de la chose appréhendée. Il relègue ainsi les enjeux épistémiques (de véracité et de fausseté) au domaine judiciaire sur la base de la thèse forte suivant laquelle la perception (en elle-même) opèrerait toujours *en-deçà* de l’intentionnalité.

Comme nous l’avons vu, la thèse de McDowell suppose que la perception soit « déjà conceptuelle, comme si elle possédait un langage dans les termes duquel elle pouvait dire comment est le monde². » Sous couvert de ménager, dans la perception, un accès direct à « un donné [...] précontextualisé », McDowell réintroduit aussitôt l’idée suivant laquelle la perception fournirait une « preuve ou *evidence* » qui puisse, selon les circonstances, s’avérer véridique ou non, correcte ou incorrecte³. En mobilisant la thèse du mutisme des sens, Travis se donne justement les moyens de rejeter la possibilité pour l’expérience perceptive d’être considérée de la sorte⁴.

Plutôt que de prétendre que, dans la perception, les choses nous sont représentées comme étant telles ou telles — de sorte qu’elles puissent s’avérer non-véridique si elles échouent à représenter convenablement ce à quoi elles se réfèrent — il s’agirait de considérer que nos sens « nous donnent notre environnement à voir, nous permettent d’en avoir une certaine conscience »⁵. Certes, il arrive tout de même que la perception s’avère

¹ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 36.

² Travis, *Le silence des sens*, 18.

³ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 36.

⁴ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 33.

⁵ Travis, *Le silence des sens*, 111.

égarante, qu'elle m'induit en erreur, « mais alors ce n'est pas la perception qui se trompe, c'est moi¹ »².

La possibilité de l'erreur ne survient qu'à partir du moment où l'on franchit les simples frontières de la perception pour se rapporter à ce que peut signifier ou indiquer ce qui nous est d'abord présenté de manière non médiatisée. En fait, on ne peut considérer la *perception* comme trompeuse que si on la prend pour ce qu'elle n'est pas, à savoir un *jugement*.

Comme le souligne Travis, de fausses attentes peuvent par exemple naître « de l'idée erronée que l'on se fait de ce que quelque chose (un air) signifie, [et ce,] bien qu'elles naissent peut-être d'une idée correcte de ce qu'il devrait signifier³. » Par exemple, la vision du bâton plongé dans un verre d'eau ne s'avère égarante qu'en tant qu'on prend son apparence « pour argent comptant », c'est-à-dire qu'on *juge* qu'il s'agit là d'un témoignage nous informant de l'état réel du bâton. Le fait est toutefois que la plupart des gens, en tant qu'ils sont familiers avec le phénomène de la réfraction, s'abstiendraient de tirer une conclusion sur l'état du bâton sur la seule base de son apparence dans le verre d'eau.

La thèse du mutisme des sens suppose que la « perception ne peut pas présenter les choses autrement qu'elles ne sont⁴ » puisque l'expérience perceptive, en elle-même, ne (re)présente pas les choses comme étant telles ou telles. Cela n'empêche toutefois pas les choses que je perçois d'être parfois égarantes, comme ce serait par exemple si « une église était camouflée avec ruse pour ressembler à une grange⁵ ».

¹ Ambroise et Laugier, « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin, » 34.

² Comme le fait remarquer Travis, Austin et Descartes sont des alliés sur ce point précis, et ce, malgré tout ce qui les sépare (notamment en ce qui concerne l'introduction par Descartes de la théorie représentationnelle) : « [...] par l'entendement seul je n'assure ni ne nie aucune chose, mais je conçois seulement les idées des choses, que je puis assurer ou nier. Or, en le considérant ainsi précisément, on peut dire qu'il ne se trouve jamais en lui aucune erreur [...] » cf. Descartes, *Les Méditations métaphysiques* (1647; 1937), « Méditation quatrième », Paris, Gallimard. coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 304. Dans Travis, *Le silence des sens*, 111-12.

³ Travis, *Le silence des sens*, 117.

⁴ Travis, *Le silence des sens*, 113.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 111.

Le propos de Travis consiste en fait à mettre l'accent sur la distinction fondamentale entre le conceptuel et le non-conceptuel¹, distinction qui serait constitutive de la perception en tant qu'elle « est, intrinsèquement, un contact réalisé avec le non conceptuel² ». Cette distinction est au cœur de l'anti-représentationnalisme de Travis qui le mènera, en définitive, à conclure son article en déclarant que la perception, « en un sens crucial, [...] n'est pas un phénomène intentionnel³ » dans la mesure où l'intentionnalité est justement pour lui « cette sorte de visée du monde qu'est la représentation⁴ ».

3.1.3. *L'objet comme norme de la perception chez Jocelyn Benoist*

Produit authentique d'un style philosophique proprement anglo-saxon, l'œuvre de Charles Travis aura toutefois tiré de sa préface à l'édition française — signée de la main de Jocelyn Benoist — une surdétermination qui allait bientôt lui faire « franchir les frontières de la littérature analytique⁵ ». Les remarques introductives de celui qui avouera d'ailleurs avoir été « tiré [par Travis] de [s]on sommeil dogmatique » témoignent en cela de l'influence qu'aura jouée un certain réalisme d'inspiration austinienne sur ses convictions — d'abord phénoménologiques — desquels il s'éloignera toutefois peu à peu, « aidé » en cela par « la radicalité de [l']analyse » offerte par Travis⁶.

Dans sa foulée, Benoist soutiendra d'ailleurs que « la perception, dans un certain usage du mot “perception”, essentiel à l'économie de notre concept ordinaire de perception, n'est purement et simplement *pas* une intentionalité [*sic*⁷] ou quoi que ce soit qui y

¹ Travis, *Le silence des sens*, 25.

² Travis, *Le silence des sens*, 54.

³ Travis, *Le silence des sens*, 152.

⁴ Travis, *Le silence des sens*, 101.

⁵ Alain Panero, « Compte-rendu de *Le Silence des sens* de Charles Travis, » *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 206, 2, n° Les motivations affectives (2016) : 253.

⁶ Benoist, *Le bruit du sensible*, 16.

⁷ Benoist préfère la graphie « intentionalité » (avec un seul « n ») à la graphie « intentionnalité » (avec deux « n ») pourtant plus répandue dans la littérature philosophique en français. Il se conforme ainsi aux recommandations de l'Académie française qui prescrit d'une part l'emploi de la graphie « intentionalité » (avec un seul « n ») tout en prônant de l'autre l'usage de « intentionnel, intentionnelle » (avec deux « n »). À des fins de cohérence, j'ai pour ma part choisi de privilégier la graphie « intentionnel, intentionnelle, intentionnalité » (avec deux « n ») pour l'ensemble des cas de figure) dans l'ensemble de ce mémoire, à l'exception des citations tirées des ouvrages de Benoist. Il est à noter que la graphie que j'ai choisi d'employer

ressemble¹ ». La perception opèrerait toujours, pour ainsi dire, « en deçà de l'intentionnalité² ». Il met ainsi l'accent sur l'importance de « clairement distinguer ce qui relève de la représentation et ce qui relève de la chose, *entre intentionalité et réalité*³ » souscrivant par le fait même à la conception d'Austin suivant laquelle « rien [ne serait] plus sûrement fatal que de confondre le sentir et le penser⁴ ».

En cela tributaire de la « différence ontologique fondamentale [...] entre l'être et le logos⁵ », cette distinction aura marqué les travaux de Benoist dans lesquels il insiste depuis plusieurs années sur l'importance de discerner la réalité sensible de l'expérience que nous pouvons en faire et — incidemment — « la perception des descriptions qu'on en fait⁶ ». Il s'agirait ainsi de délimiter ce qui relève du réel *en tant qu'il est ce qu'il est* et ce qui relève plutôt du réel *en tant qu'il est perçu comme tel*⁷. En d'autres termes, Benoist cherche à rendre manifeste l'écart *catégoriel*⁸ qui sépare le perçu comme *fait* et le perçu comme *norme*⁹. Or, comme le souligne Maxime Doyon, « le passage d'une catégorie à l'autre joue un grand rôle dans ses analyses puisque c'est précisément là qu'il situe la possibilité de déterminer le réel, et donc, de lui conférer un sens¹⁰. »

Pour Benoist, il est évident que le concept d'objet constitue la pierre angulaire de ce passage dans la mesure où il procède de la thématization des aspects sensibles¹¹ grâce à laquelle il « peut être reconnu comme “le même”¹² » et donc acquérir une teneur normative. Le « pôle d'identité¹³ », qui se trouve ainsi institué, constitue précisément cet objet qui

est également privilégiée par de nombreux dictionnaires ainsi que par celui qui, à mon sens, fait figure d'autorité en la matière, à savoir Maurice Merleau-Ponty.

¹ Benoist, *Le bruit du sensible*, 17. C'est nous qui soulignons.

² Benoist, *Sens et sensibilité: l'intentionnalité en contexte*.

³ Benoist, *L'adresse du réel*, 280.

⁴ Austin, « Are There A Priori Concepts? », 17. Trad. C. Al-Saleh (2004).

⁵ Benoist, *L'adresse du réel*, 280.

⁶ Benoist, *Sens et sensibilité: l'intentionnalité en contexte*, 65.

⁷ Doyon, « Quelle est la norme de la perception? », 271.

⁸ Benoist, *L'adresse du réel*, 280.

⁹ Jocelyn Benoist, « Réponses à mes critiques », *Philosophiques* 37, n° 2 (2010) : 293.

¹⁰ Doyon, « Quelle est la norme de la perception? », 271.

¹¹ Benoist, *L'adresse du réel*, 282.

¹² Benoist, *L'adresse du réel*, 271.

¹³ Benoist, *L'adresse du réel*, 277.

n'est en fait « rien d'autre que le concept d'une telle identité¹ ». Autrement dit, dès lors que ce que je perçois trouve sa détermination dans le schème d'objet, « je mets [déjà] [...] en œuvre une norme en ce que j'attribue à ce que je vois une certaine identité² ». Benoist soutient que c'est par l'entremise de cette « valeur identifiante du concept d'objet³ » qu'il devient possible de franchir le seuil fondamental (parce qu'ontologique) qui sépare le réel de l'intentionnel.

Dans ses *Éléments de philosophie réaliste*, Benoist synthétise la nécessité d'articuler cette fréquentation du réel qu'il tient pour constitutive de la perception :

« [...] il n'y a pas d'intentionnalité sans une certaine forme de *cheminement* à travers la réalité, et c'est là, dans les transactions effectives que nous effectuons au sein de celle-ci, en tant que transactions normatives, qu'il faut rechercher la figure des différents “contenus intentionnels” »⁴.

L'insistance de Benoist envers l'irréductibilité d'une telle articulation le place toutefois devant une tension évidente — à laquelle il semble d'ailleurs souscrire — entre, d'une part, le rejet d'une conception intentionnelle de la perception⁵ et, de l'autre, l'idée suivant laquelle « la syntaxe de la perception [serait] incomplète » en l'absence d'un « véritable objet » qui puisse lui être attribué⁶. Dans *Sens et sensibilité*, Benoist soutenait d'ailleurs que l'univocité attribuée par Austin à la perception doit être comprise comme une manière d'introduire une certaine « plasticité intentionnelle⁷ » capable de résoudre cette tension :

« si la perception n'est pas (n'est nullement) en elle-même intentionnelle, elle a cette propriété intrinsèque de se prêter à l'intentionnalité, d'être disponible pour des intentionalités, et même, à chaque fois, pour une grande variété d'intentionnalités⁸. »

¹ Benoist, *L'adresse du réel*, 271.

² Benoist, *L'adresse du réel*, 270-71.

³ Benoist, *Le bruit du sensible*, 127.

⁴ Jocelyn Benoist, *Éléments de philosophie réaliste: réflexions sur ce que l'on a*, Moments philosophiques, (Paris : J. Vrin, 2011), 89-90.

⁵ Benoist, *Le bruit du sensible*, 17; Benoist, *Sens et sensibilité: l'intentionnalité en contexte*, 54.

⁶ Benoist, *L'adresse du réel*, 273.

⁷ Benoist, *Sens et sensibilité: l'intentionnalité en contexte*, 69.

⁸ Benoist, *Sens et sensibilité: l'intentionnalité en contexte*, 66.

Si donc — par opposition au fait que l’expérience du réel soit, en elle-même, indifférente à toute détermination normée — la perception se caractérise par une souplesse intentionnelle lui permettant d’épouser la diversité des situations perceptuelles que le monde donne à expérimenter, il importe tout de même de reconnaître que « la grammaire de la représentation présuppose [unilatéralement] celle de la réalité¹ ».

Presque autant influencé en cela par Austin que par Travis, Benoist voit ainsi dans la thèse du mutisme des sens une formule capable de « déstabiliser [le] mythe phénoménologique [...] d’un “sens perceptuel” » qui puisse exister « en-deçà du dire »². Il est vrai que l’une des contributions importantes d’Austin consistait à reconnaître l’existence d’une « expérience primordiale de la perception comme contact³ ».

Or, Benoist tire plutôt de ce constat d’après lequel le réel serait doté d’une « robustesse intrinsèque⁴ » ce qu’il considère être une *limite* de l’idéalisme transcendantal phénoménologique⁵. Dans la mesure où « attribuer à la perception un véritable objet signifie précisément faire un pas dans l’espace “conceptuel”⁶ », l’« incantation » phénoménologique consistant à affirmer que toute perception est perception de quelque chose (à savoir, d’un objet) ne ferait que « déployer la nature proprement *conceptuelle* de ce qu’on appelle “perception” »⁷. Or — et c’est là que réside le fondement de sa critique qu’il attribue en partie à Austin — « [l]a chose est là, de toute façon, dans la perception, et c’est cet être-là de la chose qui définit la perception, en dehors de toute visée [d’objet] ».

Pour Benoist, cette tendance de la phénoménologie à considérer que la perception est toujours dirigée vers un objet ne fait qu’assujettir la perception à une norme qui la surdétermine. Autrement dit, le fait que les phénoménologues souscrivent à une forme (au moins minimale) d’intentionnalité les mènerait à concevoir le réel comme un corrélat de la

¹ Benoist, *L’adresse du réel*, 279-80.

² Benoist, *Le bruit du sensible*, 175.

³ Jocelyn Benoist, *Les limites de l’intentionnalité : recherches phénoménologiques et analytiques*, Problèmes et controverses, (Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2005), 282.

⁴ Benoist, *Sens et sensibilité: l’intentionnalité en contexte*, 65.

⁵ Benoist, *Les limites de l’intentionnalité*, 283.

⁶ Benoist, *L’adresse du réel*, 273.

⁷ Benoist, *L’adresse du réel*, 271. C’est nous qui soulignons.

conscience qui soit toujours déjà prêt à être expérimenté comme doté d'une signification de sorte qu'il doive être considéré comme étant gouverné par des normes¹. La phénoménologie concourrait donc à « aplanir, sinon [à] effacer purement et simplement » la distinction fondamentale entre réalité et intentionnalité².

Face à une philosophie de la perception qu'il considère n'être parfois qu'une « autopsie désespérée du perçu³ », Benoist envisage le dépassement de la phénoménologie comme une manière de redonner à l'être sensible la place qui lui revient en cessant de concevoir « l'objet de [la] perception [...] comme un simple “ objet remplissant ” [...] une intention qui l'aurait anticipé⁴. » Ainsi, aux yeux de Benoist, on ne peut restaurer la place du réel en perception sans entamer celle de l'intentionnalité.

¹ Maxime Doyon, *Phenomenology and Norms of Perception*, Manuscrit, (À paraître chez Oxford University Press, 2024), §2.6.

² Doyon, *Phenomenology and Norms of Perception*, §2.6.

³ Benoist, *Le bruit du sensible*, 205.

⁴ Benoist, *Les limites de l'intentionnalité*, 281.

CONCLUSION : MUTISME DES SENS ET NORMATIVITÉ

Dédié à la contribution immense d’Austin à la philosophie de la perception, ce mémoire entendait démontrer que la radicalité de sa posture n’exclut pas *ipso facto* le caractère normatif de la perception. Pour ce faire, nous avons d’abord présenté la méthode — qu’il se plaisait à qualifier de phénoménologie linguistique — sur laquelle reposaient ses analyses en philosophie de la perception. Nous avons ensuite présenté le problème de la perception que la théorie des données sensibles prétendait résoudre, avant d’explicitier la nature et la portée des critiques d’Austin à cet égard. Nous avons également exhibé sa contribution positive en insistant sur la thèse du mutisme des sens. Enfin, nous avons montré comment cette thèse a été reprise successivement par Travis et Benoist qui en ont tous les deux conclu que la perception n’est pas intentionnelle. Se réclamant ouvertement d’un réalisme d’inspiration austinienne, Benoist en a pour sa part tiré la conclusion que la phénoménologie ne serait pas en mesure de faire justice à la distinction fondamentale entre réalité et intentionnalité sur laquelle il insiste particulièrement. L’ampleur des répercussions que suppose une telle affirmation mérite que j’y consacre ma conclusion.

Si une telle interprétation a effectivement le mérite de clarifier certains aspects du processus perceptuel, il importe toutefois de s’interroger sur la nature de cette norme objectifiante que Benoist refuse d’accoler en propre à la perception. À cet égard, Doyon remarque que de nombreux indices suggèrent (sans qu’il l’affirme toutefois explicitement) que Benoist tend à « rattacher le concept d’objet *uniquement* aux attitudes mentales¹ ».

Dans *L’adresse du réel*, il signale non seulement que l’attribution d’un objet à la perception relève d’une incursion dans l’espace conceptuel, mais aussi que cet objet — en tant que « forme logique du perçu » — « peut être l’objet d’autres attitudes mentales »². Loin de considérer qu’il s’agit là de l’une des nombreuses manières pour la perception d’instituer un objet, Benoist renchérit en soutenant que « [c]e n’est qu’ainsi qu’une perception peut avoir un “objet” »³.

¹ Doyon, « Quelle est la norme de la perception? », 273.

² Benoist, *L’adresse du réel*, 273-74.

³ Benoist, *L’adresse du réel*, 273.

Il se défendra toutefois de recourir à une conception étroite du concept d'objet en prétendant employer la notion d'attitude mentale en « un sens très extensif » de manière à y inclure « tout ce qui est pourvu d'«esprit» »¹. Il semble toutefois que Benoist ait une conception de l'esprit largement orientée vers des considérations épistémiques dans la mesure où il soutenait, dans *L'adresse du réel*, que « le domaine du conceptuel est entièrement orienté vers la vérité ou du moins vers un remplissement normatif² ».

Comme le souligne Doyon, une telle conception — univoque — du concept d'objet a le potentiel de surprendre celles et ceux qui considèrent que la « puissante tentative de penser de façon cohérente la question de l'identité de l'objet de la perception à partir des notions de conscience incarnée et d'intentionnalité motrice » constitue l'une des plus importantes contributions de la phénoménologie post-husserlienne et de la philosophie enactiviste³. Plutôt que d'adhérer à une conception de l'intentionnalité qui soit strictement cognitive ou épistémique, les tenants de telles conceptions ont plutôt cherché à « transformer, réformer ou du moins élargir ce concept d'objet » de manière à reconnaître la possibilité pour l'objet de s'instituer autour d'une « identité pratique » qui soit en cela moins concernée par des déterminations cognitives (justification épistémique) que par des dispositions de nature kinesthésique (capacité à guider l'action)⁴.

Une telle caractérisation aurait déjà été en germe dans *Choses et espace*⁵ de Husserl avant qu'elle ne soit assumée de manière systématique par Merleau-Ponty dans sa *Phénoménologie de la perception*⁶. Plus récemment, elle a également été défendue par les

¹ Jocelyn Benoist, « Réponses à mes critiques, » *Philosophiques* 45, n° 1 (2018) : 292.

² Benoist, *L'adresse du réel*, 272.

³ Doyon, *Phenomenology and Norms of Perception*, §2.6; Doyon, « Quelle est la norme de la perception?, » 273.

⁴ Doyon, *Phenomenology and Norms of Perception*, §2.6; Maxime Doyon, « Perception and Normative Self-Consciousness, » dans *Normativity in perception*, dir. Maxime Doyon et Thimo Breyer, *New directions in philosophy and cognitive science* (Palgrave Macmillan, 2015), 38.

⁵ Edmund Husserl, *Chose et espace : leçons de 1907*, Épipiméthée, (Paris : Presses universitaires de France, 1989).

⁶ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception.*; Doyon, *Phenomenology and Norms of Perception*, §2.6.

sympathisants de la théorie enactiviste de la perception tel que Shaun Gallagher, Thomas Fuchs et Alva Noë, pour n'en nommer que quelques-uns¹.

Pour illustrer cette perspective selon laquelle « l'expérience perceptive concernerait moins la justification épistémique que la capacité de la perception à guider l'action² », Doyon soulève notamment l'exemple de l'improvisateur jazz qui expérimenterait la reprise du thème ou de la mélodie comme une occasion propice à une intervention de sa part³. L'exemple est particulièrement révélateur dans la mesure où l'intervention de l'improvisateur aurait pu être interprétée à tort comme relevant exclusivement d'exigences ou des contraintes théoriques (ce qui pourrait être vrai du musicien débutant), alors que la prise en considération d'aspects pratiques permet indéniablement de mieux rendre compte de la réalité propre à la pratique d'un musicien expérimenté (d'où l'incitation à *sentir* la musique).

La conclusion de Doyon (à laquelle nous souscrivons) consiste à « reconnaître que la caractérisation traditionnelle d'objet en tant qu'identité réitérable dans le logos *n'épuise pas* la notion d'objet » et qu'une conception plus large — qui inclurait notamment des aspects pratiques — permettrait de mieux rendre compte de la diversité des manières que nous avons d'interagir avec notre environnement.

La critique de Benoist contre la phénoménologie s'enracine en fait dans les mêmes convictions qui avaient fait dire à Travis que « la perception [...] n'est pas un phénomène intentionnel⁴ », à savoir un réalisme se réclamant à de nombreux égards de la philosophie de la perception développée par Austin. Prenant au sérieux l'affirmation selon laquelle les « sens [seraient] muets⁵ », ils en ont (discrètement) déduit que la perception se doit d'être silencieuse, caractéristique qu'ils ont ensuite tous les deux interprétée comme traduisant

¹ cf. Shaun Gallagher, *Enactivist Interventions : Rethinking the Mind*, First edition éd. (Oxford : Oxford University Press, 2017); Thomas Fuchs, *Ecology of the Brain : The phenomenology and biology of the embodied mind* (Oxford : Oxford University Press, 2018); Alva Noë, *Action in Perception, Representation and mind*, (Cambridge, Mass. : MIT Press, 2004).

² Doyon, *Phenomenology and Norms of Perception*, §3.

³ Doyon, « Quelle est la norme de la perception? », 273.

⁴ Travis, *Le silence des sens*, 152.

⁵ Austin, *Le langage de la perception*, 89.

une acception non-conceptuelle de la perception. Le rejet du caractère conceptuel de la perception impliquait à juste titre que certains types de normes doivent être exclues, notamment les normes cognitives (identité de l'objet comme étant tel ou tel) et épistémiques (véracité et fausseté, adéquation et inadéquation, etc.).

C'est d'ailleurs sur la base du rejet du rôle de ces normes dans la perception que Travis et Benoist prétendaient pouvoir conclure — trop hâtivement selon nous — que la perception n'est « purement et simplement¹ » pas une activité normative et donc qu'elle n'est (en rien) intentionnelle. Or, bien que la position austinienne implique effectivement l'éviction de *certaines* normes (notamment cognitives et épistémiques) de l'activité perceptive, cela n'implique pas pour autant qu'Austin ait considéré que la perception est exempte de *toute* norme.

Il semble en effet que l'idée suivant laquelle *aucune* norme n'est à l'œuvre dans la perception repose au moins en partie sur ce qu'il conviendrait peut-être d'appeler le *mythe de l'univocité du concept d'objet* consistant à affirmer que l'objet ne peut être objet qu'en tant qu'il est réitérable dans le logos. Ce mythe suppose — à tort selon nous — que les normes de nature conceptuelle (en particulier cognitives et épistémiques) soient présentées comme les *seules* normes pouvant être impliquées dans la constitution intentionnelle d'un objet, de sorte que le refus de reconnaître au langage une influence sur la perception mènerait (comme le prétendent d'ailleurs Travis et Benoist) à la conclusion suivant laquelle la perception ne saurait être considérée, en tant que tel, comme une activité normative.

S'il est vrai qu'Austin a démontré très efficacement — comme nous l'avons vu — l'autonomie de la perception par rapport au langage, le fait d'en déduire, à l'instar de Travis et Benoist, qu'*aucune* norme n'est à l'œuvre en perception constitue de toute évidence une radicalisation de la thèse du mutisme des sens.

Il importe tout de même de spécifier qu'Austin ne traite pas directement de la question de la normativité de la perception en lien avec la thèse d'après laquelle nos sens seraient muets. Bien sûr, cela n'exclut en rien la possibilité que cette thèse ait pu avoir des

¹ Benoist, *Le bruit du sensible*, 17.

implications normatives. Il est d'ailleurs assez évident qu'elle en ait eu dans la mesure où elle visait à rejeter l'idée que « la perception nous *informe* sur quelque chose d'*autre* qu'elle-même¹ ». Le rejet de cette idée s'imposait dans la mesure où elle soulevait à tort la question de la fiabilité de ce que nous apprend la perception, introduisant par le fait même des considérations épistémiques (ma représentation est-elle véridique ou non?). Il est donc manifeste qu'en se débarrassant de cette conception très répandue, Austin rejetait implicitement l'effectivité des normes cognitives et épistémiques au sein de la perception. Travis et Benoist ont donc tout à fait raison de tirer des conclusions normatives de la thèse du mutisme des sens. Pour Austin, la perception n'est effectivement pas un procédé par lequel le monde nous serait représenté comme tel ou tel. Le rejet de certains types de normes découle directement du fait que « nos sens ne nous disent rien du tout² ».

Or, peut-on en conclure, comme le font Travis et Benoist, que la perception n'est pas intentionnelle? Peut-être, mais pas simplement sur la base du rejet d'un nombre restreint de normes (à savoir cognitives et épistémiques). En effet, si le mutisme des sens permet — comme nous l'avons vu à maintes reprises — d'exclure certains types de normes, il n'en demeure pas moins que d'autres types de normes peuvent tout de même avoir un rôle à jouer dans l'expérience perceptive. Affirmer que la perception n'est pas un phénomène intentionnel, c'est supposer qu'*absolument aucune* norme n'est à l'œuvre dans la perception, thèse à mon sens beaucoup plus radicale que ce qu'avancait explicitement ou même implicitement Austin.

Pour se positionner de la sorte, Benoist affirme que la seule façon pour la perception de s'attribuer un objet consiste à édifier un « pôle d'identité³ » qui constituerait la norme grâce à laquelle cet objet pourrait être « reconnu comme “le même”⁴ ». Une telle conception — dans la mesure où elle rattache « le concept d'objet *uniquement* aux attitudes mentales que l'on peut avoir à son égard⁵ » — implique que la perception d'objet est

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 89.

² Austin, *Le langage de la perception*, 89.

³ Benoist, *L'adresse du réel*, 277.

⁴ Benoist, *L'adresse du réel*, 271.

⁵ Doyon, « Quelle est la norme de la perception? », 273.

incompatible avec le fait que « nos sens sont muets¹ ». Corolairement, il s'ensuit que la phénoménologie, en tant qu'elle repose sur l'idée suivant laquelle toute perception suppose une visée d'objet, est elle aussi incompatible avec la thèse du mutisme des sens développée par Austin.

Or, les travaux de Crowell, Heinämaa, Wehrle et Doyon, entre autres, ont permis de rendre manifeste le fait qu'un grand pan de la phénoménologie (ainsi que de l'enactivisme et du pragmatisme américain) s'est efforcé — dès ses débuts — de penser la question de l'identité de l'objet à partir de dimensions pratiques telles que les notions de conscience incarnée et d'intentionnalité motrice². La perception permettrait donc non seulement de « thématiser l'être comme tel ou tel », mais aussi d'ouvrir « un champ d'actions possibles » qui puisse octroyer une identité au perçu « à l'aune de la pertinence (contextuelle, situationnelle) » des actions ainsi sollicitées³.

Dans la mesure où la normativité à l'œuvre dans ces dimensions pratiques ne suppose pas la représentation d'un objet comme étant tel ou tel, sa compatibilité avec la thèse du mutisme des sens serait donc préservée. Ainsi, là où Benoist percevait dans *l'intentionnalisme faible de la perception* défendu par Merleau-Ponty une manière d'envisager « un au-delà de toute phénoménologie⁴ », il est peut-être plus porteur d'y voir un raffinement des analyses phénoménologiques qui ait pour vertu d'élargir le concept d'objet et de reconnaître, par le fait même, la diversité des manières que nous avons d'interagir avec notre environnement.

La thèse du *silence des sens* développée par Travis et reprise par Benoist suivant laquelle la perception n'est pas intentionnelle consiste donc en une radicalisation de la thèse du *mutisme des sens* puisqu'elle repose en grande partie sur une généralisation des

¹ Austin, *Le langage de la perception*, 89.

² cf. Steven Galt Crowell, *Normativity and Phenomenology in Husserl and Heidegger* (Cambridge : Cambridge University Press, 2013); Sara Heinämaa, Mirja Hartimo, et Ilpo Hirvonen, *Contemporary Phenomenologies of Normativity : Norms, Goals, and Values* (New York, NY : Routledge, 2022); Maren Wehrle, « (Re)turning to Normality? », dans *Contemporary Phenomenologies of Normativity: Norms, Goals, and Values*, dir. Sara Heinämaa, Mirja Hartimo, et Ilpo Hirvonen, Routledge Research in Phenomenology (New York, NY : Routledge, 2022); Doyon, *Phenomenology and Norms of Perception*.

³ Doyon, « Quelle est la norme de la perception? », 273.

⁴ Benoist, *Le bruit du sensible*, 13.

conclusions que suppose la seconde au profit de la première. Austin avait pourtant cherché à mettre en garde les philosophes contre ce genre de généralisation qui, sur la base d'un nombre restreint d'observations, étend les conclusions en abolissant par le fait même des distinctions pourtant constitutives de la richesse des phénomènes étudiés (voir section 2.3.1).

Si les analyses de Travis et Benoist sont fécondes à de nombreux égards, il semble toutefois qu'elles doivent être nuancées si l'on souhaite être fidèles aux ambitions réelles d'Austin. En effet, force est de constater que la thèse du mutisme des sens est compatible avec certaines normes, notamment celles impliquées dans les dimensions pratiques de l'intentionnalité. Soutenir que nos sens sont muets ne nous empêche pas de considérer la perception comme un phénomène éminemment normatif.

En plus de restituer la compatibilité de la thèse austinienne du mutisme des sens avec une conception normative de la perception, notre analyse nous aura permis de dévoiler les répercussions non négligeables que peut avoir une acception univoque du concept d'objet, trop souvent présentée comme une évidence.

Nous aurions probablement voulu en dire plus puisque la compatibilité de deux thèses a certainement ses limites dans la mesure où elle ne dit rien de leur pertinence respective. La sympathie dont Austin a pu faire preuve à l'égard de Merleau-Ponty (voir section 1.3.5) constitue peut-être une invitation à aller plus loin en cherchant dans leurs travaux des pistes d'interprétation réciproque¹.

À ce point-ci toutefois, il est peut-être plus prudent de se rappeler qu'en matière de perception comme en philosophie, l'une des options qui s'offre à nous consiste « tout bonnement [à] garder le silence² ».

¹ Pour ne nommer qu'un exemple trop évident pour être ignoré, Merleau-Ponty fera référence à quelques reprises au « langage muet que nous parle la perception ». cf. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 60.

² Austin, *Le langage de la perception*, 160.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Al-Saleh, Christophe. « J.L. Austin et le problème du réalisme. », Université de Picardie Jules Verne, 2003.
- . « L'usage des sens. ». *Revue de métaphysique et de morale* 42, n° 2 (2004) : 193-215.
- Ambroise, Bruno. « Austin et la philosophie du langage ordinaire : La pertinence toujours actuelle de la critique de l'illusion descriptive. ». (2016).
- . « La question de la vérité chez Strawson. » Présentation faite à la Journée d'études sur Strawson, Bordeaux, France, 21 janvier 2006.
- . « Les pouvoirs du langage : la contribution de J.L. Austin à une théorie contextualiste des actes de parole. », Université de Nanterre - Paris X, 2005.
- Ambroise, Bruno, et Sandra Laugier. « Introduction à *Le langage de la perception* de J. L. Austin. ». Dans *Le langage de la perception*. Bibliothèque des textes philosophiques, 7-54: Librairie philosophique J. Vrin, 2007.
- Austin, John Langshaw. « Are There A Priori Concepts? ». Dans *Philosophical Papers: Third Edition*, sous la direction de J. O. Urmson et G. J. Warnock, 1-22. Oxford : Oxford University Press, 1939; 1961.
- . *Écrits philosophiques*. La Couleur des idées. Sous la direction de Lou Aubert et Anne-Lise Hacker. Paris : Éditions du Seuil, 1994.
- . *How to do things with words*. Second edition. éd. Oxford: Clarendon Press, 1962.
- . *Le langage de la perception*. Bibliothèque des textes philosophiques. Sous la direction de Bruno Ambroise et Sandra Laugier. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2007.
- . « Les énoncés performatifs. ». Dans *Philosophie du langage: Sens, usage et contexte*, sous la direction de B. & Laugier Ambroise, S.: Librairie philosophique J. Vrin, 1956.
- . « Performatif-Constatif. ». Dans *Cahiers de Royaumont: La Philosophie analytique*, sous la direction de Jean Wahl. Paris : Les Éditions de minuit, 1962.

- . *Philosophical Papers: Third Edition*. Oxford : Oxford University Press, 1961; 1979.
- . « Plaidoyer pour les excuses. » Traduit par Lou Aubert et Anne-Lise Hacker. Dans *Écrits philosophiques*, 136-70. Paris : Éditions du Seuil, 1956-1957; 1994.
- . « A Plea For Excuses. ». Dans *Philosophical Papers*, sous la direction de Oxford University Press, 123-52. Oxford, 1961; 1979.
- . *Quand dire, c'est faire*. Traduit par Gilles Lane. L'Ordre philosophique. Paris : Éditions du Seuil, 1970.
- . « Three Ways of Spilling Ink. ». Dans *Philosophical Papers*. Oxford : Oxford University Press, 1958.
- . « Truth. ». Dans *Philosophical Papers*, sous la direction de J. Urmson et G. J. Warnock, 85-101: Oxford University Press, 1950.
- Austin, John Langshaw, J. Urmson, B. Williams, G. Ryle, P. F. Strawson, W. V. Quine, L. Apostel, E. W. Beth, et R. Hare. *Cahiers de Royaumont: La Philosophie analytique*. Paris : Les Éditions de minuit, 1962.
- Ayer, Alfred Jules. *The Foundations Of Empirical Knowledge*. New York : Macmillan, 1940.
- Bednarski, Jules. « La Réduction husserlienne. ». *Revue de Métaphysique et de Morale* 62, n° 4 (1957) : 416-35.
- Benoist, Jocelyn. *Éléments de philosophie réaliste: réflexions sur ce que l'on a*. Moments philosophiques. Paris : J. Vrin, 2011.
- . *L'adresse du réel*. Moments philosophiques. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2017.
- . « L'esprit et son monde. ». *Critique* 730, n° 3 (2008) : 235-42.
- . « La normativité de l'ordinaire. ». Dans *Concepts de l'ordinaire*, sous la direction de Sandra Laugier Pierre Fasula, p. 35-66. Paris : Éditions de la Sorbonne, 2021.
- . *Le bruit du sensible*. Passages. Paris : Les éditions du cerf, 2013.

- . *Les limites de l'intentionnalité : recherches phénoménologiques et analytiques*. Problèmes et controverses. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2005.
- . « Linguistic Phenomenology? ». Dans *Meaning and Language: Phenomenological Perspectives*, sous la direction de Filip Mattens, 215-35. Dordrecht : Springer Netherlands, 2008.
- . « Préface : Du crépuscule à l'aurore. ». Dans *Le silence des sens*. Paris : Les éditions du cerf, 2014.
- . « Réponses à mes critiques. ». *Philosophiques* 37, n° 2 (2010).
- . « Réponses à mes critiques. ». *Philosophiques* 45, n° 1 (2018) : 279-94.
- . *Sens et sensibilité: l'intentionnalité en contexte*. Passages. Paris : Les éditions du cerf, 2009.
- Cavell, Stanley. *Must We Mean What We Say?* 2nd edition éd. : Cambridge University Press, 2015.
- Cotton, Nicholas. « Du performatif à la performance: la “performativité” dans tous ses états. ». *Sens public* (2016).
- Crowell, Steven Galt. *Normativity and Phenomenology in Husserl and Heidegger*. Cambridge : Cambridge University Press, 2013.
- Derrida, Jacques. « La pharmacie de Platon. ». Dans *Phèdre suivi de La pharmacie de Platon*, sous la direction de Luc Brisson, 255-403. Paris : GF Flammarion, 1972; 2004.
- . *Marx & sons*. Actuel Marx Confrontation. Paris : PUF, 2002.
- . « Signature événement contexte. ». Dans *Marges de la philosophie*. Critique. Paris : Les Éditions de minuit, 1972.
- Descartes, René. *Méditations métaphysiques*. GF éd. Sous la direction de Marie-Frédérique Pellegrin. Paris : Flammarion, 2009.
- Doyon, Maxime. « Perception and Normative Self-Consciousness. ». Dans *Normativity in perception*, sous la direction de Maxime Doyon et Thiemo Breyer. New directions in philosophy and cognitive science: Palgrave Macmillan, 2015.

- . *Phenomenology and Norms of Perception*. Manuscrit. : À paraître chez Oxford University Press, 2024.
- . « Quelle est la norme de la perception? ». *Philosophiques* 45, n° 1 (2018) : 271.
- Drummond, John J. *Historical dictionary of Husserl's philosophy*. : Scarecrow Press, 2007.
- Ferrante, Elena. *I margini e il dettato*. Rome : Edizioni e/o, 2021.
- Fuchs, Thomas. *Ecology of the Brain : The phenomenology and biology of the embodied mind*. Oxford : Oxford University Press, 2018.
- Gallagher, Shaun. *Enactivist Interventions : Rethinking the Mind*. First edition éd. Oxford : Oxford University Press, 2017.
- Glendinning, Simon. « Unmasking the Tradition. ». Dans *The Philosophy of J. L. Austin*, sous la direction de Martin Gustafsson et Richard Sørli, 32-50. Oxford : Oxford University Press, 2011.
- Gochet, Paul. « Avant-propos à J. L. Austin, Le langage de la perception. ». Dans *Le langage de la perception*. Bibliothèque des textes philosophiques, 55-67: Librairie philosophique J. Vrin, 1971.
- Hacker, P. M. S. *Wittgenstein's Place in Twentieth-Century Analytic Philosophy*. Oxford : Blackwell, 1996.
- Hardie, W. F. R. « Austin on Perception. ». *Philosophy* 38, n° 145 (1963) : 253-63.
- Heinämaa, Sara, Mirja Hartimo, et Ilpo Hirvonen. *Contemporary Phenomenologies of Normativity : Norms, Goals, and Values*. New York, NY : Routledge, 2022.
- Husserl, Edmund. *Chose et espace : leçons de 1907*. Épiméthée. Paris : Presses universitaires de France, 1989.
- . *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. TEL. Sous la direction de Paul Ricœur. [Paris] : Gallimard, 1950.
- . *La Philosophie comme science rigoureuse*. Épiméthée. 3e édition éd. Sous la direction de Marc B. de Launay. Paris : Presses universitaires de France, 1998.

- . *Méditations cartésiennes : introduction à la phénoménologie*. Bibliothèque des textes philosophiques. Sous la direction de Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1966.
- . *Recherches logiques*. Traduit par Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Schérer. Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance. Vol. II, I, Paris : Presses universitaires de France, 2011.
- La philosophie analytique*. Cahiers de Royaumont. Philosophie ; 4. Paris : Les Éditions de minuit, 1962.
- Laferrière, Dany. *Dans la splendeur de la nuit*. Poésie. Paris : Points, 2022.
- Lane, Gilles. « Introduction. ». Dans *Quand dire c'est faire*, sous la direction de Gilles Lane, 7-32: Éditions du Seuil, 1970.
- Laugier, Sandra. « Acte de langage ou pragmatique ? ». *Revue de métaphysique et de morale* 42, n° 2 (2004) : 279-303.
- . « L'ordinaire transatlantique : De Concord à Chicago, en passant par Oxford. ». *L'Homme* 3-4 (2008) : 169-99.
- Laugier, Sandra, et Christophe Al-Saleh. « Introduction: Qu'est-ce que la philosophie du langage ordinaire ? ». Dans *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, sous la direction de Sandra Laugier et Christophe Al-Saleh, 1-37. Hildesheim : Georg Olms Verlag, 2011.
- Lazerowitz, Morris. « Austin's 'Sense and Sensibilia'. ». *Philosophy* 38, n° 145 (1963) : 242 - 52.
- Leeten, Lars. « Ordinary Language Philosophy as Phenomenological Research: Reading Austin with Merleau-Ponty. » [En Français]. *Philosophical Investigations* 45, n° 3 (2021) : 227-51.
- Leroux, Georges. « Postface. ». Dans *Derrida à Montréal : une pièce en trois actes*. Humanités à venir, 137-53. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2019.
- Longworth, Guy. « Settling a Question: Austin and Disjunctivism. ». Dans *New Issues in Epistemological Disjunctivism*, sous la direction de Casey Doyle, Joseph Milburn et Duncan Pritchard, 131-50. New York : Routledge, 2019.
- McDowell, John. *Mind and World*. Cambridge, Massachussets : Harvard University Press, 1994.

- McDowell, John Henry. *L'esprit et le monde*. Traduit par Christophe Al-Saleh. Analyse et philosophie, 1624-2459. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2007.
- Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception*. Nouvelle revue française : Bibliothèque des idées. Gallimard éd. Paris, 1945.
- Merleau-Ponty, Maurice, et John F. Bannan. « What is Phenomenology? ». *CrossCurrents* 6, n° 1 (1956) : 59-70.
- Naas, Michael. *Derrida à Montréal : une pièce en trois actes*. Humanités à venir. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2019.
- Noë, Alva. *Action in Perception*. Representation and mind. Cambridge, Mass. : MIT Press, 2004.
- Panero, Alain. « Compte-rendu de Le Silence des sens de Charles Travis. ». *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 206, 2, n° Les motivations affectives (2016) : 251-53.
- Pears, David. « An Original Philosopher. ». Dans *Symposium on J. L. Austin*, sous la direction de K.T. Fann: Routledge, 1969.
- Pecqueux, Anthony. « John Langshaw Austin, la perception et son ethnographie. ». Dans *Ethnographier les sens*, sous la direction de Colon Paul-Louis. *Anthropologiques*, 43-70: Pétra, 2013.
- Pellegrin, Marie-Frédérique. « Présentation des Méditations métaphysiques de René Descartes. ». Paris : Flammarion, 2009.
- Price, H. H. *Perception*. London : Methuen & Co., 1932; 1954.
- Putnam, Hilary. *The Threefold Cord: Mind, Body, and World*. The John Dewey Essays in Philosophy. New York : Columbia University Press, 1999.
- Ricœur, Paul. « Introduction à *Ideen I* de E. Husserl par le traducteur. ». Dans *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. [Paris] : Gallimard, 1950.
- Röd, Wolfgang, et J. L. Marion. « L'argument du rêve dans la théorie cartésienne de l'expérience. ». *Les Études philosophiques*, n° 4 (1976) : 461-73.
- Romano, Claude. « Présentation. ». *Revue de métaphysique et de morale* 108, n° 4 (2020) : 457-60.

- Russell, Bertrand. *Problèmes de philosophie*. Bibliothèque philosophique Payot. Sous la direction de François Rivenc. Paris : Payot, 1989.
- Ryle, Gilbert. « Heidegger's "Sein und Zeit" ». Dans *Critical Essays*, 205-22: Roudledge, 1928.
- Sellars, Wilfrid. *Empirisme et philosophie de l'esprit*. Tiré à part. Combas (France) : L'Éclat, 1992.
- Snowdon, Paul. « Perception, Vision, and Causation. ». *Proceedings of the Aristotelian Society* 81 (1981) : 175-92.
- Strawson, P. F. « Truth. ». *Analysis, Oxford University Press* 9 (1949) : 83-97 6.
- Taylor, Charles. « De l'anthropologie philosophique à la politique de la reconnaissance. Entretien avec Charles Taylor. » [En Fr]. *Le Débat* 89, n° 2 (1996) : 208-16.
- Taylor, Charles, et A. J. Ayer. « Phenomenology and Linguistic Analysis. ». *Aristotelian Society Supplementary Volume* 33, n° 1 (1959) : 93-124.
- Travis, Charles. *Le silence des sens*. Passages. Paris : Les éditions du cerf, 2014.
- . « The Silence of the Senses. ». *Mind* 113, n° 449 (2004) : 57-94.
- Urmson, J. O. « A Symposium on Austin's Method. ». Dans *Symposium on J. L. Austin*, sous la direction de K.T. Fann: Routledge, 1969.
- Urmson, J. O., et G. J. Warnock. « Foreword to the Second Edition. ». Dans *Philosophical Papers*, v-vii. Oxford : Oxford University Press, 1969;1979.
- Warnock, G.J. « Saturday Mornings. ». Dans *Essays on J.L. Austin*, sous la direction de Isaiah Berlin, 31-45. Oxford : Clarendon Press, 1973.
- Warnock, Geoffrey James. « Préface. ». Dans *Le langage de la perception*, sous la direction de B. Ambroise et S. Laugier, 69-73. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1960.
- Wehrle, Maren. « (Re)turning to Normality? ». Dans *Contemporary Phenomenologies of Normativity: Norms, Goals, and Values*, sous la direction de Sara Heinämaa, Mirja Hartimo et Ilpo Hirvonen. Routledge Research in Phenomenology. New York, NY : Routledge, 2022.

Wilson, Keith A. « Are the Senses Silent?: Travis's Argument from Looks. ». Dans *The Philosophy of Charles Travis: Language, Thought, and Perception*, sous la direction de John Collins et Tamara Dobler: Oxford University Press, 2018.

Wittgenstein, Ludwig. *Recherches philosophiques*. tel. Paris : Gallimard, 2014.

Zahavi, Dan. *Phenomenology : the basics*. The basics. : Routledge, 2019.